

# Chop Suey



*Mai 2007*

*Déclat*

Le soleil couchant enflammait les façades vitrées de la 53<sup>ème</sup> rue. Kate présentait son visage à la douceur des derniers rayons. Elle avait dénoué son écharpe dont les pans rayés de bandes jaunes et blanches se détachaient sur son chandail bleu, soulignant l'élégance de sa silhouette.

En attendant son amie attardée dans les dernières salles de l'exposition temporaire du MoMA, Kate repassait en mémoire les toiles qu'elle avait remarquées. Comme toujours elle avait été intéressée, intriguée, parfois surprise, mais jamais bouleversée. Et donc, une fois de plus, elle s'interrogeait sur l'enthousiasme des amis qui l'avaient engagée à aller voir cette exposition toutes affaires cessantes. Décidément pour l'émotion mieux valait un concert de piano, un roman russe ou un bon film. Elle en discutait souvent avec Pamela qui voulait absolument lui faire partager tous ses coups de foudre. Celle-ci évoquait avec passion le talent de tel artiste capable de capter l'expression d'un regard, la mélancolie d'un visage ou de rendre la finesse d'une dentelle précieuse. Kate écoutait ces plaidoiries passionnées sans douter de la sincérité de sa meilleure amie mais elle n'y trouvait pas de réponse aux questions qu'elle se posait sur l'émotion dans l'art pictural.

Elle se disait alors qu'il suffisait probablement d'un détail particulier, une combinaison de couleurs, une ambiance ou peut-être la conjugaison des trois pour éveiller une réminiscence et déclencher l'émotion chez une personne aussi sensible que Pam. Celle-ci arrivait justement en s'excusant : elle n'avait pas pu s'arracher à la contemplation des œuvres qu'elle venait de découvrir. Sans même reprendre son souffle elle entreprit de commenter celles qu'elle avait préférées.

Loin d'en être agacée Kate en fut, cette fois, ravie car jusqu'alors la journée avait été plutôt sombre : Le matin Pam lui avait donné rendez-vous pour chercher son soutien dans un moment difficile. Elles s'étaient retrouvées dans le café qu'elles choisissaient toujours lorsqu'elles voulaient être sûres de ne croiser aucune connaissance. Cette fois-ci,

Pam ne venait pas pour lui soumettre une idée de fête surprise ou de grand voyage mais pour lui raconter ses déboires sentimentaux.

Elles s'étaient attablées au premier étage, près d'une fenêtre aux vitres teintées de jaune. Le mobilier de la salle, sans doute à l'avant-garde quelques décennies plus tôt, revêtait à présent un air désuet qui n'était pas pour rien dans le choix de cet endroit par les deux jeunes filles. Boudant délibérément les décors inox et plastique des sixties, elles s'appliquaient à dénicher tout ce qui pouvait rappeler les années trente découvertes dans les albums photos de leurs parents.

Dans leur petit groupe d'amis, Kate tenait le rôle du sage que l'on consulte lorsqu'il faut prendre une décision importante. Pourtant elle donnait rarement un conseil ou un avis personnel. Elle se contentait d'aider ses interlocuteurs à voir plus clair dans leurs propres motivations, à se retrouver en somme. La plupart du temps cela suffisait à dénouer une situation apparemment sans issue. C'était aussi sa manière de respecter la liberté individuelle de ses amis et de leur faire confiance.

Kate écouta Pam raconter comment une discussion avec son fiancé avait, une fois de plus, tourné en discorde puis en brouille persistante, au point qu'elle avait décidé de rompre définitivement.

En même temps qu'elle expliquait sa décision, Pam ne pouvait s'empêcher d'observer le couple qui occupait la table en face. Une jeune femme s'adressait avec vivacité à un homme à l'air parfaitement indifférent, apparemment plus intéressé par la fumée de sa cigarette que par ce que lui racontait sa compagne. Ne sachant rien de la scène qui se déroulait derrière elle, Kate ne comprenait pas pourquoi elle n'arrivait pas à capter le regard de son amie d'habitude si attentive à ses interlocuteurs et pourquoi elle prenait un air de plus en plus décidé au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit. Elle se contenta donc de lui suggérer de patienter 24h avant toute décision définitive et l'entraîna au MoMa pour une visite qu'elles projetaient depuis plusieurs jours.

Au fur et à mesure de la progression dans les salles du musée, Pam s'était calmée et avait retrouvé son enthousiasme habituel pour la

peinture moderne. Kate en fut rassurée et proposa de faire une promenade dans le quartier pour profiter de cette belle soirée d'automne dans Manhattan.

L'air était doux et le ciel passait progressivement du bleu au rose avant de virer par endroits au pourpre du crépuscule.

Dans la 5<sup>ème</sup> Avenue, les portes des immeubles libéraient des groupes d'employés pressés. Certains s'arrêtaient un instant pour échanger quelques mots avant de se séparer, d'autres s'engageaient le long des trottoirs et d'autres encore attendaient la prochaine interruption du flot des taxis jaunes pour traverser la chaussée.

Au coin de la 58<sup>ème</sup> rue Kate et Pam tournèrent à droite pour longer l'extrémité sud de Central Park, sous des arbres aux couleurs somptueuses. Les passants se retournaient sur ces deux silhouettes comme échappées d'un film des années folles.

Arrivées sur la 8<sup>ème</sup> avenue, au moment où elles allaient se séparer, Pam tira la conclusion de leur discussion : " Je pense vraiment avoir pris la bonne décision. Je sais que je vais passer des moments difficiles mais ça ne le sera pas plus que de vivre perpétuellement entre deux crises."

Bien qu'important, cet épisode n'était pas le plus grave que les deux amies aient eu à affronter et elles devaient en oublier bientôt les détails. En revanche, la tonalité de cet après-midi d'automne devait rester longtemps dans leur mémoire, comme un rêve très fort dont on a retenu les sensations et oublié le contenu.

Pendant quelques mois encore le café au mobilier trente resta le lieu de rendez-vous des deux amies lorsqu'elles voulaient être tranquilles. C'est encore là que Kate raconta à Pam sa rencontre avec Tom, le jeune professeur dont avait fait connaissance lors d'un congrès sur la physique des particules.

Bientôt dix ans depuis cet après-midi de l'automne 1964, leurs liens d'amitié n'avaient en rien faiblis et elles continuaient à se retrouver en



tête-à-tête pour se concerter à chaque événement de leur vie privée ou de leur carrière professionnelle.

Après de brillantes études scientifiques, Kate dirigeait à présent une équipe de chercheurs dans un centre d'astrophysique tandis que Pam commençait à figurer en bonne place dans les listes d'experts du Quattrocento.

Une fois de plus Pam avait appelé Kate au secours et lui avait donné rendez-vous dans ce même café qu'elles avaient pourtant délaissé depuis longtemps.

Il s'agissait d'une affaire de cœur mais bien plus sérieuse : Pam s'apprêtait à informer Kate d'une importante décision. Cette fois encore un couple était attablé derrière elles, mais spontanément, Pam avait pris la place qui leur tournait le dos. La discussion dura longtemps. Contrairement à son habitude Kate avait formulé son avis de façon très explicite. "Ne prends pas de décision avant d'avoir revu Barney et promet moi de m'appeler avant de donner une réponse définitive pour ce poste en Italie."

Dans le taxi qui la ramenait chez elle Kate se demanda si elle avait eu raison d'avoir été si directive et elle tentait de se rassurer en songeant à toutes les raisons qui, de son point de vue, devraient faire de Barney le compagnon idéal pour Pam.

Pam et Barney s'étaient rencontrés chez des amis communs, amateurs d'art également. Ils s'étaient découverts les mêmes goûts en peinture et s'intéressaient aux mêmes courants esthétiques. Pour ses recherches universitaires, Pam étudiait la peinture européenne classique mais elle consacrait ses loisirs à l'art américain contemporain dans lequel Barney venait également de se plonger. Dès leur premier contact ils s'étaient rendu compte avec enthousiasme qu'ils admiraient les mêmes artistes encore peu connus du grand public. Par la suite ils se revirent souvent en compagnie d'autres amis puis en tête-à-tête, chacun faisant découvrir à l'autre une nouvelle exposition ou une nouvelle galerie.

Pam savait que Barney s'était marié une première fois pendant son séjour en Europe. Sa femme était française et ils avaient eu une petite fille, par la suite ils s'étaient aperçus que leur mariage avait été une erreur de jeunesse et qu'il valait mieux se séparer dans les meilleures conditions possibles. Mathilde avait conservé la garde de la petite Christiane que Barney pouvait voir aussi souvent qu'il le voulait.

Malgré son éducation et le milieu très catholique où elle avait grandi, Pam s'abstenait de porter tout jugement sur le passé de Barney. Au départ elle avait été sincèrement persuadée que leur relation resterait de nature amicale et intellectuelle, du fait, précisément de la situation de Barney, mais le temps passant, elle se rendait compte que leur attachement l'un pour l'autre changeait de nature et elle voyait venir le moment où Barney allait lui dévoiler ses sentiments. Elle redoutait cet instant et était incapable d'imaginer quelle serait sa réaction. Les choses prenant, dans son esprit une tournure de plus en plus confuse, elle avait opté pour la fuite. Son ex-directeur de thèse venait justement, de lui transmettre la proposition de séjour à l'Académie des Beaux-Arts de Rome et la pressait d'accepter sans plus tarder. Avant d'envoyer une réponse positive, elle avait donné ce rendez-vous à son amie pour l'en informer.

Kate utilisa ce jour là tout son pouvoir de persuasion pour lui faire changer d'avis. Pourtant, quelques mois plus tôt, elle avait été très réservée lorsque Pam lui avait présenté Barney. Elle ne croyait ni à une amitié purement platonique ni non plus à la solidité d'une liaison fondée sur une convergence de goûts artistiques. Par ailleurs il y avait ce premier échec sentimental et cette petite fille qui occupait certainement une place importante dans la vie privée de Barney. Progressivement elle changea d'avis en apprenant à le connaître. Ce mélange d'ambition tranquille et de modestie lui plaisait et la bienveillance du regard qu'il posait sur les êtres et les choses acheva de la convaincre qu'il serait un compagnon idéal pour Pam

Barney A. Ebsworth avait fait des études brillantes à l'Université de St. Louis où vivait sa famille. Mobilisé en 1951 pendant la guerre de Corée il eut la chance de faire partie d'un régiment cantonné à Paris

pendant toute la durée du conflit. C'est là qu'il avait appris à aimer la peinture. Rapidement il prit l'habitude de passer tous ses week-ends au Louvre. C'est également à cette époque qu'il avait décidé de faire carrière dans le secteur du voyage. A présent il dirigeait InTrav, une petite société dédiée à l'organisation de voyages de luxe pour les grandes entreprises et les riches particuliers. InTrav se développait rapidement et il réfléchissait déjà à des projets plus ambitieux comme celui de constituer un jour une flotte de navires de croisière.

Le lendemain de leur discussion au café, Pam appela Kate comme elle s'y était engagée. Elle venait de décliner le poste à Rome. En raccrochant Kate se dit que Pam ne tarderait pas à lui proposer un nouveau tête-à-tête pour lui raconter comment Barney s'était déclaré et peut-être même pour lui parler de mariage et lui demander d'être son témoin...

Quinze ans s'écoulèrent durant lesquels les deux amies ne passèrent pas un jour sans se voir ou se téléphoner.

"145 000, 145 000 une fois... 146 000 à ma gauche... 147 000, 148 000 au troisième rang..."

A chaque nouvelle enchère Barney se contentait de faire un signe de la main. La salle était pleine et les derniers arrivants devaient rester debout contre le mur du fond. Les hommes étaient d'une élégance discrète, les femmes portaient des robes dignes d'un défilé de mode. Aux premiers rangs, on pouvait reconnaître presque tout ce que New York comptait de spécialistes de la peinture américaine contemporaine.

Comme à son habitude Barney était juste en face du commissaire priseur tandis que Pam se tenait au fond afin de pouvoir suivre tout ce qui se passait dans la salle de vente.

Les amateurs de peinture moderne qui connaissaient le voyageur multimillionnaire, administrateur de plusieurs musées, conseiller de l'American Museum and Smithsonian Institut, et co-directeur du comité de sélection de la National Gallery of Art de Washington, avaient compris que Barney Ebsworth tenait à faire de "Chop Suey" le fleuron

de sa collection personnelle et qu'il ne s'arrêterait probablement pas en cours d'enchères.

Barney expliquait souvent que son intérêt pour la peinture américaine provenait d'un choix délibéré. « J'ai toujours voulu me constituer une collection de peinture disait-il, mais quand j'ai commencé, dans les années 70, je ne savais même pas qui étaient Hopper ou O'Keeffe. Quand j'ai eu suffisamment d'argent j'ai entrepris d'acquérir des peintres hollandais du 16 et du 17<sup>ème</sup> siècle. Cette première orientation a pris fin brutalement en 1972 à Rotterdam. J'abordais alors les affaires maritimes et le propriétaire de la Holland America Line m'avait invité à voir la collection de son oncle. Il possédait 17 Rembrandt ! De retour chez moi j'ai pensé : « tu ne connais rien à la Hollande ni aux hollandais, tu ne parles pas leur langue et leurs plus grands chefs d'œuvres ne sont plus à vendre. Tu ferais mieux de chercher dans une autre direction. » Sur les conseils du conservateur du musée de St. Louis je me suis alors tourné vers la peinture contemporaine américaine qui n'avait pas encore attiré l'attention des grands collectionneurs. »

Cette vente aux enchères était la première sortie de Tom et Kate depuis qu'un problème de santé avait tenu cette dernière éloignée de son laboratoire et, à fortiori, de toute activité mondaine. En venant y assister ils savaient seulement que Barney s'apprêtait à faire une acquisition importante mais ils étaient arrivés en retard et n'avaient pas eu le temps de prendre connaissance du catalogue.

A présent l'œuvre mise en vente était posée sur un chevalet à droite de l'estrade et, placés comme ils l'étaient, ils ne pouvaient distinguer qu'une surface vaguement orange et bleue.

Pendant toutes ces années Pam n'avait jamais renoncé à développer la sensibilité artistique de Kate, tandis que celle-ci n'avait jamais cessé d'expliquer les progrès de la cosmologie à son amie. Mais alors que Pam s'était montrée capable d'imaginer l'univers en expansion, la matière noire où l'énergie du vide, Kate restait toujours de glace devant

les plus grands chefs d'œuvre de la peinture moderne. Face aux envolées lyriques des amateurs d'art elle ressentait le même malaise que lors de ses discussions avec certains scientifiques croyants. Elle faisait mine d'être ouverte aux points de vues différents des siens, mais lorsqu'elle racontait à Tom les contorsions intellectuelles élaborées par certains chercheurs pour concilier la théorie du Big Bang avec la création du monde en sept jours, elle terminait toujours son récit pas la même exclamation : "Les bras m'en tombent !" Et la phrase n'était pas exempte d'une certaine dose de condescendance. Elle disait souvent, mais était-ce bien sincère, qu'elle devait souffrir d'une sorte d'infirmité, une lacune totale de dispositions pour la foi et le mysticisme. Et de fait elle se consolait bien vite en pensant à toutes les occasions de s'émerveiller que lui avaient procuré ses recherches. Il lui arrivait de rester des heures à observer deux galaxies en cours de fusion et à imaginer les cataclysmes qui devaient s'y dérouler. Elle s'émerveillait de pouvoir contempler à cet instant même, une image datant de quelques milliards d'années, un présent déjà tellement ancien. Parfois elle se réveillait en pleine nuit pour tenter une petite modification dans une équation et cela ouvrait la voie à un nouveau concept et à des perspectives vertigineuses. Mais à part Tom, qui, dans son entourage, pouvait croire que l'ajustement d'une expression mathématique puisse procurer une telle excitation ?

A chacun donc ses scepticismes et à chacun ses émotions; finalement les siennes n'avaient rien à envier à celles des grands artistes ou des grands mystiques.

Pendant que Kate se laissait aller à ces réflexions, la plupart des acquéreurs potentiels du tableau convoité par Pam et Barney avaient lâché prise. Il ne restait plus qu'une jeune femme persévérante en bordure du 3<sup>ème</sup> rang. Elle venait d'ajouter 2000 dollars à la dernière enchère de Barney.

A ce moment Pam s'était retournée et avait aperçu Kate. Celle-ci la salua d'un léger signe de la main. « 185 000 au fond de la salle » lança le commissaire priseur qui avait pris ce geste pour une nouvelle

enchère. Pam manqua s'étouffer de rire en voyant l'air effaré de Kate. La jeune femme du troisième rang qui avait sans doute dépassé depuis longtemps les limites qu'elle s'était fixées, fut définitivement dégoûtée par l'arrivée d'un nouveau concurrent. Elle se leva ostensiblement et se dirigea vers la sortie avec l'air de dire "ces gens-là sont totalement déraisonnables". Barney ne s'était même pas retourné, indifférent à l'arrivée d'un éventuel enchérisseur tant il était déterminé à l'emporter. Il leva de nouveau la main et, après les formules d'usage, le commissaire priseur abattit le marteau consacrant l'attribution de l'œuvre à Barney A. Ebsworth.

Les curieux refluèrent rapidement vers la sortie permettant à Pam, hilare, de se rapprocher de Kate.

« Je te promets que si j'avais pu faire signe à Barney avant la dernière enchère, tu serais à l'heure qu'il est, l'heureuse propriétaire d'un chef-d'œuvre de la peinture contemporaine ! ». Tom n'avait pas eu le temps de frémir pour ses économies et s'amusait beaucoup. Tous trois rejoignirent Barney qui ne comprenait rien à ce qu'essayait de lui expliquer Pam entre deux fous rires. Revenue de sa stupeur, Kate riait aussi tandis que Pam finissait difficilement ses explications au terme desquelles elle conclut qu'en intervenant dans la vente, Kate leur avait sans doute fait économiser quelques milliers de dollars. Barney, encore tout heureux de son acquisition et absolument ravi de cet incident posa deux baisers retentissants sur les joues de Kate. Sans compter, dit-il, le plaisir que je vais avoir à ajouter cette anecdote à mes souvenirs de collectionneur.

Une première occasion lui fut donnée de la raconter dès la semaine suivante lors du cocktail organisé pour l'accrochage du chef d'œuvre qu'il venait d'acquérir.

Après avoir accompagné les derniers invités jusqu'au perron, Pam et Barney revinrent vers le salon où ils découvrirent Kate plongée dans la contemplation du tableau.

- Kate ma chérie, t'intéresserais-tu à la peinture contemporaine à présent ?

- Je crains bien que non...mais je trouve qu'il y a quelque chose de troublant dans ce tableau. Tout y semble banal et pourtant il dégage une grande tendresse...une atmosphère à la fois mélancolique et heureuse.

- Tu en parles merveilleusement dit Pam, nous aurions donc trouvé une brèche dans ta carapace ?

- Cela me donne une idée géniale, dit Barney, je vous invite Tom et vous à la prochaine exposition sur Hopper. Je vous dois bien ça pour m'avoir évité une fin d'enchère ruineuse.

- Chiche ! S'exclama Pam, d'autant que cette prochaine exposition devait avoir lieu en France.

- Je confirme et je suis bien placé pour le savoir dit Barney, la Clipper Cruise Line propose une croisière à cette occasion : New York, Londres, Lisbonne, Séville, Barcelone, Marseille, où se tient l'exposition puis retour à New York. Le vernissage est prévu pour juin prochain. Si vous êtes partants, dès demain je retiens les deux plus belles suites du bateau.

Barney Ebsworth, qui avait concrétisé son rêve de jeunesse et fondé successivement la Royal Cruise Line puis la Clipper Cruise Line, venait de revendre la Royale, ce qui lui avait libéré d'importantes disponibilités financières. Il n'allait d'ailleurs pas tarder à les réinvestir. Avec son sens aigu de l'anticipation il venait de fonder la Windsor Inc., spécialisée dans le financement du capital risque et de l'investissement immobilier associant ainsi dans la même firme audace et pragmatisme, as usual !

Le 23 juin suivant, ils célébraient avec force coupes de champagne, l'arrivée à Marseille, le vernissage de l'exposition Hopper au Musée Cantini, le 15<sup>ème</sup> anniversaire de mariage de Pam et Barney et, avec un léger décalage, celui de la première rencontre de Kate avec Tom.

Dans l'euphorie de cette quadruple célébration ils décidèrent d'abandonner la croisière, de poursuivre seuls jusqu'à Paris puis d'aller successivement à Venise, Rome et Florence avant de rentrer à New York.

C'est ainsi que, deux semaines plus tard, en entrant dans la salle Botticelli de la Galerie des Offices où Kate l'avait devancée, Pam

trouva son amie plongée dans la contemplation de l'allégorie du Printemps. Discrètement Pam poursuivit sa visite en se gardant bien d'interrompre la méditation de Kate. Elles se retrouvèrent un peu plus tard pour rentrer en faisant un détour par le Ponte Vecchio afin de longer l'Arno sur Lungarno Corsini avant de rejoindre la Piazza d'Ognissanti où se trouvait leur hôtel. Barney et Tom les suivaient, légèrement en arrière. Le soleil se faisait moins ardent. Kate confiait à son amie combien ce voyage avait modifié sa façon de voir la peinture. Devant la profusion de chefs d'œuvre Pam avait choisi d'en commenter deux ou trois dans chaque musée. Elle ne le faisait pas en experte érudite, comme dans ses conférences, mais en livrant des impressions très personnelles. Elle racontait sa première rencontre avec l'œuvre, les lectures successives qu'elle en avait faites et le rôle qu'elles avaient joué dans son parcours. S'il lui arrivait de rappeler un contexte historique ou les codes en vigueur au temps de l'auteur c'est que cela participait à sa vision et lui venait naturellement à l'esprit.

Tout en marchant, Kate disait mieux comprendre la peinture italienne après avoir connu la lumière des paysages toscans. Les hommes les avaient rejointes et pensant déjà très prosaïquement au dîner du soir, Barney fit écho à cette remarque en affirmant qu'on ne pouvait pas non plus apprécier l'art du Risorgimento si l'on n'avait pas goûté à la cuisine servie à la table des Médicis arrosée de Brunello et de Carmignano. Cette interruption rompit le charme de la promenade mais renforça la complicité entre les deux jeunes femmes, conscientes d'avoir vécu cette fois encore un moment dont elles allaient garder longtemps un souvenir vivant.

Pendant le dîner la discussion tourna d'abord autour des thèmes habituels : peinture, sensibilité esthétique et émotion artistique, puis Barney, jugeant l'ambiance trop sérieuse pour un soir de fête, recommença à taquiner Kate.

- Si les musées d'Italie ont réussi à modifier votre façon de voir la peinture, je propose d'organiser notre prochain voyage autour du thème de la spiritualité : D'abord la cathédrale de Bourges, pour ses vitraux puis celle de Burgos, pour ses flèches ensuite les mosaïques de Saint Vital à Ravenne et nous finirons par une retraite de trois jours dans le



monastère de Saint Wandrille en Normandie. Avant la fin du circuit nous aurons fait de vous une grande mystique.

- A ta place je n'engagerais pas le pari dit Pam. Tes propres convictions dans ce domaine me paraissent bien trop fragiles et celles de Kate trop bien étayées. Il faudrait un véritable miracle.

Barney battit en retraite sur ce terrain, préférant revenir au motif qui avait déclenché ce périple européen :

- à défaut de miracle je reste persuadé qu'un déclic s'est produit chez Kate devant le tableau de Hopper. Le jour où je disperserai ma collection, je vous ferai don de "Chop Suey".

- Arrêtez dit Tom, vous seriez obligé de vendre un autre chef d'œuvre pour acquitter les droits de transmission. Faites en plutôt don à un musée où nous pourrions le contempler à souhait sans que ça ne coûte rien à personne.

Barney fit vœu de réaliser un jour la demande de ses amis.

Le couple sauvé par Kate résista près de 30 ans. Il fit partie de la haute société de St. Louis dont Barney était originaire. Pam souhaitait ardemment retourner vivre à Seattle, sa ville natale. Barney finit par accepter. Mais deux mois avant la date prévue pour le déménagement, ils décidèrent de se séparer. Pour autant cela n'empêcha pas Barney, quatre ans après cette douloureuse séparation, de tenir la promesse faite à l'amie d'enfance de sa deuxième femme, un soir d'été à Florence.

***Friday, March 30, 2007.***

***SEATTLE ART MUSEUM: PRESS RELEASE:***

***SAM announces gifts of nearly 1,000 works.***

*The Seattle Art Museum today announced gifts to its collections of nearly 1,000 works of art, collectively valued at more than \$1 billion and including some of the biggest names of the 20th century. The donation, includes Ebsworth's 65 paintings and drawings, the most prestigious being Hopper's "Chop Suey" from 1929. In it, he celebrates the beauty of a young woman whose flapper style ignites an urban scene.*

*Note de l'auteur :*

*Ce récit s'inspire (très librement) de la vie de Barney A. Ebsworth resté propriétaire de "Chop Suey", jusqu'au 30 mars 2007, date à laquelle il en a fait don au Seattle Art Museum, en même temps que 60 autres pièces maîtresses de sa collection.*

*A ce jour aucune biographie de ce collectionneur d'art moderne n'a été publiée.*

*La plupart des indications qui concernent sa vie privée sont véridiques : son séjour à Paris, son mariage avec une française qui lui a donné une fille. Les grandes lignes de sa carrière professionnelle ainsi que ses choix de collectionneur correspondent à la réalité, en revanche on ne sait rien sur les conditions d'acquisition du tableau de Hopper.*

*L'exposition au musée Cantini de Marseille s'est tenue du 23 juin-24 septembre 1989, mais il n'y a pas eu de croisière organisée par l'une des compagnies de Barney. Enfin le personnage de Kate est complètement inventé.*

## **Un Sacré Malentendu**

### **Scène 1**

Dieu puis Gabriel

*(Une grande pièce vide, Dieu est assis à un bout de la pièce, l'œil vissé à une lunette dirigée vers une ouverture dans le plancher. Au dessus un écran apparaîtra en tant que de besoin, il pourra être vu aussi bien par les personnages que par les spectateurs. On frappe à la porte. Dieu répond sans quitter la lunette. L'Ange Gabriel joue le rôle de concierge en attendant de transmettre cette charge à Saint Pierre! )*

**DIEU**

Entrez

**L'ANGE GABRIEL**

Seigneur...

**DIEU**

*(Sans quitter la lunette)*

Juste une minute s'il te plaît,

*(Les phrases sont entrecoupées de moments de silence pendant lesquels on voit que l'Ange Gabriel est préoccupé)*

J'ai découvert une nouvelle planète... présentant des conditions favorables pour l'apparition de la vie... Des molécules organiques sont sur le point de se former et après.... Il ne reste plus qu'à attendre quelques millions d'années... si tout va bien.

*(Il lève la tête. On entend du bruit à l'extérieur)*

**DIEU**

Alors Gabriel, qu'est-ce qui t'amène? Tu m'as l'air bien contrarié.

**L'ANGE GABRIEL**

Seigneur, c'est un certain Jésus, il est très agité, il dit qu'il est là depuis trois jours, et qu'il est de la plus haute importance qu'il puisse vous rencontrer rapidement.

**DIEU**

*(Se tournant enfin complètement vers l'Ange Gabriel)*

C'est qui ça Jésus? Pourquoi est-ce que je le recevrai, trois jours après son arrivée?

**L'ANGE GABRIEL**

On ne comprend pas bien ce qu'il dit, il est très excité, il parle uniquement par images et ce n'est pas facile à déchiffrer.

**DIEU**

Tiens donc, voyons un peu son dossier.

*(Un dossier apparaît tout à coup dans les mains de Dieu, il le feuillette en marmonnant)*

Tiens tiens... Intéressant!

*(Il passe plusieurs pages à la fois)*

...Très Intéressant!

Je verrai le reste plus tard. Voyons d'abord comment il est arrivé chez nous.

*(Il passe plusieurs pages puis s'arrête brusquement et lève la tête)*

Qu'est-ce que c'est ça? Il manque justement les derniers jours.

**L'ANGE GABRIEL**

*(Timidement)*

C'est que... c'est Pessah Seigneur.

**DIEU**

*(Énervé)*

Et alors, il n'y a pas un seul goy parmi les scribes ?

**L'ANGE GABRIEL**

C'est la fête du printemps Seigneur.

**DIEU**

Une bande de fainéants oui ! Il va falloir y mette bon ordre!

Fait entrer ce Jésus, il nous racontera ça lui-même.

**L'ANGE GABRIEL**

*(Après une seconde d'hésitation)*

... C'est que...

**DIEU**

Quoi, qu'est-ce qu'il y a encore?

**L'ANGE GABRIEL**

*(Hésitant à chaque mot)*

Tous les autres... humm les autres ... prophètes sont là. Ils disent qu'ils connaissent bien ce Jésus et qu'ils voulaient justement vous en parler.

**DIEU**

Évidemment! Compte-tenu de ce que je viens de lire ça ne m'étonne pas.

**L'ANGE GABRIEL**

Ils disent aussi qu'ils avaient dû attendre des mois avant de pouvoir vous rencontrer et que si vous recevez Jésus tout de suite ils voudraient au moins être présents...

**DIEU**

D'accord, Mais pas tous à la fois par pitié. Dis-leur de désigner deux représentants!

*(Puis au moment où l'Ange Gabriel va sortir)*

Et tu leur dis que s'ils ne se mettent pas d'accord rapidement je reçois ce Jésus en tête-à-tête...

*(Puis pour lui-même)*

... Sinon ils vont passer des heures à se chamailler.

*(L'Ange Gabriel sort. Dieu étend le bras et une table apparaît tout à coup avec un grand fauteuil en bout et trois chaises pour des visiteurs. Il retourne à la lunette et se remet à observer. Il se parle à lui même)*

La température est encore un poil trop forte. Il faudra encore au moins 15 millions d'années pour qu'elle soit convenable.

*(Il soupire)*

Patience, patience! Et dire qu'ils y en a qui racontent que tout crée en 6 jours....

*(On frappe, Il va s'asseoir à la table et fait le signe d'entrer)*

Scène 2

Dieu, Abraham, Moïse puis Jésus

*(Abraham et Moïse apparaissent en même temps sur les chaises, ils sont habillés « style biblique ». La chaise de Jésus est restée vide.)*

**DIEU**

Abraham et Moïse..., c'est bien ce que j'escomptais!

Alors voyons ce Jésus...

A toi Jésus, quand tu voudras ...

*(Tout à coup des flammes entourent le fauteuil non occupé, accompagnées de fumées et d'un grand fracas de tonnerre. Abraham et Moïse sursautent violemment, Dieu reste de marbre, bien sûr! Une fois la fumée dissipée on découvre Jésus à genoux devant Dieu, la croix d'épines sur la tête et couvert de plaies)*

Nom de Moi! Qu'est-ce que c'est? Qui veux-tu impressionner ? Enlève cette couronne et débarbouille-toi de ce sang...

*(La couronne disparaît, toutes les traces de plaie disparaissent, il est superbe avec ses cheveux longs et sa barbe, contrastant avec les autres "prophètes" qui ont l'air de sortir de la préhistoire.)*

Et assied toi sur une chaise comme tout le monde.

*Il rejoint la chaise prévue pour lui.)*

Alors, raconte-nous ce qui t'es arrivé pour que tu sois déjà ici.

**JESUS**

*(L'écran apparaît, Jésus ne parle pas, on le comprend à travers les tableaux qui défilent sur l'écran tandis que l'éclairage de la scène*

*principale baisse d'intensité. Premier tableau une Annonciation, puis une nativité, musique céleste)*



## **DIEU**

Qu'est-ce que c'est que cette scène? Que fait Gabriel dans cette histoire?



*(Remous dans l'assistance)*

## **DIEU**

Abrège, abrège. Je ne te demande pas de nous raconter ta vie mais juste ce qui t'es arrivé pour que tu sois déjà là! ... Commence ton récit à la veille de Pessah, c'est la partie qui manque dans ton dossier.

## JESUS

*(De nouveau sur l'écran passent successivement des peintures relatant les derniers jours de Jésus: La cène, le baiser de Juda etc. jusqu'à Jésus sur la croix.)*









**DIEU**

Évidemment, c'est ce que je craignais ça après avoir jeté un œil sur ton dossier! Tu as fait exactement ce qu'il fallait pour te mettre tout le monde à dos mon pauvre ami.





## **DIEU**

Comment ça je t'ai abandonné? Mais quand comprendrez-vous que je n'interviens pas dans les affaires terrestres

## **JESUS**



**DIEU**

Ça je suis d'accord, ce Monde là n'est pas brillant.





**DIEU**

*(Il commence à s'énerver un peu et cet énervement va croître tout au long de la scène)*

Où vas-tu chercher ça? ... Tu vois une colombe et un rayon qui tombe du ciel et tu décides que je t'ai chargé de sauver le Monde! Il y a malentendu, je n'ai jamais chargé quiconque d'une telle mission! Le monde se sauvera tout seul ou ne se sauvera pas!

**JESUS****DIEU**

*(En se calmant et comme se parlant à lui même)*

Je sais bien, j'imagine la douleur des tiens... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse à présent?

**JESUS**

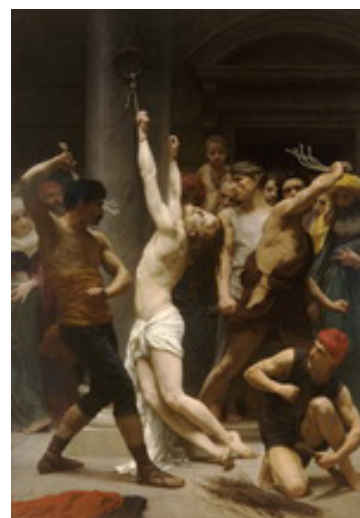
**DIEU**

Tu peux m'implorer mon pauvre Jésus je compatis, mais je ne vois pas ce que je peux faire pour toi.

**JESUS****DIEU**

*(De surprise il se lève et tonne)*

Rien que ça! Te faire ressusciter! Je ne peux déjà pas influencer sur l'avenir et tu veux que je modifie le passé!



**DIEU**

*(Il essaye de se calmer. Il restera debout et arpentera la scène pendant toute une partie de la suite, jetant seulement des coups d'œil sur l'écran aux changements d'images. De temps en temps il va jeter un coup d'œil rapide dans la lunette)*

Je sais bien que ce n'est pas fini et que tes disciples vont passer de mauvais moments. Et puis écoute Jésus, c'est très beau ces tableaux, mais tu sais qu'on comprend les langues ici, alors parle, parle en grec en latin, en araméen ou même en hébreux mais parle. Ce sera plus facile tu veux bien?

**JESUS**

*(L'écran disparaît, Jésus parle normalement)*

Un lion un jour fût pris dans les rets d'un cruel chasseur, Indifférent à la souffrance il prétendait continuer à diriger ses sujets mais ceux-ci le voyant impuissant à se défaire de ses chaînes ne l'écoutaient plus et se dispersèrent vers d'autres roitelets.

*(Dieu le regarde avec étonnement)*

**DIEU**

Qu'est que cette histoire de chasse vient faire là? Raconte nous, s'il te plaît juste tes derniers jours sur terre.

**JESUS**

Bien Seigneur. J'étais sur ma croix et les passants disaient "Toi, qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve toi toi-même. Si tu es Fils de Dieu, descend de ta croix".

Comment mes disciples pourraient-ils croire encore en ma parole?

**DIEU**

C'est vrai que c'est dommage car tu as dit de belles choses, mais enfin, qu'est-ce qui t'a mis dans la tête que tu étais le fils de Dieu et que j'allais t'aider à sauver le Monde?

**JESUS**

Un jour il advint qu'un maçon construisit une maison pour ses enfants...

**DIEU**

*(Interrompant Jésus)*

STOP! Dis-nous directement et clairement ce que tu as à nous dire, tu veux bien? J'ai autres choses à faire que de décrypter tes paraboles.

**JESUS**

Seigneur, Tu as crée le Monde, tu nous as créés, Tu ne peux pas nous abandonner à notre sort maintenant

**DIEU**

Je n'ai rien crée du tout et puis il ne fallait pas aller inventer ces miracles, te faire passer pour mon fils et promettre des choses que tu ne peux pas tenir.

**JESUS**

Mon père...

*(Dieu l'interrompt encore et s'efforçant de garder son calme et de se faire comprendre)*

**DIEU**

Jésus, je ne suis pas ton père, j'ai lu dans ton dossier que ton père était un brave charpentier.

**JESUS**

Oui Seigneur. Tu as bien réalisé d'autres miracles, et tu es intervenu cent fois pour mes prédécesseurs.

*(Désignant à peine des yeux Abraham)*

Tu as retenu le bras et qui allait égorger Isaac, tu as envoyé les dix plaies sur l'Égypte, tu as fait descendre la manne du ciel, tu as aidé Joshua en faisant tomber les remparts de Jéricho, alors pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas me faire ressusciter?

**DIEU**

Aucune de ces histoires, n'a eu lieu comme tu le crois: Abraham et Isaac, c'était une jolie façon de raconter l'abolition des sacrifices humains. Je n'y étais pour rien même si j'ai été bien content quand ils ont supprimé cette pratique macabre. La sortie d'Égypte c'était une affaire purement politique.

Quant à Joshua, je te signale que Jéricho n'a jamais eu de remparts. La plupart de ces histoires ne font que reprendre d'anciens mythes pour les remettre au goût du jour. Et sache bien que si j'avais le pouvoir de faire de tels miracles il y a bien des choses que je ne laisserai pas se passer comme elles se passent chez vous.

*(Pendant toute cette dernière répartie Moïse et Abraham s'agitent sur leurs chaises)*

**ABRAHAM**

*(Prenant la parole timidement)*

Éli... (Il hésite)

**DIEU**

*(Il se retourne vers Abraham)*

Qu'est-ce qu'il y Abraham, parle sans peur.

**ABRAHAM**

Est-ce que tu veux dire par là que nous tous nous n'avons jamais existé et que nous ne sommes que des légendes?

**DIEU**

Ce n'est pas ce que je dis, mais les choses ne se sont pas passées comme le racontent les récits mythiques.

**JESUS**

Mon père...

**DIEU**

*(Il se retourne brusquement vers Jésus, et pour montrer son désaccord, il tonne)*

Oui.... MON fils!!!

*(Il marque un arrêt après le Oui et force sur le MON)*

**JESUS**

*(Il se reprend)...*

Pardon Mon Seigneur. Je reviens à ma question: comment pourrais-Tu nous avoir créés et puis nous abandonner à notre sort, comment mes disciples pourraient-ils expliquer ça au bon peuple?

**DIEU**

Fait leur confiance, ils trouveront une belle exégèse. Pour ma part je te répète que je ne vous ai pas créés. Mieux que ça, je n'avais même pas imaginé votre existence.



**JESUS**

*(Visiblement il n'en croit rien)*

C'est pourtant Toi Seigneur qui est à l'origine de tout,

**DIEU**

C'est là votre version. Tu veux que je te raconte la mienne? Tu veux savoir comment le monde est né? Alors allons-y, puisque tu insistes je vais mettre les points sur les i.

*(Il a dit ça en revenant s'asseoir à la table, Abraham et moïse, s'agitent sur leurs sièges. Dieu se tourne vers eux)*

J'ai compris Moïse et Abraham. Si vous voulez vous pouvez vous retirer.

*(S'adressant à Jésus)*

Ils n'aiment pas ma version. Ils ne peuvent pas la contester parce que je suis Dieu, mais au fond d'eux-mêmes ils préfèrent s'en tenir aux versions des livres.

*(Puis en s'adressant à Abraham et Moïse pendant qu'ils sortent)*

Proposez donc aux philosophes grecs de vous remplacer, eux adorent tout discuter et ils posent toujours de bonnes questions.

**MOÏSE**

Est-ce qu'ils doivent élire des représentants ?

**DIEU**

Non, non, dites que j'invite Aristote et Platon à une conférence sur la naissance de l'Univers ... *(et après un instant d'hésitation)* à tous hasard dites aussi à Socrate qu'il peut venir si il veut... mais prévenez les qu'ils devront s'asseoir tranquillement, je n'ai pas envie d'arpenter la scène avec eux.

*(Après un temps d'arrêt juste avant qu'ils ne quittent la scène)*

Envoyez aussi Isaac OK.

*(Abraham et Moïse disparaissent laissant leurs sièges vides, En attendant les philosophes, Dieu s'adresse à Jésus en rigolant)*

Je propose ça seulement pour les taquiner. Je sais qu'Abraham se gardera bien d'envoyer son fils écouter mon récit... et il sait que je le sais!

Scène 3

Dieu, Jésus, Aristote, Gabriel au début.

*On frappe à la porte, Dieu dit d'entrer, L'ange Gabriel introduit Aristote qui va s'asseoir sur l'un des sièges laissé vide)*

**ARISTOTE**

Bonjour Messieurs, je viens pour la conférence et je vous remercie de m'y avoir convié.

**DIEU**

Bonjour Aristote, prend place avec nous. Socrate et Platon n'ont pas daigné venir?

**ARISTOTE**

*(En allant s'asseoir)*

Ils vous prient de les excuser, ils sont engagés dans une discussion avec les autres philosophes. Ils aimeraient pouvoir venir un peu plus tard.

**DIEU**

*(Avec l'air de dire "on ne respecte plus rien")*

Quelle époque!! Et quel est le thème de cette importante discussion?

**ARISTOTE**

*(Visiblement gêné)*

C'est que...je n'ai pas saisi exactement le sens du débat ...

**DIEU**

Allons allons, Aristote! Toi tu n'as pas saisi le sens d'un débat. Allez, accouche!

**ARISTOTE**

Eh bien ... Ils débattent de l'existence de Dieu.

**DIEU**

*(Jésus manque de s'étouffer, Dieu devient tout rouge de colère mais se retient)*

Eh ben voilà! Et ça ne les intéresse pas de venir chercher quelques indices chez moi?

**ARISTOTE**

C'est bien ce que je leur ai proposé mais ils m'ont répondu qu'ils préfèrent s'en tenir aux déductions logiques.

**DIEU**

Tiens donc, alors qu'ils viennent me présenter les conclusions de leur débat... ça m'intéresse !

*(Se tournant vers Gabriel)*

Gabriel, va leur dire qu'ils m'envoient celui qui aura convaincu les autres.

*(L'Ange Gabriel sort)*

En attendant nous allons commencer tous les trois...

Jésus, je te présente Aristote, un grand philosophe grec. Aristote, je te présente Jésus, un grand prêcheur juif.

*(Jésus s'agite sur son siège mais ne dit rien, Dieu se tourne vers lui).*

Qu'est-ce qu'il y a Jésus? J'ai dit une bêtise? Tu n'es pas un grand prêcheur! Comment veux-tu que je te présente? Un Prophète? Mon envoyé sur terre? Mon fils, peut-être?

**JESUS**

Seigneur, je n'ai rien dit. C'est toi seul qui nommes les êtres et les choses.

**DIEU**

Très bien, alors disons simplement Jésus de Nazareth. De toute façon, vous allez avoir tout le temps de faire plus ample connaissance.

Pour que vous compreniez bien je vais vous faire un résumé. Prépare-toi Jésus, ça risque de bousculer un peu tes convictions!

C'était il y a 13,7 milliards d'années. Avant ça il n'y avait que le vide.

Mais pas un vide absolu, le vide absolu n'existe pas sinon il n'aurait pas pu donner naissance à quelque chose.

**ARISTOTE**

La nature a horreur du vide, je l'avais déjà dit. Mais si le vide n'est pas du vide absolu pourquoi l'appeler le vide. Deuxième question, s'il n'est pas vide que contient-il?

**DIEU**

Le vide n'est jamais complètement vide parce qu'il y surgit en permanence des paires de milliards de particules et d'antiparticules qui apparaissent et disparaissent instantanément. Vous me suivez bien?

**ARISTOTE**

Des particules je vois bien, des antiparticules, moins mais je veux bien l'admettre.

**DIEU**

Et toi aussi Jésus, si tu as des questions n'ai pas peur de les poser.

**JESUS**

Je ne me pose aucune question. C'est Toi Seigneur et seulement Toi qui es le Dieu créateur de tout, c'est toi qui crée et annihile tout.

**DIEU**

Bon, si tu t'en tiens à ton idée quoi que je dise il est inutile que je me fatigue à vous donner des explications.

**ARISTOTE**

Mais moi ça m'intéresse beaucoup même si je ne comprends pas tout.

**DIEU**

Je continue donc. A un moment, pour une raison un peu trop compliquée à vous expliquer il y a eu un peu plus de particules que d'antiparticules. Un tout petit excès: pour un milliard de particules peut-être un milliard et UNE particule de matière. Si bien qu'après l'annihilation de tout ce qui pouvait s'annihiler, quand il n'est plus resté du tout d'antimatière, il y avait encore excédent de matière.

**ARISTOTE**

Et voilà pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien!

**DIEU**

Disons plus modestement "voilà comment". Le Pourquoi vous y aurez rarement accès, moi-même je ne sais pas répondre aux "pourquoi".

Toujours est-il que votre univers est parti de ce petit excès de particules, petit par rapport à la quantité de départ mais tout de même énorme. Cet univers chaud et formé de particules a alors commencé de s'étendre et en même temps la chaleur a commencé à décroître.

Au bout de 380 000 ans la température est suffisamment basse pour que les particules puissent s'assembler par trois pour former des atomes répartis en un immense nuage de gaz.

## ARISTOTE

On revient à des choses plus connues: des atomes, un gaz, je m'y sens plus à l'aise. Donc voici l'univers formé pour l'instant d'un nuage gaz chaud. C'est bien ça?

## DIEU

Exact! Et ce cap de 380 000 ans marque aussi la naissance de la lumière! Auparavant elle ne pouvait pas se manifester car les rayons restaient entièrement captés par l'agitation des particules.

## JESUS

Seigneur, Jusqu'ici il n'y a pas vraiment de contradiction avec ce que nous disons. Les Écritures confirment Ton récit de la création du Monde.

**L'univers était vide et vague,**

**Les ténèbres couvraient l'abîme,**

**Un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.**

**Le 1e jour, Dieu créa la lumière par la parole "Que la lumière soit et la lumière fut "**

**Le 2e jour, Dieu sépara ciel et mer**

**Le 3e jour, Dieu créa la terre, la fertilisa et y parsema la végétation, donnant naissance à la vie.**

**Le 4e jour, Dieu créa le soleil, la lune et les étoiles.**

**Le 5e jour, Dieu peupla le ciel par les oiseaux et les mers par les poissons.**

**Le 6e jour, Dieu décida de créer les êtres qui peupleront la terre ferme, donnant naissance au règne animal ainsi qu'à l'homme, être à son image et destiné à dominer la terre**

**Enfin, le 7e jour, Dieu s'es reposé.**

## ARISTOTE

C'est beau en effet ...mais il y a un certain nombre de points qui me posent problème...

## DIEU

A moi aussi, rassure-toi, mais on peut quand même admirer le style et le verbe.

**ARISTOTE**

Certes... mais la beauté n'exclue pas la logique. Selon ce récit, la mer et les eaux auraient existé avant la terre, puis Dieu aurait séparé la mer du ciel et c'est alors seulement qu'il aurait créé la terre puis tout ce qu'elle porte. C'est bien ça?

**DIEU**

Inutile d'appliquer ta dialectique à cette version de la création du monde. Elle vaut par sa force évocatrice et non par sa capacité d'explication. En ce qui me concerne, dès l'explosion initiale j'ai su tout ce qui allait suivre.

**ARISTOTE**

Donc ce n'est pas vous qui décidez mais vous pouvez néanmoins prévoir?

**DIEU**

Disons que je peux prévoir tout ce qui est calculable. Rien là de miraculeux, c'est parce que l'Univers est mathématique et que je suis imbattable en mathématiques.

**ARISTOTE**

Vous êtes donc le Dieu des mathématiques.

**DIEU**

*(Il s'énerve un peu comme chaque fois que l'on parle de lui ou de son existence)*

Abandonne cette conception Aristote. Il n'y a pas des petits Dieux par-ci par-là pour chaque domaine. Le seul Dieu c'est moi. Ce n'est pas que je sois jaloux comme on le prétend. Mais c'est comme ça c'est tout!

**JESUS**

Merci Seigneur... c'est ce que je me tue à dire depuis le début,

**ARISTOTE**

C'est le cas de le dire!!

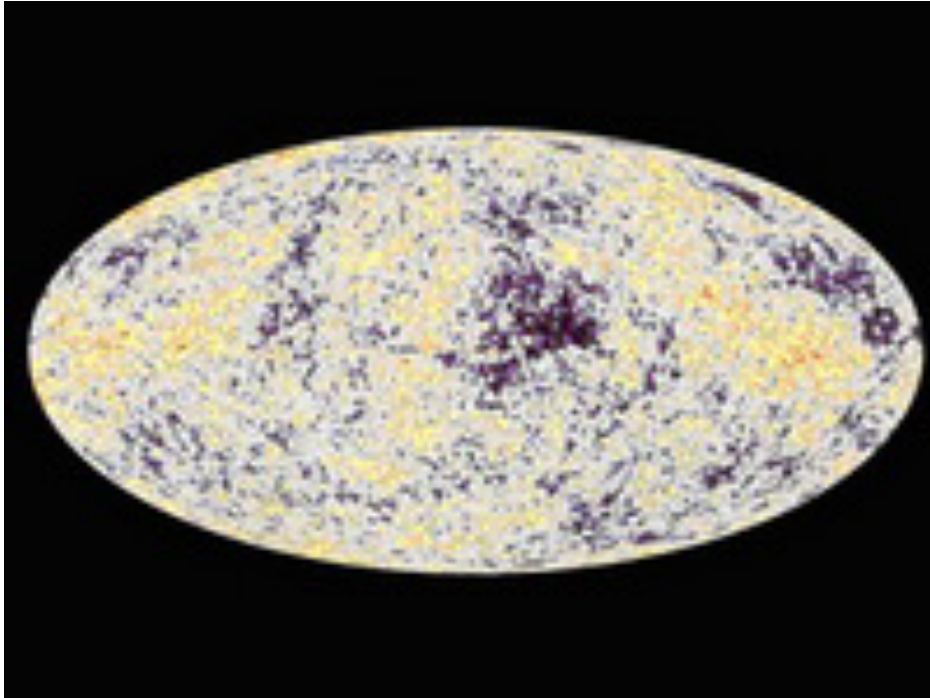
**DIEU**

Aristote, je t'en prie!

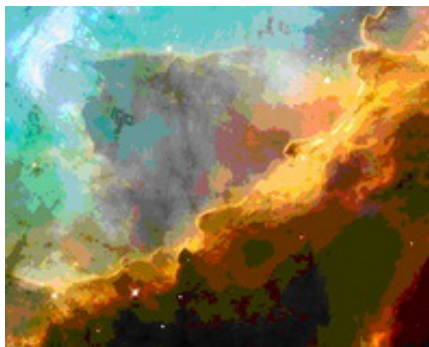
Je suis le seul Dieu et je peux prédire tout ce qui est calculable. Mais il y a des événements dont les causes comportent une part d'aléatoire si bien que les calculs ne permettent pas de les prédire. Il en est ainsi de

l'apparition de la vie que je n'avais pas anticipée et dont je vous parlerai tout à l'heure si vous me laissez poursuivre.

Donc au bout de 380 000 ans l'Univers est constitué d'un immense nuage de gaz chaud



Dans certaines zones ce gaz est un tout petit plus concentré que dans d'autres. Il se constitue alors des régions qui attirent tout ce qui les entourent et d'autres régions qui se vident.



En se comprimant le gaz s'échauffe, se concentre et s'échauffe encore plus jusqu'à ce qu'une réaction de fusion puisse démarrer. Et c'est ainsi que les premières étoiles se sont allumées!

*(Tous sont saisis d'admiration)*

**JESUS**

(Émerveillé il s'exclame)

Barouh HaShem

**ARISTOTE**

*(Arraché à sa contemplation)*

Qu'est-ce qu'il dit?

**DIEU**

Il a dit "béni soit le Nom"

**ARISTOTE**

Béni soit le non!

**DIEU**

Oui. Enfin, pas le Non négatif, le nom de Moi, Mon nom quoi.

**ARISTOTE**

Il bénit Ton nom?

**DIEU**

Oui, en fait il me bénit Moi mais sa religion lui interdit de prononcer mon nom. Mais par pitié ne me pose pas de question là dessus, ça nous entraînerait trop loin et je ne pourrai jamais finir mon récit

*(Dès qu'il finit cette phrase l'image suivante apparaît sur l'écran)*



A cause des inhomogénéités initiales du nuage de gaz les étoiles elles-mêmes sont groupées en amas: les galaxies, Voyez comme elles sont belles.





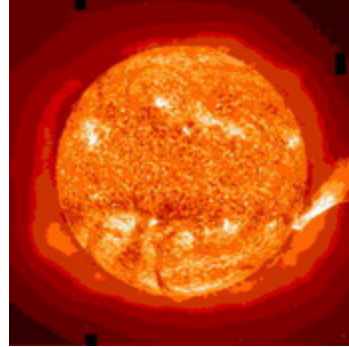
## ARISTOTE

Et tout cela sans intervention divine à aucun moment?

**DIEU**

Inutile. Après l'explosion initiale cela ne pouvait pas se dérouler autrement.

Mais ne croyez pas que ça s'est fait en un jour ou une semaine. Le soleil par exemple, a mis 8,7 milliards d'années pour se former et commencer à briller.



Il est âgé à présent de 5 milliards d'années et il va pouvoir briller pendant encore 5 milliards d'années avant de disparaître.

**JESUS**

Et ce sera la fin des temps.

**DIEU**

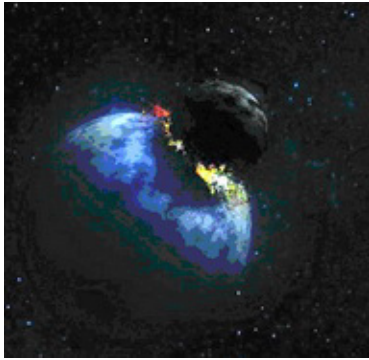
Ce sera juste la fin du soleil car il aura brûlé toute sa réserve de combustible. Ça entraînera aussi la disparition de la terre, que la vie aura d'ailleurs désertée depuis longtemps. Mais il restera encore des centaines de milliards de galaxies chacune avec des centaines de milliards d'étoiles.

**ARISTOTE**

Tu nous as expliqué comment sont nées les étoiles et le soleil mais qu'en est-il de la formation de la Terre et de la lune.

**DIEU**

La terre s'est formée 450 millions d'années après le soleil à partir des restes de poussière qu'il n'a pas avalés et qui tournaient autour de lui. Quant à la lune c'est un accident. La terre tournait tranquillement autour du soleil depuis quelques millions d'années lorsqu'un gros rocher venu de l'espace l'a percuté et lui arraché un morceau qui est allé former la lune.



*(Aristote et Jésus se regardent comme pour manifester une certaine incrédulité. Jésus fait un signe d'impuissance. Aristote se tourne vers Dieu pour poser une question mais il est interrompu car on frappe à la porte. Dieu fait signe d'entrer, la scène se rallume, l'écran disparaît. L'Ange entre)*

Scène 4

Dieu, Aristote, Jésus, Gabriel puis Diogène

**L'ANGE GABRIEL**

Seigneur, pour répondre à votre invitation les philosophes grecs ont délégué Diogène. Puis-je le faire entrer?

**DIEU**

Diogène! Ils le font exprès pour m'agacer? Fais le entrer on va bien voir.

*(Gabriel fait entrer Diogène, Celui-ci porte les symboles qui le caractérisent: l'écuelle, le bâton, la lame, il fait rouler un tonneau devant lui, il est pauvrement vêtu)*

Quelles manies!

Alors Diogène comment as-tu fait admettre tes thèses à tous tes paires?

**DIOGENE**

Oh moi je me suis seulement contenté de les laisser s'enfoncer dans leurs contradictions et puis je les ai amenés à en tirer eux-mêmes les conclusions.

**DIEU**

Et tu les as convaincus que je n'existais pas! Bravo, belle prouesse oratoire puisque, comme tu le vois, j'existe bien!

**ADIOGENE**

Être ou ne pas être n'est pas la question...

La question est de savoir à quoi tu sers.

**DIEU**

(Visiblement embarrassé)

Ah bon ! Eh bien sache que vos chicanes ne nous intéressent pas.

**ADIOGENE**

Je ne suis pas venu pour vous raconter nos débats mais pour m'instruire

On me dit que tu expliques l'origine de l'Univers à un nouveau prophète.

*(Sur ce il va disposer le tonneau dans un coin s'assied dedans)*

**DIEU**

Ah je vous jure!

*(Dieu esquisse un geste d'impuissance)*

Enfin!

Je te préviens que tu as raté tout ce qui concerne l'origine de l'Univers, de votre système solaire et de la terre. J'allais aborder l'apparition de la vie sur la terre.

**ADIOGENE**

Voyons donc comment la vie est apparue... selon Toi du moins...

**DIEU**

D'abord la version poétique. A toi Jésus, Genèse 2...!

**JESUS**

**Dieu dit: Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres, selon leur espèce. Et cela fut ainsi.**

**Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.**

**Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.**

**L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.**

**DIEU**

Voilà ce que dit la bible... Mais je vais encore vous décevoir car encore une fois je n'y étais pour rien.

**ARISTOTE**

Excusez-moi Seigneur... et ne prenez pas mal ce que je vais dire, mais si ce n'est pas vous qui insufflez la vie et si vous ne l'avez même pas prévue, c'est qu'il y a eu une autre Divinité pour s'en charger.

*(Jésus sursaute)*

**JESUS**

Adonai Elohenu Adonai Ehad.

*(Et il fait un signe de croix, Diogène éclate de rire puis change de position comme s'il se régalaient d'avance de ce qui allait se passer)*

**ARISTOTE**

Qu'est-ce qu'il dit?

**DIEU**

Il dit que je suis son Dieu et que je suis unique. C'est la phrase que prononce tout juif avant de mourir... sauf Jésus qui, au lieu de cela a dit "Lama Sabbatini, pourquoi m'as-tu abandonné?"

*(Il pointe l'index vers Jésus en l'agitant de haut en bas comme pour dire "ce n'est pas bien")*

Jésus tu n'es pas un bon juif!

Revenons aux choses sérieuses. Comme Jésus vient de le dire, il n'y a pas d'autre Dieu que moi, mais il n'y a pas eu besoin de moi ni d'un autre Dieu pour que la vie apparaisse, ça s'est fait tout seul!

**ARISTOTE**

Il a quand même bien fallu ce que j'ai appelé un «premier moteur non mû» et qu'on pourrait appeler Dieu.

**DIEU**

*(En disant cela et par la suite tout au long de son discours il marche et de temps en temps il jette un regard inquiet sur Diogène comme s'il craignait à tout instant d'être mis en défaut sur ce qu'il affirme)*

Je vais également tenter de vous résumer comment sont nés ces premiers "moteurs non mus", mais suivez bien, c'est moins poétique que la version biblique et ce n'est pas facile à comprendre quand on a été bercé par des idées simplistes.

*(Il revient s'asseoir à la table)*

C'était quelques millions d'années après la naissance de la terre. Au départ juste quelques molécules simples.

**ARISTOTE**

Pardon Seigneur, Qu'est-ce que vous appelez "molécules?»

**DIEU**

Vous connaissez le concept d'atome de Démocrite, une molécule c'est un ensemble d'atomes liés entre eux pour former un grain d'une matière différente de ce que serait le simple mélange des mêmes atomes. Je continue en résumant: toutes sortes de molécules se sont formées. En quelques millions d'années il en est apparu de plus en plus complexes, de plus en plus originales, y compris des molécules se reproduisant toutes seules.

**ARISTOTE**

En servant d'empreinte pour leur propre reproduction?

**DIEU**

Exactement. Par la suite ces molécules se sont rassemblées en cellules puis celles-ci en organismes un peu plus élaborés et de plus en plus efficaces dans leur processus de reproduction.

**ARISTOTE**

Des atomes aux molécules, des la molécule simple aux molécules complexes, des molécules complexes aux animalcules, des animalcules à l'animal et de l'animal à l'homme dont il ne se distingue que par la puissance de son intellect.

**DIEU**

Que tu viens d'illustrer brillamment par la concision de ce résumé !

Vous comprenez maintenant pourquoi je m'intéresse aux planètes qui présentent des conditions analogues à celles qui régnaient sur terre il y a 4 milliards d'années.

**ARISTOTE**

*(Avec avidité et presque de la gourmandise)*

Et alors? Avez-vous trouvé de la vie ailleurs que sur terre?

**DIEU**

Il faut savoir que pour que le processus aboutisse il faut une conjonction de conditions extraordinairement fines et précises et donc, pour l'instant, sur les quelques dizaines de milliers de milliards de milliards de planètes quelques poignées seulement sont porteuses d'une forme de vie.

**ARISTOTE**

Tout de même, ce processus allant du simple au complexe, du matériel au spirituel, de la matière inerte à la pensée relève bien d'une direction privilégiée, donc d'une certaine finalité.

**DIEU**

Pas de finalité à priori. La direction est donnée en cours de route, par les variations qui se révèlent fécondes. C'est la prime à l'efficacité. Et notez bien que cette efficacité se manifeste autant dans le succès des centaines de milliers d'espèces d'insectes que dans le développement de la pensée pour l'espèce humaine.

**ARISTOTE**

L'intelligence de l'homme est son atout comme la force est celui du bœuf, la fécondité celui du lapin et la vitesse celui du guépard, rien de plus?

**DIEU**

L'intelligence mais surtout une ressource unique qui change radicalement la donne: sa capacité à transmettre. Autrement dit la Culture. Avec cette capacité l'homme échappe au jeu du hasard puisqu'il apprend, transmet et oriente ainsi l'évolution de son espèce. Pour le meilleur et pour le pire certes, mais c'est en cela et en cela surtout qu'il se distingue radicalement dans la lignée de tous les êtres vivants.

**DIogene**

La culture, les lois, les coutumes! C'est justement tout ce dont il faut se débarrasser pour être libre et jouir pleinement de la vie.

**DIEU**

Je pense que pour l'instant nous pourrions arrêter là cet enseignement. C'est bien assez comme première leçon pour Jésus. Je crois qu'il ne pourrait sans doute pas en supporter plus pour aujourd'hui.

**ARISTOTE**

Juste une dernière question car elle touche justement à ce sujet. Pourquoi mettez-vous tant de soin à démentir les croyances qui vous attribuent tous les pouvoirs, pourquoi décevoir tous ces fidèles alors qu'ils ne cherchent au contraire que la confirmation de leurs convictions?

**DIEU**

D'abord je te signale qu'il n'y a aucune communication entre ici et les fidèles encore vivants. Je peux dire ce que je veux ça ne changera rien à ce qu'ils croient en bas. Par ailleurs ces choses là seront découvertes un jour ou l'autre et les fidèles en question ne pourront pas continuer à soutenir indéfiniment des croyances non conformes à la vérité dès lors que celle-ci aura été découverte.

**DIogene**

Ce Bon Dieu là est fort prudent, il jette du lest pour sauver ce qu'il peut sauver du naufrage annoncé.

*(En disant "Bon Dieu" il fait le signe des guillemets avec le majeur et l'index des deux mains)*

**ARISTOTE**

Mais alors, n'y a-t-il pas un grand risque de voir la guerre, la violence et l'anarchie, s'installer si disparaît la crainte d'un être suprême, toute source divine pour la morale humaine et toute spiritualité?

**DIogene**

Aristote tu fais l'âne pour avoir du son. Tu ne confonds tout de même pas spiritualité et transcendance? La spiritualité n'a pas besoin de Dieu et la morale ne prend pas sa source que dans la peur.

**ARISTOTE**

J'ai dit que c'était ma dernière question et donc je me tais, mais j'aurai eu beaucoup d'interrogations sur ce sujet et sur d'autres pour bien comprendre tout ce que vous nous avez présenté.

**DIEU**

Évidemment ! C'est que j'ai beaucoup simplifié. Mais, vous aurez l'éternité devant pour approfondir tout cela et je veux bien reprendre cette discussion plus tard. Pour l'instant j'aimerais observer ma nouvelle



planète et aussi me tenir au courant de ce qui se passe sur terre depuis la mort de Jésus. Gabriel, pourrais-tu nous apporter les dernières nouvelles au fur et à mesure qu'elles arrivent.

*(Un pupitre apparaît près de la lunette. Un rouleau de parchemin y est suspendu. Gabriel s'en approche et en détache la dernière partie qu'il apporte à Dieu. Dieu la parcourt puis résume à haute voix en s'adressant à Jésus)*

## **DIEU**

Voici les dernières nouvelles. Après ta mort ton corps a été placé dans une grotte, la grotte a été fermée par un rocher sous les yeux de Marie de Magdala, et de Marie mère de Jacques et de Joseph.

*(L'écran apparaît)*



Mais le sabbat étant passé elles sont revenues sur place les bras chargés d'aromates et de parfums et ont trouvé une grotte absolument vide



*(Entre-temps Gabriel a rapporté un autre morceau de parchemin, Dieu lit puis résume)*

Bravo! Un jeune homme revêtu d'une robe blanche leur a annoncé, devine quoi... que tu étais ressuscité! Et qu'elles te retrouveront en Galilée.

*(Sur l'écran:)*



**JESUS**

Merci Seigneur, tu as réalisé la prophétie.

**DIEU**

Oui! Je pense plutôt que certains de tes disciples, ne comptant que sur eux-mêmes, ont subtilisé ton corps et annoncé ta résurrection.

*(Le pupitre est secoué et le rouleau s'allonge. Gabriel se dirige vers lui mais Dieu l'arrête.)*

**DIEU**

Merci Gabriel je m'en occupe. Tu peux retourner à ton travail.

*(Gabriel sort, Dieu va détacher un morceau du rouleau revient en lisant puis résume)*

Marie de Magdala, s'est empressée d'aller annoncer ça à tes compagnons mais ils ont du mal à y croire alors ton substitut est intervenu lui-même devant eux pour les convaincre de ta résurrection. Attendons la suite pour voir s'ils vont en accepter l'idée.

**ARISTOTE**

*(Qui ne peut pas s'empêcher de suivre le cours de ses interrogations et qui est visiblement plus intéressé par la discussion que par ce qui se passe sur terre)*

J'aimerais en profiter pour revenir un peu en arrière à propos de tout ce que vous nous avez expliqué: dès lors que ça s'est passé comme ça il faut commencer par définir ce que l'on appelle la vie. Qu'est ce qui est vivant et qu'est-ce qui n'est que matière ?

**JESUS**

Exactement. Pour une fois Monsieur Aristote pose la bonne question. Et la réponse est simple: ce qui vit c'est ce qui a reçu le souffle de Dieu.

**DIEU**

*(S'adressant à Aristote)*

Il est encore plus têtue que Moïse!

**DIogene**

Ton Seigneur vient de t'expliquer que la vie émerge d'un bouillon de molécules sans qu'il n'ait besoin d'y apporter le moindre souffle.

*(Dieu fait juste un geste d'approbation indiquant qu'il regrette beaucoup mais que c'est bien ça)*

**JESUS**

*(Manifestement il ne peut pas en supporter plus)*

Mon Père, Tu veux me punir d'avoir douté de toi. Et Tu veux éprouver ma foi en laissant proférer des paroles sacrilèges.

**DIOGENE**

Il n'a pas besoin de les laisser proférer, il les profère lui-même très bien!

**DIEU**

Tu finiras par te consoler et par voir les choses sous un angle différent mais tout aussi intéressant.

*(Dieu se prépare à poursuivre mais on frappe à la porte, il fait signe d'entrer)*

## Scène 5

Dieu, Aristote, Jésus, Diogène, Gabriel puis Abraham et Moïse

*(Sur le geste de Dieu Gabriel apparaît, et s'adresse à lui)*

**L'ANGE GABRIEL**

Seigneur, Moïse et Abraham souhaitent vous revoir.

**DIEU**

Ça peut attendre un peu non? Tu vois bien que je suis occupé.

**L'ANGE GABRIEL**

Ils disent qu'ils n'en ont pas pour longtemps, ils ont une question à vous poser de la part de tous les autres prophètes.

**DIEU**

Ça c'est du Moïse... quand il a une idée en tête... fait les entrer. Et pendant que je les reçois occupe-toi de Jésus. Il est au bord de la panique. Raconte-lui ce qui se passe en bas puis tu me feras un résumé dès que j'en aurai fini.

*(Gabriel emmène Jésus vers le pupitre. Moïse et Abraham apparaissent et vont parler à Dieu)*

Il paraît que vous avez une question à me poser, Je vous écoute.

*(Il croise les bras, l'air pressé d'en finir. Pendant ce temps Aristote tente d'aller discuter avec Diogène mais celui-ci lui fait signe de s'écarter car il lui cache la vue, Aristote se baisse pour dégager la vue de Diogène et échange quelques mots avec lui puis se relève et rejoint Gabriel et Jésus)*

**MOÏSE**

Élohim, c'est une question délicate.

**DIEU**

Vas y, vas-y je t'écoute.

**MOÏSE**

Vas y toi Abraham.

**ABRAHAM**

Eli, Tu as plusieurs fois rappelé à Jésus qu'il n'est ni ton fils ni ton envoyé, tu l'as presque traité d'imposteur. Alors pourquoi cette sollicitude envers lui et pourquoi ce privilège de le recevoir dès qu'il en a fait la demande? Pourquoi si longuement et pourquoi justement avec Aristote?

**DIEU**

C'est vrai que je l'ai un peu rabroué. Il y a beaucoup de choses qui m'agacent chez lui, son côté magicien par exemple, mais j'ai vu par ailleurs des prises de positions qui me plaisent. Ses disciples n'ont sûrement pas tout compris, ses ennemis non plus d'ailleurs mais tout de même suffisamment pour préférer s'en débarrasser le plus vite possible. Je vais vous donner quelques exemples:

*L'écran apparaît, la scène s'assombrit et sur l'écran vont défiler des images de la vie de Jésus*



(On entend une voie off genre prêche dans une église)

...Puis il leur dit: Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

## **DIEU**

Attendez, attendez, je préfère commencer par un autre épisode.

*Il fait un geste vers l'écran et des images défilent comme s'il rembobinait un film. A un moment il arrête le défilement sur l'image suivante)*

Voilà.



*(La voix off reprend et le texte suivant défile sous l'écran comme en sous-titre)*

Il arriva, un jour de sabbat, que Jésus traversa des champs de blé. Ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis.

Les pharisiens lui dirent: Voici, pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis pendant le sabbat?

Jésus leur répondit: Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat,

De sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

## **DIEU**

Voilà qui est bien dit ! Aucun rabbin n'a jamais parlé comme ça.

*(Visiblement Moïse et Abraham sont perturbés)*



## MOÏSE

Baroukh HaShem, le respect du sabbat, c'est une nécessité absolue qui surpasse toutes les autres. En quoi est-ce que c'est une idée intéressante de le profaner?

## DIEU

Jésus demande que la loi soit au service de l'homme et non l'homme au service de la loi. Souviens-toi que tu as toi-même autorisé certaines dérogations à la loi. Mais lui va beaucoup plus loin. Vous réfléchirez à tout ce que cela implique.

Je cherche un autre exemple.

*(De nouveau des images défilent en avant et de nouveau Il interrompt le défilement sur l'image suivante:)*



*(Le texte défile sous l'image et on entend de nouveau la voix off)*

Maître, nous savons que tu parles et enseignes droitement, et que tu ne regardes pas à l'apparence, mais que tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité.

Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?

Jésus, apercevant leur ruse, leur répondit: Montrez-moi un denier.

De qui porte-t-il l'effigie et l'inscription? De César, répondirent-ils.

Alors il leur dit: Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

## DIEU

La séparation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, Combien de temps faudra-t-il pour que cela soit compris et mis en pratique ?

*(Il refait défiler les images)*

De tous les épisodes que j'ai parcourus jusqu'ici celui-ci est mon préféré:



*Sous-titres et voix off.*

"Et Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère et la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus: Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes: Toi donc, que dis-tu?

Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre. Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit:

Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle ! Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.

### **DIEU**

Pour ce seul épisode ils l'auraient crucifié allègrement. Et moi, seulement pour cet épisode je l'aurai reçu avec considération. Vous vous rendez compte? Mettre sur le même rang une femme adultère et tous ces scribes! Vous verrez que tous les faux prophètes à venir et même ses disciples les plus zélés continueront longtemps à combattre ce genre d'idées.

### **MOÏSE**

Pardonne-moi Élohim de rectifier par rapport à ce qui a été dit: j'avais ordonné la lapidation de la femme ET de l'homme adultère parce que pour commettre un adultère il faut être deux. Mais ils se sont dépêchés d'oublier la moitié de ma prescription.



**ABRAHAM**

Eli, nous acceptons volontiers tous ces arguments, mais Jésus a commis un blasphème que nous ne saurions laisser passer. Non content de se présenter comme Ton envoyé puis Ton Fils, il a laissé entendre qu'il était lui-même le Dieu descendu sur terre!

**DIEU**

Je ne sais pas s'il s'est laissé aller à y croire lui-même car je n'ai pas le pouvoir de sonder les cœurs et les reins. Mais s'il a voulu ainsi donner plus de poids à certaines causes comme sa défense des femmes alors je suis prêt à lui pardonner ce blasphème également.

*(Aristote revient vers le groupe)*

Bon, je crois que j'ai répondu à vos questions et voilà Aristote qui revient à la charge.

**ARISTOTE**

Monsieur... Eh, pardon, Seigneur, à la lumière de tout ce que j'ai entendu jusqu'à présent je voudrais vous poser cette toute dernière question: Si vous n'avez pas créé le Monde, si vous n'avez pas créé l'Homme, si vous n'avez pas insufflé la vie et si vous ne pouvez pas intervenir sur le cours des choses, pardon de vous le demander ainsi mais... à quoi servez-vous au juste?

**DIogene**

*(Devançant Dieu qui s'apprêtait à répondre)*

Va donc au bout de ton raisonnement Aristote et répète ce que tu m'as dit tout à l'heure: Ce n'est pas Dieu qui a créé les hommes, mais les hommes qui ont créé Dieu. Et moi je vais te dire à quoi il sert surtout: il sert à de prétexte aux oppresseurs et aux gourous de toutes sortes, tous ceux qui tirent profit des peurs de l'homme et de sa soif de transcendance pour limiter sa liberté et l'exploiter.

**DIEU**

*(Dieu ignore comme toujours, les interventions et la présence de Diogène et il détourne la conversation).*

Bien! Nous reprendrons ce débat une autre fois si vous voulez. Pour l'instant il faut aller voir où ils en sont sur terre

## DIEU

Gabi, apporte-moi les dernières nouvelles.

*(Jusque là Gabriel était resté au fond avec Jésus et lui lisait les morceaux qu'il détachait du rouleau. Il prend le dernier morceau sorti et vient le remettre à Dieu qui en prend connaissance d'abord puis le lit à haute voie)*

Écoute ce que dit ton double:

- *Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création.*
- *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.*
- *Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru: en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues;*
- *Ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, ils ne leur feront point de mal; ils imposeront les mains aux malades, et les malades, seront guéris.*

Il n'a pas repris le meilleur de ton répertoire. Ce n'est plus du malentendu, c'est carrément du charlatanisme.

Écoute la conclusion:

- *Le Seigneur, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel, et il s'assit à la droite de Dieu.*

Allez, viens à ma droite Jésus on va voir ensemble ce que tes disciples vont faire de tes enseignements... après ce que je viens d'entendre, je crains le pire!

## Marie

La première semaine de navigation les rafales de vents n'avaient cessé de balayer le pont. Face aux vagues le bateau semblait prendre son élan pour les franchir d'un seul bond. Pendant un court instant le moteur s'emballait puis changeait de ton comme s'il reprenait son souffle pour repartir de plus belle. Après de brefs moments d'accalmie l'horizon s'assombrissait de nouveau, les vagues se faisaient plus fortes et des paquets d'eau de plus en plus gros recommençaient à s'abattre sur le pont. De lourds nuages noirs apparaissaient à l'horizon surmontant d'épais rideaux de pluie. Le bateau se dirigeait droit dessus et en ressortait ruisselant de toutes parts. Enveloppé d'un ciré l'homme se cramponnait au bastingage offrant son visage au fouet de l'averse d'eau douce.

Les jours suivant les éléments s'étaient progressivement calmés laissant s'établir un ciel limpide et une mer d'un bleu profond barrée d'un long sillage blanc, seul témoin du déplacement du navire avec le ronronnement du moteur devenu parfaitement régulier. Il pensait alors à la monotonie des quatre semaines à patienter avant la première escale et cette perspective lui faisait regretter les grains des premiers jours.

Tous les matins il s'absorbait dans les tâches de contrôles quotidiens et il meublait les après-midi en lisant au soleil. La nuit tombée il aimait observer longuement le ciel et y repérer tous les astres qu'il pouvait reconnaître. Restaient les repas avec les plaisanteries salaces des marins auxquels il ne pouvait échapper et les clins d'œil complices auxquels il répondait par des mimiques pouvant être assimilées aussi bien à des marques de réprobation qu'à des signes de complicité. Plaisanteries, anecdotes et récits tournaient toujours autour du même thème: le sexe, le sexe, le sexe. N'y avait-il donc rien de plus important que le sexe dans la vie de ces matelots ? Fort heureusement il avait une passion toute fraîche et avait emporté avec lui une collection complète *d'Art Press* ainsi que quelques livres sur la peinture contemporaines, le tout

récemment acquis sur eBay pour quelques Euros. Il pouvait donc se plonger de temps en temps dans un univers beaucoup plus stimulant.

Après dix jours consécutifs de beau temps une légère brise se leva. Des vols d'oiseaux annonçaient la proximité d'une terre et les odorats aiguisés par le sevrage olfactif des semaines précédentes ne tardèrent pas à détecter de forts effluves de terre, apportées par le vent. Il observait d'un œil narquois les marins fouillant leurs poches à la recherche de leurs téléphones cellulaires. Un calcul mental lui permit de déterminer quel réseau ils étaient susceptibles de capter et pendant combien de temps il resterait accessible. Quelques minutes avant que le dernier relais ne soit définitivement hors de portée il se résolut à allumer son propre portable négligemment, comme s'il cherchait seulement à vérifier ses calculs. Une série de bips signala l'arrivée de messages. Il referma l'appareil sans les lire. Ce soir là la proximité de la terre lui valut un magnifique coucher de soleil d'un violet de plus en plus profond à mesure que la nuit tombait. Il absorba rapidement son dîner pour retourner sur le pont et se plonger dans la contemplation des myriades d'étoiles, seul avantage à ses yeux de ce temps sans nuages. Petit à petit les bruits de voix s'éloignèrent et les hublots s'éteignirent un à un. En l'absence de lune et avec un minimum de lumières parasites la bande zodiacale traversait tout le ciel. Il contempla longuement une magnifique voie lactée, repéra Jupiter et Vénus, parfaitement visibles à l'horizon, identifia la galaxie du triangle et réussit à deviner la galaxie d'Andromède. Il se décida alors à rejoindre sa cabine. C'est alors seulement qu'il s'autorisa à rallumer son portable pour lire les messages reçus dans la journée. Trois messages identiques de bienvenue sur le réseau, une promotion proposant une heure de communication supplémentaire le week-end entre 22 heure et 6 heure du matin, plusieurs correspondants non identifiés n'ayant laissé aucun message et un seul SMS disant: « Ce sera avec plaisir, je me suis libérée pour l'après-midi du 12 et je vous attendrai à 12 h sur le quai n° 3. Cordialement, Marie. » L'écriture en langage clair et avec toute la ponctuation de rigueur le fit sourire.

Il avait rencontré Marie lors d'une soirée chez une amie, quelques jours avant son départ en mission. Marie était américaine, de passage à Paris

avant de rejoindre un laboratoire du CNRS qui lui avait proposé un post-doc d'un an en biologie marine. Elle devait avoir une trentaine d'années, un visage doux, les yeux bruns presque noirs, les cheveux châtain rassemblés en chignon sur la nuque à la mode ancienne. Elle observait ce petit monde avec un sourire amusé mais bienveillant et répondait volontiers aux questions de toutes sortes sur son travail, sa ville natale dans le Massachusetts ou son université. Elle parlait le français avec un léger accent américain qui renforçait son charme naturel. Il avait été attiré par quelque chose de mystérieux dans son allure ; peut-être le contraste entre l'innocence de son sourire et les courbes sensuelles de son corps. Elle lui avait fait penser à Angie Dickinson dans Rio Bravo! Lorsqu'elle annonça son prénom en lui tendant la main il fût presque surpris qu'elle ne s'appelât pas Angie mais il se dit que Marie lui allait tout aussi bien.

Au cours de la conversation ils avaient réalisé que son périple marin allait comporter une escale dans la ville où se trouvait le laboratoire d'accueil de Marie ; Il ne connaissait pas encore le planning de navigation détaillé et avait proposé de lui signaler son passage dès qu'il en connaîtrait la date. Ils pourraient ainsi poursuivre la discussion entamée à propos de la peinture moderne, dit-il ; il s'était d'ailleurs promis de visiter le musée de cette ville qui possédait une intéressante collection d'œuvres contemporaines et il lui proposa de la découvrir ensemble, si elle était disponible le jour de l'escale. Après avoir pris connaissance de la date précise de l'escale il avait retrouvé le numéro de téléphone de Marie et lui avait envoyé un message, tout en se disant qu'elle n'y répondrait sans doute pas car il n'avait pas eu le sentiment de l'avoir beaucoup impressionnée à Paris. Bonne surprise donc et une perspective au moins de parler à quelqu'un de civilisé avant la fin de ses huit semaines de navigation.

Les jours suivants le bateau traversait une zone où le quadrillage des prélèvements à effectuer était beaucoup plus serré. Le nombre de relevés quotidiens était doublé. Les opérations de routine et l'étalonnage des analyseurs le mobilisèrent bien au-delà de l'horaire habituel et lui laissèrent juste le temps de manger rapidement et de dormir cinq ou six heures par nuit. Sitôt sorti de cette période de travail

intensif il s'offrit une bonne nuit de sommeil suivie d'une grasse matinée avant de reprendre le rythme habituel : Contrôles des instruments le matin et lectures au soleil l'après-midi. En revanche les rêveries sous les étoiles n'offraient plus d'intérêt car un croissant de lune de plus en plus lumineux vidait le ciel de tout autre objet d'observation. Pendant cette période il regagna donc sa cabine sitôt le dîner englouti.

Dans son désœuvrement il repensait souvent au message de Marie, à leur conversation à Paris et à leur future rencontre. En fait de conversation c'est surtout lui qui avait parlé presque sans discontinuer, probablement pour résister à la tentation de plonger son regard dans *la large décolleté ovale qui laissait voir la naissance de ses seins, bronzés et joliment rebondis, que mettait en valeur, sans vraiment les cacher, un soutien gorge de dentelle blanche.*

A plusieurs reprises il s'était efforcé de détourner les yeux de ce charmant spectacle mais son regard rencontrait alors celui de la jeune fille et cela le rendait encore plus mal à l'aise. Il s'était donc jeté à corps perdu sur le premier sujet de conversation propre occuper son esprit et à le faire échapper au dilemme du regard : ce fut la peinture américaine du 20<sup>e</sup> siècle. En lui envoyant la proposition de rendez-vous il s'était dit que la pauvre jeune femme avait sans doute passé la plus ennuyeuse soirée qu'ait jamais subit une américaine fraîchement débarquée à Paris. Elle allait sans doute se défilier sous un prétexte quelconque. Et voilà que non ! Question conversation il allait falloir se rattraper et avec un peu de chance l'hiver sera suffisamment avancé pour que le problème du décolleté ne se pose pas.

Les jours suivant rien ne vint rompre la monotonie du voyage. Il se rasa la barbe laissée vierge depuis l'embarquement.

Sa précédente mission s'était déroulée dans l'Antarctique : 3 mois sans escale ni distraction à part la conversation des matelots sur l'éternel thème du sexe ! Tout juste de temps en temps un vol d'albatros qu'il tentait d'identifier: albatros hurleurs, albatros royaux ou Albatros blancs à front noir. Alors cette fois, une escale dans le monde civilisé, une ballade en charmante compagnie et un peu de culture : une véritable aubaine ! Il ne put s'empêcher de vérifier à plusieurs reprises le

message de Marie et la carte de navigation pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur sur la date, l'heure et le quai qu'il avait indiqués. Une chance que Marie n'ait pas été définitivement dégoûtée par ses envolées sur l'expressionnisme abstrait et sur l'art conceptuel. Après tout il n'avait peut-être pas été si barbant que cela ; elle l'avait peut être même trouvé assez brillant puisqu'elle acceptait si volontiers de le revoir !

Le beau temps persista tous les jours suivants et il passa de longs moments sur un transat avec pour tout horizon un bout de ciel bleu barré d'un mat et surmontant un rectangle de mer traversé par les barreaux blancs du garde-corps. Les deux gerbes de part et d'autre de l'étrave produisaient un agréable chuintement le long de la coque avant d'aller former les bras du sillage qui s'étalait loin derrière le navire. Pendant ce temps il avançait laborieusement dans la lecture d'un livre en anglais sur Pollock: "*...It connects the moon with the feminine and shows the creative, slashing power of the female psyche. It is not easy to say what we are actually looking at*", il relisait trois fois, quatre fois les mêmes phrases, il avait beau se concentrer, au bout d'un moment il réalisait que son esprit s'était encore échappé et qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que l'auteur avait bien pu vouloir dire.

...Marie avait un fiancé. Mais d'après leur amie commune cette liaison avait peu de chance de survivre à l'éloignement... Alors, après tout, qui sait...

"... *It is not easy to say what we are actually looking at : a face rises before us, vibrant with power, though perhaps the image does not benefit from labored explanations...*" Il finit par abandonner cette lecture en se disant que de toutes façons il allait falloir trouver un autre sujet de conversation sous peine de passer pour un monomane et de la lasser définitivement. Il chercha un thème susceptible d'intéresser Marie. La biologie marine ? Il n'était pas spécialiste du sujet mais il en savait assez pour entretenir une conversation. Il essaya de se souvenir de ce qu'elle en avait dit lors de leur rencontre mais de nouveau son esprit se mettait à vagabonder et le ramenait inmanquablement au décolleté. Il se dit qu'elle allait sans doute lui poser des questions sur sa mission. Jusque là il s'était contenté d'enregistrer les données sans chercher à les interpréter. Il trouva là un excellent sujet de réflexion et

une méthode pour passer le temps. Il se plongea alors dans l'analyse des données recueillies. Il consacra plusieurs journées à tenter de valider des modèles simulant les échanges océan-atmosphère sans réussir à dégager de conclusion bien claire mais il recueillit suffisamment d'éléments pour alimenter un début de théorie... et nourrir une conversation le cas échéant.

Il abandonna alors la recherche d'un thème de discussion pour une question beaucoup plus prosaïque : comment justifier un détour par chez elle avant d'aller à ce fichu musée ? Surtout ne pas laisser cette visite s'imposer tout de suite. Il envisagea successivement plusieurs idées plus saugrenues les unes que les autres : Demander s'il pourrait poser son sac quelque part avant d'aller déjeuner? ... Stupide ! Pourquoi aurait-il un sac tellement encombrant pour une escale d'une demi-journée ? Prétendre qu'il n'y avait plus d'eau douce sur le bateau depuis trois jours et qu'il avait un besoin urgent d'une bonne douche chaude. Grossier ! Le moins compromettant serait de lui demander si elle avait trouvé l'appartement de ses rêves en espérant qu'elle lui proposerait de le visiter. C'était plus dans sa manière : Avec les femmes il attendait toujours un signe d'encouragement avant de s'avancer lui-même. Finalement il décida de laisser venir et d'improviser au gré des circonstances. Si aucune opportunité bien franche ne se présentait il s'arrangerait pour créer une atmosphère propice pendant le déjeuner et après quelques verres de bon vin il pourrait lui dire combien il avait pensé à elle depuis leur rencontre, combien il avait aimé son sourire mi-amusé mi-ironique et son regard captivant. Elle lui dirait peut-être alors qu'il n'avait pas été captivé que par son regard. En tous cas, si à ce stade elle n'avait pas clairement repoussé ces avances il pourrait poser sa main sur la sienne et alors la suite ne poserait plus aucune difficulté. Rassuré sur cet aspect des choses il laissa ses pensées vagabonder librement. Il repensait au message reçu tout en imaginant Marie en train de le tapoter sur le clavier. Il lui prêtait tantôt son sourire d'Angie Dickinson et tantôt le visage sérieux d'une écolière appliquée, prenant soin de ne faire aucune faute de français et de ne manquer aucun signe de ponctuation. Portait-elle le chemisier de leur rencontre? Il se rappela que le message avait été envoyé à 23h et quelque. Il imagina alors



Marie en nuisette s'apprêtant à se coucher. Comment étaient ses seins libérés du soutien gorge ? Il décida qu'ils devaient pointer crânement sous la toile. Mais peut-être était-elle couchée sur le ventre, les jambes croisées en arrière tandis qu'elle s'appuyait sur les coudes pour manipuler librement le téléphone portable. Il imaginait les épaules découvertes, la courbure des reins et la chemise de nuit remontant très haut sur des fesses bien rebondies... Arrivé à ce stade il s'efforçait de penser à autre chose.

Le temps passait vraiment lentement sur ce bateau d'autant qu'avec l'entraînement le relevé des données n'occupait même plus qu'une petite partie de la matinée. Il décida alors de resserrer le quadrillage des points de mesure et de doubler le nombre de prélèvements en profondeur puis de reprendre les tentatives de modélisation. Le soir il vérifiait ses calculs en ajoutant les résultats de la journée et il quittait son poste de travail le plus tard possible dans l'espoir de s'endormir sitôt la tête sur l'oreiller. Le temps passait plus vite mais Marie, chassée de ses pensées dans la journée, revenait dans ses rêves. Le jour de l'escale approchant ceux-ci se faisaient de plus en plus osés. Le dernier soir il n'arrivait pas à s'endormir ni à penser à autre chose. Il revoyait Marie toujours en train de taper son SMS ; bientôt il se mit en scène dans le tableau ; il lui enlevait doucement le téléphone des mains et la prenait dans ses bras... En imaginant la suite le désir devenait si fort que s'en était presque douloureux. Il se dit qu'il ne pourrait pas s'endormir ni avoir un comportement serein pendant leur rencontre et qu'il valait mieux faire tomber la tension tout de suite de façon à avoir les idées claires le lendemain. Fort de ces bons prétextes il ne contrôla plus ses pensées... ni ses mains.

Il lui fallut de longues minutes pour reprendre son souffle et un rythme cardiaque normal avant de s'endormir paisiblement

Toute la matinée du lendemain il se prépara à l'idée qu'elle pourrait ne pas être au rendez-vous. A midi moins dix il était déjà devant la passerelle de débarquement.

Elle arriva à midi précise et, l'ayant repéré sur le pont, elle lui fit un signe amical de la main. De loin il devinait le sourire mi-tendre mi-ironique. Elle était sagement vêtue d'un chandail à col roulé et d'une

jupe plissée. Ils s'embrassèrent comme de vieux amis. Il se dit qu'il aurait été bien ridicule avec les manœuvres transparentes qu'il avait imaginées dans le but de se faire inviter chez elle et il se promit d'attendre qu'elle émette d'abord quelque signe d'encouragement. S'il n'en venait aucun c'est qu'il se serait fait des illusions. Au moins il ne risquerait pas de lire des reproches dans ce joli regard et il garderait ses chances pour plus tard.

Vous êtes mon invitée lui dit-il, mais nous sommes dans votre ville alors je vous laisse décider du programme de la journée dit-il, fort content de lui et de cette entrée en matière.

Elle suggéra un restaurant qui offrait d'excellents fruits de mer et un très bon Riesling à un prix raisonnable. Il approuva avec enthousiasme, mais en entrant dans l'établissement il dût cacher une légère déception : chaises métalliques, tables recouvertes de nappes en papier, lumière froide, rien à voir avec l'ambiance intime, la vaisselle scintillante et les bougies qu'il avait imaginées pour ce repas. Ils parlèrent de tout et de rien comme pour éviter de laisser s'installer le moindre moment de silence. Fort heureusement le Riesling apporta un peu de chaleur et au dessert ils étaient tout à fait à l'aise. En sortant du restaurant elle lui dit avoir vérifié que le musée était bien ouvert ce jour là et lança un « On y va ! » dans lequel il n'entrevit aucune nuance d'interrogation. Le musée était désert, ils échangeaient leurs impressions sur les œuvres exposées. Lui se demandait comment donner un tour plus intime à cette visite. Il faisait mine de parler tout bas afin d'approcher son visage plus près du sien mais ils étaient seuls dans les salles et la crainte du ridicule le retinrent d'aller plus loin. Vers les dernières salles, voyant l'heure avancée il se fit violence et dans une pièce plus sombre il s'apprêtait à passer son bras autour des épaules de la jeune femme quand une bande d'enfants bruyants et leur institutrice envahirent la salle auparavant déserte.

Quand ils atteignirent la dernière pièce du musée il ne lui restait plus beaucoup d'espoir. Une fois dehors ils s'arrêtèrent sur le trottoir, il se tourna vers elle et ne trouva rien d'autre à lui proposer qu'une promenade à pied le long des quais. Avec son sourire habituel elle lui dit qu'il était un peu tard à présent, qu'elle avait passé un très agréable

après-midi mais qu'elle était obligée de filer. Il n'aurait pas pu dire si le sourire était indulgent ou ironique et s'il l'était plus ou moins que d'habitude.

Il revit l'amie commune bien des années plus tard. Elle lui apprit que Marie avait épousé un jeune artiste français qui l'avait suivie aux États Unis où il connaissait un certain succès.

Lui avait passé brillamment sa thèse en climatologie. Il ne participait plus aux campagnes de mesures en mer, remplacées d'ailleurs par des observations par satellite. Quand il parcourait le monde c'était pour présenter son modèle mathématique sur les échanges thermiques entre l'atmosphère et l'océan. C'était lui aussi que l'on voyait sur les plateaux de télévision chaque fois que l'on parlait du réchauffement climatique. En revanche sa vie sentimentale était restée un peu terne. Aussi ressentait-il une impression de gâchis quand il lui arrivait de penser à cette escale ratée. Certes, avec le temps le petit pincement au cœur qui accompagnait ce souvenir se faisait plus discret. Il arrivait même à ironiser sur cette occasion manquée en se disant qu'adolescent il n'aurait peut-être pas dû prendre complètement à la rigolade tous les censeurs qui le mettaient en garde contre les dangers de l'onanisme.

## Un Vide-Grenier décisif

Ils avaient décidé de dîner ensemble pour préparer le vide-grenier de la rentrée. Le sujet fût abordé au moment de passer à table et l'un des convives engagea la conversation:

- J'en profiterais bien pour me débarrasser de tous les livres de ma bibliothèque !
- Ne dis pas n'importe quoi répondit son épouse.
- Je ne dis pas n'importe quoi, quel intérêt y a t-il à garder des ouvrages qui accumulent la poussière et qu'on ne ressortira jamais, d'autant plus que sous peu je pourrai avoir un e-book avec toute ma bibliothèque en mémoire.

Les avis fusaient, aussi divergents que définitifs :

- Mes livres sont mes amis. Je les garde, même si je les connais par cœur.
- Si un jour tu regrettes un livre que tu as jeté tu le rachètes et ça te revient moins cher que d'en stocker 500 dans une bibliothèque qui coûte 3000 €, sans compter le prix du mètre carré supplémentaire à Paris !
- Ne te fatigues pas, je ne marcherai pas dans tes provocations !

Sentant monter la tension la maîtresse de maison essaya de calmer la discussion:

- Tiens j'ai vu un truc vachement sympa aux 7 parnassiens: Le livre à pattes. C'est une bibliothèque dont tu peux emporter un livre à condition d'en mettre un autre à la place.
- J'ai vu ça mais il n'y a que des daubes !

La tentative de diversion fit long feu et sous l'effet des apéritifs suivis du bordeaux chacun développait son point de vue sans prêter attention à celui des autres.

- Laisse tomber, de toute façon il ne lit pas.
- Je ne lis pas moi ?
- En tous cas pas de la littérature.
- Ah ! Nous y voilà... La Littérature avec un grand L!

Des arguments déjà ressassés cent fois furent échangés de nouveau.

Au total ils firent un bon repas, burent passablement et finirent par décider qu'en ce qui concernait le vide-grenier il serait aussi simple que chacun s'organisa à sa guise. Ils s'engagèrent seulement à se rendre visite sur leurs emplacements respectifs.

Paul et Catherine n'avaient pas vraiment pris part à la discussion. En rentrant Catherine fit quelques commentaires assassins sur certains convives. Lui n'aimait pas sa façon de condamner les gens sans appel mais il se garda bien de répondre. Ce n'était pas le moment de déclencher une dispute juste la veille de ce vide-grenier sensé marquer une étape décisive dans leur relation. Car pour eux il s'agissait de bien plus qu'un simple divertissement dominical.

Paul et Catherine avaient fait connaissance au même vide-grenier, un an plus tôt : Paul avait devancé Catherine pour l'achat d'une statuette Art Déco qu'elle guignait depuis un moment. Devant sa mine déconfite lorsque Paul réussit à l'acquérir pour la moitié du prix affiché il lui avait proposé de la lui céder à condition qu'elle accepta de prendre un brunch avec lui le dimanche suivant. Par la suite ils s'étaient revus régulièrement et de fait depuis six mois ils vivaient ensemble, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre au gré des circonstances. Mais au delà de la célébration d'un anniversaire, ce vide-grenier était crucial pour une raison encore plus importante : ils avaient fini par convenir qu'il était idiot, par ces temps de crise, de payer deux loyers, deux taxes d'habitation et toutes sortes de factures en double. Et, cerise sur le gâteau, en récupérant une des deux cautions ils pourraient s'offrir un beau voyage ; pas un voyage de noces mais peut-être bien un voyage de PACS !

Seulement voilà : Quel appartement conserver et lequel abandonner ; Le deux pièces douillet de Catherine aux Abbesses ou le loft de Paul à la Bastille ?

Ils en avaient débattu des semaines en affectant de n'envisager la question que sous l'angle strictement pratique : montant du loyer, espaces de rangement pour contenir toutes leurs affaires, proximité de leurs bureaux, proximité avec des amis, et autres critères strictement objectifs. Mais de fait aucun des deux n'avait envie de quitter un

appartement déniché après de longues recherches et décoré avec soin. Chacun y allait d'un hypocrite «Si tu préfères on va chez toi, je suis sûr(e) que je m'y plairai beaucoup...» auquel l'autre rétorquait par un non moins hypocrite «Mais non, je vois bien que ça t'embête et d'ailleurs j'aime beaucoup ton appartement»... Après quelques semaines passées à ce petit jeu et des discussions à la limite de la dispute ils finirent par reconnaître qu'au fond chacun préférerait voir l'autre déménager et qu'il allait falloir trancher de façon arbitraire. Ils convinrent de fixer l'anniversaire de leur première rencontre comme délai ultime et, pour que l'échéance soit irrévocable, cette fois ils allaient faire le vide-grenier non pas comme acheteurs mais comme vendeurs de tout ce qui allait se trouver en double du fait de l'abandon de l'un des appartements. Le soir même ils tireraient au sort l'appartement à quitter et emménageraient dans l'autre avec toutes les affaires conservées.

Ils avaient donc ouvert un cahier et recensé tout ce qui était en double exemplaire. Puis, en se targuant d'être au dessus des arguties de leurs amis de la veille, chacun fit preuve d'un grand discernement en acceptant de sacrifier tout ce qui n'était pas, d'évidence, œuvre marquante. Ce ne fut pas sans quelques serremments de cœur, aussi se permirent-ils quelques exceptions au prétexte qu'il s'agissait de livres reçus en cadeau ou parsemés d'annotations importantes. Ce fut beaucoup plus facile pour la discothèque et les DVD. Ils établirent ensuite la liste des objets à vendre: Lampe halogène de Catherine, Théière de Paul etc. la liste se poursuivant sur trois pages dont ils prirent une copie chacun pour pouvoir rassembler les objets et les préparer au transport. Enfin, pour les meubles et le gros électroménager ils aviseraient plus tard selon l'appartement retenu.

Le lendemain, ils étaient à pied d'œuvre dès 7 heures du matin dans un Paris désert. Le Paris qui donne envie de se lever tôt pour se promener avant l'invasion des voitures. Le soleil commençait à réchauffer l'atmosphère et la rue s'animait progressivement.

Ils avaient approché leurs deux voitures jusqu'à quelques mètres de l'emplacement qui leur avait été attribué. Paul avait transporté le plus gros et commençait à installer une planche sur des tréteaux tandis

qu'elle finissait de décharger quelques bricoles. Il ne put s'empêcher de lorgner ses jambes tandis qu'elle se penchait à l'intérieur de la voiture et que sa robe remontait bien au dessus des genoux. Catherine s'en aperçu et en fut amusée et flattée :

- Dis donc toi, tu travailles au lieu de mater mes fesses ?

Elle avait l'air de virevolter sans but mais tout prenait place harmonieusement comme s'il n'y avait aucune autre disposition possible alors que lui tournoyait sans cesse, un ou deux objets en main sans jamais leur trouver la bonne place. Catherine se désolait de voir l'inefficacité de Paul dans de telles situations.

Tout fini tout de même par tenir sur la grande planche rectangulaire. Les vêtements étaient pendus à un portant posé sur le côté. L'ensemble avait belle allure comparé aux autres stands où s'entassaient des bibelots sans intérêt.

Ils prirent le temps de saluer leurs voisins immédiats. Paul traversa la rue pour aller bavarder avec deux enfants qui avaient posé leurs jouets sur une nappe en plastique. Les gamins lui proposèrent des gâteaux qu'ils avaient fabriqués pour les vendre et lui demandèrent son point de vue sur les prix qu'ils affichaient pour chaque article. Catherine le rappela à l'ordre une fois de plus.

- Holà ! Paul, tu es là pour vendre, par pour jouer avec les enfants !

Paul leur promit de revenir plus tard acheter des gâteaux pour accompagner son café.

- J'arrive, y a pas l'feu, c'est l'heure des brocanteurs, pas des vrais clients.
- Un bon client est un client qui paye sans discuter, brocanteurs ou pas!
- Eh bien pour moi les vides greniers ce n'est pas fait pour les brocanteurs.

La discussion fut interrompue par un passant qui demandait le prix d'une cafetière. Catherine lui répondit de mauvaise grâce et finit par retirer la cafetière en disant qu'elle n'était plus à vendre.

- Tu es prête à vendre aux brocanteurs et tu évinces ce brave homme sans raison?

- Tu parles d'un brave homme ! c'est le genre à marchander pendant deux heures parce qu'il se croit plus malin que les autres et qu'on ne la lui fait pas !
- Tu es rudement perspicace pour juger les gens comme ça, au premier coup d'œil !
- Tu sais ce qu'elle te dit la vendeuse perspicace ?

Elle coupa court en lui posant les lèvres sur la bouche

*Ça a failli casser plusieurs fois mais je crois que j'ai bien fait de me décider. Elle est belle, désirable, quand il faut décider elle n'hésite pas là où il me faut réfléchir deux heures avant de conclure qu'elle avait raison. C'est bien ce qu'il me faut : quelqu'un qui me bouscule un peu...*

Entre-temps la rue s'était animée. Des passants parcouraient des yeux les étalages sans s'arrêter, d'autres examinaient chaque article sous tous les angles. Il y avait toujours deux ou trois femmes autour du portant de Catherine.

Un « individu de type nord-africain » passait en revue tous les livres disposés devant Paul: 1 Euro les livres de poche, 2 Euros les livres brochés. Il s'attarda sur les œuvres de Proust et fini par prendre « Albertine disparue » avec une photo de jeune fille en robe rouge en couverture. Il tendit à Paul un billet de cinq Euros.

- Hm... Vous savez, il vaut peut être mieux choisir un livre moins... enfin je veux dire plus...
  - Vous êtes gentil mais j'ai fait ma thèse sur l'image comparée de la femme chez Proust, dans le roman courtois et dans la poésie arabe au 12e siècle. Et c'est juste que mon exemplaire d'Albertine part en morceaux...
  - Excusez moi, désolé...Heu... je n'ai pas de monnaie, prenez-le je vous en prie je vous l'offre.
  - Mais non, prenez les cinq euros je repasserai quand vous aurez de la monnaie,
  - Je vous assure, ça me ferait plaisir...
- Catherine intervint dans leur échange :
- Donnez Monsieur, voici votre monnaie.



Le monsieur prit les trois Euros tendus par Catherine et s'éloigna en feuilletant son livre.

- Comme vendeur tu es très perspicace toi...

- Tu sais ce qu'il te dit le vendeur perspicace?

Et c'est lui qui lui posa un baiser sur la bouche.

D'autres promeneurs s'arrêtaient devant la table, un jeune homme désigna un radioréveil en demandant s'il pouvait l'essayer. Paul ayant acquiescé le client saisit le poste et pressa le bouton de mise en marche puis successivement tous les boutons de pré-réglage. Les fréquences de Radio France défilèrent une à une. Le jeune homme demanda le prix. Paul était occupé avec une dame qui examinait son grille-pain, 30 Euros lança Catherine, 15 proposa l'acheteur, 20 dit Catherine, c'est un modèle qui ne se fait plus et qui a une sonorité exceptionnelle. Le jeune homme tendit un billet de 20 Euros et emporta le radioréveil. Catherine passa derrière Paul et lui chuchota à l'oreille : Prend de la graine, tu l'as payé 15 Euros chez le pakistanais en face de chez toi.

*Elle exagère, en plus en une semaine il consomme l'équivalent de son prix en piles de rechange...Je le rappelle pour le prévenir ? ...*

La cliente du grille-pain interrompit la délibération intérieure de Paul: Alors ce grille pain vous me le faites à combien?

- Je le propose à 3€. C'est une grande marque mais il ne s'arrête pas tout seul, il faut appuyer là pour faire sortir les tartines.

- Ce n'est pas trop gênant ça...

- Non, sauf si un jour vous allez faire autre chose et que vous oubliez de revenir à temps ... et là vous risquez l'incendie.

- ... Merci je ne prends pas le risque. Elle se retourna pour essayer les manteaux pendus au portant.

Catherine chuchota à l'oreille de Paul : Dis-moi, tu vends un grille-pain ou des assurances incendies ?

La cafetière de Catherine trouva un acquéreur, Paul vendit aussi sa théière puis fit un seul lot pour un téléphone, une imprimante et un scanner pour un jeune homme intéressé par l'ensemble.

Pendant qu'il menait cette transaction un des enfants s'était faufilé entre les clients et la table. Catherine lui fit remarquer qu'il gênait:

- Le Monsieur a dit qu'il voulait nous acheter des gâteaux pour son café.

- Ne t'inquiète pas, il ira vous voir quand il voudra de vos gâteaux.

Paul avait suivi la scène sans pouvoir intervenir mais aussitôt qu'il eut terminé il alla voir les deux gamins et revint avec un paquet de gâteaux.

Sur ce Catherine déclara qu'elle allait faire un tour et saluer les copains sur leurs emplacements respectifs.

Avant de partir elle s'accroupit un long moment pour jouer avec le petit chien d'une dame qui fouillait dans les cartons du voisin. Paul regardait la scène du coin de l'œil tout en encaissant le produit de la vente de 3 livres d'un coup. Sur la liste il cochait comme à regret chaque ouvrage vendu.

*C'est exaspérant cette façon de rabrouer un enfant puis de cajoler le premier chien venu !*

Au bout d'une demi-heure Catherine revint avec deux cafés brûlants dans de petits gobelets en plastique. Elle en posa un devant Paul qui était en grande discussion avec une jeune maman laquelle berçait mécaniquement une poussette tout en l'écoutant attentivement. Catherine s'assit à l'écart pour finir son café.

La maman saisit le livre que tendait Paul et lui présenta en échange un billet de 10 Euros.

- Aïe ... on va encore avoir un problème de monnaie, désolé, on aurait dû apporter une réserve de pièces d'un Euro. Prenez le livre, vous reviendrez payer plus tard.
- Vous êtes gentil mais je dois rentrer, et vous m'avez donné envie de me plonger tout de suite dans *les Braises*.

Elle eut un petit rire gêné pour cette plaisanterie involontaire.

- Voyons si je peux trouver un achat pour faire le complément à 10 Euros.

Elle parcouru les piles de DVD et de CD sans grande conviction. Elle trouva très jolie une salière en porcelaine, la retourna pour en voir le prix et la reposa avec une mimique complice.

- Douze Euros, ça ne nous avance pas beaucoup.

Elle aperçut un cadre et en voulant le saisir heurta un vase qui se renversa. Catherine se précipita pour le remettre en place en lançant un « Faites attention ! » nettement exagéré pour la circonstance. Paul lui jeta un regard surpris.

- Mais non, ce n'est pas grave, le vase est intacte.  
Il prit la salière et la donna à la maman.
- si elle vous plait prenez la salière et le livre pour dix Euros ;  
contrairement aux autres acheteurs vous n'avez même pas essayé de  
marchander.
- La dame remercia, déclina la proposition de Paul d'envelopper la  
salière et s'en alla en s'excusant encore pour sa maladresse.
- Il n'y avait pas de quoi engueuler cette pauvre dame.
- C'est une conne, tu n'as pas vu ses mimiques ?

Fit Catherine en imitant la dame.

Paul senti le sang lui monter au visage. Il chercha une réponse appropriée sans la trouver, renonça à répondre et reporta son agacement sur un passant qui manipulait ses livres sans ménagement. Tournant le dos à Catherine Paul alla se planter devant le gêneur sans rien dire, espérant ainsi le faire fuir.

Catherine regardait la scène avec un air qui signifiait clairement « tu vois un peu, toi qui veut défendre tout le monde. »

Le badaud prit tout son temps puis finit par s'en aller sans rien demander.

Paul ressenti comme une délivrance. Dans un élan irréfléchi il se mit à retirer tous les livres rescapés de la vente et à les ranger dans des cartons vides. Il avait à peine rangé le dernier livre qu'il vit revenir l'acheteur du radioréveil. S'attendant à une récrimination Paul pris les devants et lui proposa de reprendre l'objet si il avait le moindre regret sur cet achat. Le monsieur protesta qu'il n'avait aucun regret mais voulait juste une explication sur la façon de régler le réveil.

Déçu par cette réponse Paul insista, dit qu'il s'était trompé, que d'ailleurs ce réveil consommait trop de piles et, contre toute logique, offrit de racheter l'article au double du prix consenti. Sans un mot le client interloqué pris les billets tendus par Paul et reposa l'objet sur la table. Paul se sentait tout à coup plus léger.

Dans le même élan il sortit son iPhone, se connecta à Amazon.fr et passa commande de tous les livres vendus dans la matinée.

Catherine l'observait sans rien dire. Il conclut son achat en demandant une livraison express, rangea son iPhone et demanda à Catherine de tenir le stand pendant qu'il allait faire le tour du vide grenier.

Une demi-heure plus tard il revint avec une nouvelle théière, son propre téléphone sans fil ainsi que l'imprimante dont il avait visiblement retrouvé l'acheteur.

Catherine ne posa aucune question et se mit à ranger les objets qui lui appartenaient.

- Tes affaires seront sur le pallier à partir de 15h, passe les prendre avant 8 heures ce soir sinon je les mets à la poubelle.

*Cette fois ça ne paraît pas rattrapable... Bon, j'ai sauvé presque tous mes livres...pour Albertine je ne regrette rien, elle est en de bonnes mains...ça m'embête pour Les Braise... mais je pourrais peut-être le récupérer, je suis sûr d'avoir déjà rencontré cette jeune femme dans le quartier...*

### **Une promenade à Essaouira**

Se conformant aux recommandations des passants ils remirent à plus tard la visite du mellah et revinrent sur leurs pas, parcourant la rue en sens inverse. Quelques marchands tentaient de les interpeller, "*excusez-les, ce ne sont pas des souiris*", expliqua un autre passant dans un français tout à fait correct, *ils viennent de Marrakech ou du Sahara, les souiris sont beaucoup plus réservés et plus polis*». La bonne éducation et la distinction des gens de Mogador, vantées par la grand-mère de Dov, n'étaient donc pas l'apanage des Juifs de l'époque; elle était aussi revendiquée par les Marocains d'aujourd'hui. La rue était à présent envahie par une foule impressionnante. Tous ces gens, en fait exclusivement des hommes, sortaient par la grande porte de ce qui devait être la plus grande mosquée de la ville. Ils s'arrêtaient juste le temps de se rechausser avant de se fondre dans la foule environnante. En tournant à droite on débouchait sur une grande place envahie par les tables des cafés. Là aussi la clientèle était exclusivement masculine. Un peu plus loin s'ouvrait une grande esplanade bordée à l'est par un rempart, au sud par l'entrée du port et ouverte sur la mer à l'ouest. Au fond une fortification carrée aux proportions harmonieuses signalait l'entrée du port. Un petit muret séparait la ville de l'océan et les silhouettes des badauds se découpaient sur un fond de ciel rosi par le coucher du soleil. L'ensemble formait un paysage de carte postale qui ravit les quatre amis.

Dov savait que la réalité avait été plus nuancée et de toutes façon la *Mogador* de jadis et ses fantômes figés dans un passé mythifié le fascinaient moins que l'Essaouira qu'il avait sous les yeux avec son port ses vrais bateaux et ses vrais marins luttant pour gagner leur vie. C'était leur point de vue qu'il aurait aimé connaître mais eux ne semblaient même pas remarquer la présence des touristes

Tout comme les marins ils ne prêtaient aucune attention à Dov et ses amis. Les vêtements élimés et les visages burinés et soucieux laissaient imaginer l'envers du décor. Questionné sur la vie des pêcheurs leur guide parla des nuits en mer dans le froid et le vent, des retours bredouilles et des jours où des camarades ne rentraient pas du tout. Pourtant il aurait bien continué malgré les difficultés et les risques du métier mais le poisson s'était raréfié à cause de la pêche intensive pratiquée par des bateaux espagnols dotés d'équipements ultra-modernes et les prises n'auraient pas suffi à nourrir sa famille

On quittait le port par la *Porte de la Marine*, construite en un style moitié grec avec ses deux colonnes doriques et son fronton triangulaire et moitié portugais par les deux guérites dont elle était flanquée. L'architecte avait placé une touche chérifienne dans la forme de la porte. Dov et Tawfiq s'essayèrent à déchiffrer les inscriptions en lettres coufiques sculptées sur le haut de la Porte. Après les phrases rituelles de louanges à Dieu ils découvrirent le nom du sultan bâtisseur de la ville, Sidi Mohammed Ben

Abdallah, ainsi que le nom de l'architecte, Ahmed Al Alj. Après avoir quitté le port ils firent une pose sur la terrasse du Café de France. Quelques habitués lisaient leur journal devant un café-crème ou un thé à la menthe. Ils s'attablèrent pour une pose de quelques minutes agrémentée d'un café. Après avoir payé leurs consommations ils se levèrent pour reprendre la promenade. Ils entendirent alors un client qui apostrophait le serveur. « *hchouma alik, wash hada tamann dial el'khwa ?* ». Ils avaient discuté entre eux en anglais, et leur voisin ne pouvait pas se douter qu'ils comprendraient l'arabe. "Tu n'as pas honte, avait dit le client, *c'est à ce prix que tu tarifes tes cafés?*". Ils payèrent tout de même la somme demandée puis Dov demanda en français à leur défenseur de combien ils avaient été grugés. Celui-ci se mit à rire et répondit qu'ils avaient payé 50 % de TVA, *Taxe sur les Visiteurs Arnaquables*.

- *Vous ne devriez pas y être soumis puisque vous comprenez l'arabe. Vous êtes de Casablanca ?*

Dov lui expliqua qui ils étaient et d'où ils venaient.

- *Magnifique, s'exclamât-il et il se présenta à son tour, Zacarias, mais on m'appelle Zac tout court, Marocain d'Essaouira ayant fait le tour du monde et consigné maintenant en dehors des frontières de Schengen. Soyez les bienvenus, vous êtes ici chez vous et pardon pour ce serveur indélicat.*

- *Il ne doit pas être "souiri", il doit être de Marrakech* suggéra Miral avec une pointe d'ironie qu'elle regretta aussitôt. Zac saisit l'allusion sans se formaliser.
- *Oh non! il habite à 200m de chez moi et je le connais bien, lui et ses pratiques, c'est pour ça que je le surveille quand il sert des étrangers,*

*Des N'sarah*, ajoutât-il en rigolant et en leur expliquant que le terme N'sarah venait de Nazaréens. Dans le dialecte marocain ce mot signifiait « chrétiens », ce qui ne manquait pas de sel vu que d'après ce qu'ils venaient de comprendre, de tout le groupe la seule véritable Nazaréenne était Miral, la musulmane.

L'homme était sympathique. Au lieu de partir ils l'invitèrent à leur table et commandèrent de nouvelles consommations.

Zac avait le profil fin et taillé au couteau des berbères du Haut Atlas et des yeux clairs pétillants de malice. Il était rasé de près mais n'avait pas échappé à la moustache comme la plupart des marocains. Il leur raconta ses voyages, leur cita toutes les villes d'Europe qu'il avait visitées et qu'il ne pourrait sans doute plus revoir. Lui, du moins avait pu engranger suffisamment de souvenirs avant la fermeture des frontières mais pour les jeunes c'était une grande frustration de ne même pas pouvoir rêver de voyages depuis que les frontières de Schengen étaient fermées au nez des gens du sud. Il leur parla aussi de l'autre grande frustration : la séparation radicale entre jeunes hommes et jeunes filles, imposée celle-là par la pression sociale et religieuse.

La discussion porta ensuite sur ce qu'ils avaient déjà vu de la ville. Avaient-ils visité le vieux cimetière juif ? L'idée leur parut bizarre mais il leur expliqua que les groupes de touristes juifs qui arrivaient chaque année par autocars entiers se contentaient souvent de cette seule visite, à la recherche des tombes de leurs ancêtres. Lui-même trouvait ce lieu très émouvant, de même que le cimetière chrétien où l'on pouvait retrouver la trace des différentes communautés qui avaient vécu à *Mogador* depuis sa création. En y allant le lendemain qui était un dimanche, ils pourraient pousser jusqu'au *souk la ferraille*, un marché aux puces que pour sa part il ne manquait jamais. Au *souk la ferraille* Zac leur promit de leur présenter quelques uns de ses amis qui vivaient et peignaient là bas. C'étaient des artistes plus intéressants que ceux qui exposaient dans les bazars en ville pompeusement appelés *galeries*. Ils prirent bonne note de toutes ces suggestions. Avant de les quitter il leur indiqua comment le retrouver le lendemain au *souk la ferraille* chez un ami peintre. Au moment de payer les consommations Zac prévint le serveur : « *hado dialna, red balek* », *ceux-ci sont des nôtres attention à toi*. L'addition était cette fois divisée par deux, ce qui leur permit de récupérer la *Taxe sur les Visiteurs Arnaquables*.

Après dix minutes de marche à travers des usines en ruine témoignant du passé industriel de la ville ils accédèrent au *souk la ferraille*, véritable cour des miracles, digne de Fellini.

Camille et Tawfiq les attendaient parmi les premiers étalages. Ils avaient le teint vif, et l'air tonique des baigneurs qui viennent de sortir de l'eau. *Pour être tonique elle était tonique* dit Camille, *pas plus de 16 degrés !*

Le marché aux puces occupait deux rues encaissées entre des enchevêtrements de décombres hauts de plusieurs mètres. Des charrettes se frayaient péniblement un passage puis s'arrêtaient soudain au beau milieu de la foule, le conducteur mettait alors le chargement aux enchères. Par la suite l'acquéreur en étalait le contenu par terre pour le revendre au détail : clous rouillés, cadenas sans clés, carcasses de postes transistors ou de téléphones portables, vieux magazines. De temps en temps un étalage se distinguait par son aspect bien ordonné avec quelques pièces sélectionnées par le marchand, mélange d'objets artisanaux et de bibelots de pacotille. En quittant des yeux les étalages au sol on s'apercevait que tout le souk était en fait constitué par les allées pratiquées entre des amas de décombres. C'est au cœur de ces dépôts que trois ou quatre artistes improvisés s'étaient aménagés leurs ateliers, prélevant parfois directement dans les amoncellements de ferraille et autres rebus qui formaient les

parois de leur gourbi de quoi faire d'improbables sculptures. Zac les attendait dans l'atelier de son ami Mustapha, au bout d'une allée bordée d'objets stockés, en attente de trouver une nouvelle vie dans un assemblage baroque. Il émanait de cet artiste une impression de douceur et de retenue contrastant avec les sujets de ses toiles. Il travaillait à même le sol, entouré des tableaux qu'il venait d'achever. Avec de grands à plats de couleur pastel il dessinait d'étranges scènes mêlant de petits diables cornus à des ânes et à des formes humaines, suggérant des séances de zoophilie, ce qui n'empêchait pas ses toiles d'être naïves et gaies en même temps.

Zac insista pour que ses nouveaux amis viennent chez lui partager son déjeuner, à condition qu'ils veuillent bien se contenter d'un tajine de légumes. Ça leur allait fort bien compte-tenu du dîner qui les attendait le soir.

## 51

Zac occupait un petit appartement sur une terrasse donnant sur le rempart nord en bordure du mellah. Depuis que la manne touristique s'était abattue sur la ville on lui en proposait des fortunes qui l'auraient mis à l'abri du besoin pour le restant de ses jours, mais il n'avait pas un instant envisagé de céder à ces sollicitations.

*- Pour faire quoi après ? Aller me morfondre dans une des cages à lapins de la nouvelle ville ? Je préfère me contenter de tajines de légumes et de quelques sardines par jour et voir la mer et le coucher de soleil de ma terrasse. Pour les livres j'emprunte à deux ou trois brocanteurs les ouvrages récupérés auprès des touristes de passage.*

Pour partager son tajine il fallut participer à son élaboration. Ils se répartirent le contenu du panier de légumes à éplucher et à découper. Zac extirpa d'une boîte en fer plusieurs petits flacons contenant des épices, pêcha quelques oignons dans un panier d'osier suspendu au chambranle de la porte et extirpa d'un autre quelques gousses d'ail. Puis il alla cueillir du persil et de la coriandre dans les pots disposés autour de sa terrasse.

Tous les ingrédients étant prêts, il posa le plat à tajine sur un *kanoun* rempli de braises de charbon. Chaque légume et chaque épice devait être introduit à un moment précis de la cuisson. Fascinés par le rituel quasi religieux de cette préparation, ils avaient du mal à suivre la discussion tandis que lui pouvait dissenter à loisir car l'élaboration du repas semblait répondre à un cérémonial où chaque geste entraînait l'autre de façon automatique. N'ayant plus rien à faire les visiteurs s'étaient assis autour de la pièce sur des coussins posés contre les murs. En suivant Zac sur le chemin menant du souk à sa maison ils s'étaient concertés à voix basse sur l'opportunité d'acheter du vin. Ne serait-ce pas maladroit de leur part? Miral mit fin au conciliabule en faisant remarquer que les magasins regorgeaient de sodas et de jus



de fruit mais qu'il n'y avait pas l'ombre d'une bouteille de rouge de blanc ou de rosé à l'horizon. Ils s'étaient donc contentés d'acheter des boissons gazeuses et des fruits. Zac leur servit à boire et leur éplucha les fruits dont il leur tendait des quartiers tout en surveillant le tajine qui mijotait dans son plat de terre surmonté du traditionnel couvercle conique. Cela leur permit de patienter pendant les presque deux heures nécessaires à la préparation du repas. Lorsque Zac décréta que le tajine était prêt, il les invita à se rapprocher de la petite table basse au milieu de la pièce et y posa le plat qui grésillait encore et dont il enleva le couvercle libérant un nuage de vapeur parfumée de senteurs d'épices. Après s'être brûlé le bouts des doigts ils se résignèrent à attendre que la température du plat baisse lentement tout en trempant des morceaux de pain dans la sauce et en soufflant dessus avant de les déguster. Après le dernier morceau de carotte et la dernière goutte de sauce ils avaient les doigts collants. « *Lé t'ghedda eend hbabo y nod el'lavabo* » proclama Zac, « que celui qui déjeune chez ses amis se lève pour aller au lavabo », façon de dire qu'il ne sacrifierait pas à la tradition marocaine de passer parmi les convives avec une bouilloire une bassine et une serviette mais que chacun pouvait aller à la salle de bain pour se laver les mains. Vint alors la cérémonie du thé à la menthe pendant laquelle ils poursuivirent leurs échanges mêlant peinture art de vivre religions, philosophie et politique.

Malgré l'ambiance sereine et presque euphorique ils ne pouvaient pas éluder complètement le thème du Moyen Orient et du conflit israélo-palestinien. Dov aborda la question en demandant à Zac si on en parlait beaucoup ici et de quelle façon les journaux et la télévision marocaine abordaient le sujet. Oui, bien sûr on en parlait, et les gens regardaient aussi les chaînes arabes. Connaissant le contenu violemment antisémite de certaines de ces chaînes Dov s'étonnait de l'accueil amical que rencontraient les étrangers au Maroc, y compris les Israéliens. Zac avança plusieurs explications. Il évitait le discours convenu sur l'hospitalité des marocains et avançait plutôt quelques raisons très prosaïques. A Essaouira une grande partie de la population vivait du tourisme désormais principale source de revenus de la ville et à part pour quelques récalcitrants les étrangers étaient toujours les bienvenus. Mais de plus, même parmi ceux qui mettaient la cause palestinienne au dessus de leurs intérêts immédiats, beaucoup réservaient leurs foudres aux dirigeants arabes dont les gesticulations sans suite avaient fini par exaspérer. *Les Arabes se battent contre Israël jusqu'au dernier Palestinien* disait un humoriste... Le petit peuple, aussi bien que les islamistes radicaux fulminaient contre les riches Saoudiens qui possédaient d'immenses palais au Maroc que la rumeur publique désignait comme des lieux de débauche. Ils dénonçaient l'incapacité des Palestiniens à s'entendre entre eux, ce qui

conduisait parfois à leur faire porter la responsabilité de ce qui leur arrivait. Là c'était un peu plus que ce que Miral pouvait entendre sans réagir. Comme la plupart des Palestiniens elle espérait des accords de paix mais au vu des blocs de colonies de plus en plus envahissants pouvait-on s'étonner qu'une partie d'entre eux en soient arrivés à la conclusion qu'on se moquait d'eux et que la seule voie possible passait par la résistance armée ? Zac comprenait ces arguments mais il craignait l'usage que pouvaient en faire les "fous de Dieu" qu'il redoutait par dessus tout. Les marocains, dit-il, avaient sous leurs yeux l'exemple de l'Algérie qui servait de repoussoir et de garde-fou mais jusqu'à quand ? Il préférait donc miser sur les négociations même si les chances de les voir aboutir étaient bien minces. Il ajouta cependant que lui-même balançait d'une position à une autre et avait tendance à prendre le contre-pied de ces interlocuteurs tant il était partagé. Il pensait sans doute que la virulence de Miral pouvait avoir blessé Dov et chercha à changer de sujet. Avec beaucoup de tact et sans détourner la conversation de façon trop ostensible il évoqua le rôle que le Maroc essayait de jouer et les relations officieuses nouées avec Israël depuis longtemps. Il évoqua le marché que le roi Hassan II aurait, dit-on, passé avec l'Agence Juive au début des années 1960 en citant une formule irrévérencieuse pour le défunt despote, "*Hassan el sre'e ba'e l'éheud be zre'e*", *Hassan le chauve a vendu les Juifs contre du blé*. Certains avançaient même le barème: 50 dollars par Juif autorisé à émigrer vers Israël. Plus sérieusement il évoqua les visites au Maroc de Shimon Pérès; il cita aussi les liens étroits avec le Mossad que l'on avait prêté au général Oufkir et sa possible implication dans l'assassinat du leader charismatique Ben Barka jamais remplacé dans l'imaginaire collectif des marocains. Camille avait lu le récit de la détention des enfants du général félon et avait été fascinée par le destin de la famille Oufkir. Elle voulut en savoir plus sur le sujet et se demandait ce que les Marocains pensaient à présent de cet épisode de leur histoire contemporaine. Zac leur raconta l'épopée de ce général que seule Camille connaissait bien. Directeur de la Sûreté, ministre de l'Intérieur, ministre de la Défense, il finit *suicidé d'une balle dans le dos* après avoir été impliqué dans deux attentats auxquels Hassan II avait échappé par miracle. Originaire de la même région qu'Oufkir, Zac était intarissable sur le sujet. Il leur raconta comment le seul nom de ce personnage faisait trembler tous les Marocains pendant les années de plomb. Issu d'une modeste famille berbère du Haut-Atlas, Oufkir s'était engagé dans l'armée française et avait participé courageusement à la campagne d'Italie avant de gagner ses galons de capitaine en Indochine. A l'indépendance du Maroc c'est la France qui l'imposa comme aide de camp du roi Mohamed V. Son attachement à ses origines berbères ne le portait pas du tout à se revendiquer du monde arabe et, même si les rumeurs qui prêtent à sa famille une ascendance juive

sont sans doute sans fondement, il est probable qu'il ait eu de la sympathie pour l'état d'Israël et pour les Juifs. Selon Zac sa fille Meryem, après ses années d'enfermement par Hassan II, s'était convertie au judaïsme et avait envoyé son fils faire ses études en Israël *et ça*, affirmait-il, *il le savait de source sûre*. Zac tint à leur raconter un détail qui lui avait permis de saisir le personnage. La veille de sa tentative de coup d'état le général félon écoutait en boucle une chanson de Charles Aznavour : "Le Toréador". Devant la surprise de ses visiteurs à propos de ce rapprochement inattendu entre un chanteur français et l'histoire du Maroc Zac se leva et posa un 45 tour en vinyle sur un vieux tourne-disque Teppaz. Effectivement en se replaçant dans le contexte d'une conjuration visant à remplacer un despote par son rival, ils ne purent réprimer des frissons à l'écoute de cette chanson sur la mort du toréador :

*Tu gis les yeux perdus*

*Livide et pitoyable*

*Le corps à demi nu*

*Recouvert d'un drap blanc*

*Ton habit de lumière*

*Est jeté lamentable*

*Avili de poussière*

*Et maculé de sang*

*La course continue*

*Tandis que tu rends l'âme*

*Tant pis pour le vaincu*

*Il mérite son sort*

*Et le nom du vainqueur*

*Que l'assistance acclame*

*Bien plus que la douleur*

*Te transperce le corps le corps*

...

*Une idole se meurt*

*Une autre prend sa place*

*Tu as perdu la face*

*Et soldé ton destin*

*Car la gloire est frivole*

*Et quand on la croit nôtre*

*Elle s'offre à un autre*

*Et il ne reste rien... non rien, non rien...*

Après un court silence pour les laisser revenir à la réalité il leur expliqua : En fait, tout ce dont rêvait cet homme c'était d'échapper à la position subalterne que ne manquait pas de lui rappeler Hassan II chaque fois qu'il prétendait sortir du rôle de serviteur fidèle et d'exécuteur des basses œuvres qu'il lui avait attribué. Oufkir devait s'imaginer tenant à sa merci ce souverain à l'orgueil démesuré et rêvait de le voir dans la position du toréador déchu. Il ajouta ensuite : *Ce détail me fascine et j'aime bien cette idée d'une chanson écrite dans un tout autre contexte et qui m'éclaire sur un épisode de l'histoire du Maroc. C'est un peu comme ça que je vois le rôle de l'art et de la littérature.*

Ils se séparèrent de Zac à regret après avoir échangé leurs adresses électroniques et numéros de téléphone et s'être promis de rester en contact.

Avant de retourner à l'hôtel ils décidèrent de faire un tour de la ville pour leur dernier après-midi, façon de graver toutes ces images dans leurs mémoires. Ils parcoururent de nouveau les marchés, la rue Allal Ben Abdallah et ses bazars, la Skala, la place Moulay Hassan bordées de terrasses de cafés, le port, la petite place sous l'horloge avec ses deux grands caoutchouc et sa pharmacie à l'allure désuète, probablement inchangée depuis l'époque où elle faisait face à la synagogue aujourd'hui transformée en bazar. Le muezzin de la grande mosquée entonna son appel, bientôt suivi par ceux de tous les minarets alentour. Pour eux c'était le moment d'aller observer le coucher de soleil depuis la terrasse de l'hôtel avant de se préparer pour le dîner d'anniversaires.



## Portes et Fenêtre

*Un salon moderne, une jeune femme bien installée dans un fauteuil un gros casque sur les oreilles. On sonne puis on entend au loin une porte s'ouvrir et des bribes de paroles. Un jeune homme pousse la porte et entre dans la pièce.*

LUI

A en croire ce que vos gens me disent, la fatalité m'amène, une fois de plus, à vous rendre visite précisément le jour de votre "teuf" hebdomadaire?

ELLE *(Ôtant ses écouteurs et débranchant le casque, ce qui connecte les enceintes de la chaîne hi-fi qui diffuse de la musique techno)*

C'est vous mon ami. Que disiez-vous?

LUI

Je disais que j'ai réalisé, mais trop tard, que nous étions mardi et que sous peu votre salon sera envahi d'une foule de vos amis. Je vais donc m'échapper bien vite et vous laisser à vos danses échevelées.

ELLE

Restez plutôt pour me tenir compagnie, la moitié de mes habitués sont en vacances et les autres auront été découragés par ce temps de décembre en juillet. Je songeais même à faire allumer un feu de cheminée. Au moins refermez bien la porte car ce courant d'air me glace les os.

*(Il referme la porte)*

LUI

Béni soit ce temps d'hiver, j'échappe ainsi à la cohue de vos intimes à défaut d'échapper à votre musique étourdissante !

ELLE

N'en demandez pas trop, je peux me passer de mes amis mais pas de la musique et puis cessez de ronchonner et tâchez plutôt de me distraire. Tenez, aidez-moi de vos lumières pour une question de fenêtre sur laquelle je bute.

LUI

Que puis-je faire pour vous aider ? Est-ce une fenêtre ouverte qui provoque ce courant d'air ?

ELLE

Nenni, vous n'y êtes pas du tout.

LUI

Est-ce à l'inverse, une fenêtre bloquée que vous ne pouvez plus ouvrir.

ELLE

Non plus, si vous cessiez un instant de m'interrompre je pourrais vous expliquer ce dont il s'agit.

LUI

Il faut pourtant qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée.

ELLE

Une **porte**, il faut qu'une **porte** soit ouverte ou fermée.

LUI

Une porte à présent ? S'agit-il d'un problème de fenêtre ou de porte à la fin ?

ELLE

Mais non, je dis que c'est « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée »... si tant est que vous vouliez faire allusion à la pièce de Musset.

LUI (*faisant mine d'avoir mal entendu à cause de la musique*)

Une pièce de musée ?

ELLE

(*En détachant exagérément les syllabes*)

Une pièce de Musset, Alfred de Musset, vous le faites exprès ! Ou alors c'est qu'il faut faire soigner votre presbyacousie papy.

LUI

Presbyacousie ! Que voilà un bien grand mot ! Attendez donc, voulez-vous dire par là que j'entends mieux de loin que de près, ce serait bien étrange non ?

ELLE

Ne vous faites pas plus ignorant que vous ne l'êtes, le préfixe *presby* dans Presbyacousie comme dans « *presbytie* » signifie vieux, du grec *presbus* !

LUI

Du grec prépuce ? De mieux en mieux ! Quel rapport entre un prépuce et mon ouïe qui baisse.

ELLE

Continuez et je chausse de nouveau mon casque si bien que vous n'aurez plus le tracas d'entendre ma musique ni d'ouïr mes propos car je ne dirai plus rien.

LUI

C'est justement cette musique qui m'empêche de bien vous entendre.

(*Elle baisse le volume de la chaîne*)

ELLE

Voilà ! Êtes-vous satisfait à présent et allez-vous enfin parler sérieusement ?



LUI

Merci, je vous promets d'être sérieux. Mais je vous préviens que la mécanique n'est pas mon fort, du moins tant qu'il ne s'agit pas de mécanique quantique. D'ailleurs savez-vous qu'en mécanique quantique une porte peut très bien être ouverte et fermée tout à la fois, tout comme le chat de Schrödinger qui peut être vivant et mort en même temps. Voulez-vous que je vous décrive ce paradoxe.

ELLE

Oh le vilain stratagème ! Tous ces tours, détours et circonlocutions sur les portes et les fenêtres pour en arriver là ! Vous ne saviez qu'inventer pour amener la discussion sur le dernier sujet que vous aurez lu dans je ne sais quelle revue de vulgarisation. Eh bien non ! Pas ce soir ! Vous ne m'infligerez pas une de vos leçons de physique au prétexte que je vous demande de m'aider à résoudre un problème de fenêtre sans rapport avec la mécanique quantique, ni du reste avec la mécanique classique.

LUI

A votre aise, continuez donc à laisser en friche toute une partie de votre cerveau si brillant par ailleurs. Libre à vous de vivre dans un Univers sans vous soucier des lois qui le gouvernent ni de son origine ou de son avenir. Et je ne vous parle pas des autres Univers. Parce que vous ne le savez peut-être pas mais notre Univers n'est que l'un des multiples Univers qui peuplent le Multivers.

ELLE

Cher ami, vous faites grand cas de toutes ces découvertes mais laissez moi vous dire une chose: Votre Univers qui s'étend sur des milliards d'années lumière, vos fabuleuses galaxies et vos particules étranges et impalpables, toute ces connaissances dont vous vous délectez sont des entités purement abstraites et les preuves de leur existence ne reposent guère que sur des calculs de probabilités. Jamais vous n'y aurez d'accès

direct alors que dans le même temps vous ignorez des réalités concrètes, vous ne connaissez rien de vos voisins de palier et je gage que vous n'avez pas la moindre idée de la vie quotidienne de votre servante. Soyez donc un peu plus attentif à l'univers où vous évoluez tous les jours et un peu moins à ceux que ni vous ni personne ne pourra jamais atteindre.

LUI

Aïe ! Voici une volée de bois vert dont je me souviendrai.

ELLE

Pardonnez-moi si j'ai été un peu sévère. Je sais bien que vous vous intéressez aussi à des choses plus concrètes mais quand vous prenez votre ton... comment dire...

LUI

Pontifiant, dites le donc !

ELLE

Non, je dirais professoral pour être plus gentille.

LUI

Merci pour votre indulgence. Laissez-moi tout de même présenter ma défense. Certes, la connaissance de l'âge de notre univers ou les hypothèses sur la façon dont il est né ne changent pas grand chose à notre vie quotidienne mais sans ces connaissances qu'aurions-nous à opposer à l'obscurantisme des bigots de toutes religions qui nous cernent et dont vous êtes la première à vous plaindre.

ELLE

Voltaire et Diderot ne connaissaient rien des trous noirs et des supernovæ et Darwin n'était pas encore né lorsqu'ils ont entrepris de combattre efficacement tous les obscurantismes.

LUI

Trous noirs et supernovæ, je suis heureux de constater que vous avez tout de même tiré profit de certains de mes discours pontifiants.

ELLE

Je peux même vous avouer qu'ils me fascinent par moment. Mais ce soir je ne suis pas partante pour ce trip. Restons donc sur cette note de réconciliation et revenons à ma fenêtre.

LUI

Fort bien. Qu'en est-il de vos fenêtres pour que vous y reveniez ainsi sans cesse ? Il ne s'agit ni d'ouverture ni de fermeture. Laissez-moi deviner, vous voulez les faire insonoriser pour poursuivre vos teufs sans encourir les foudres de vos voisins. J'ai une autre idée : Échangez vos "teuf" du mardi et leurs musiques barbares pour des tête-à-tête romantiques avec souper aux chandelles et musique douce.

ELLE

Et en quelle compagnie ces tête-à-tête romantiques, avec vous ?

LUI

Oh je n'oserais même pas en rêver. Vous appréciez un peu mes visites quand vos amis vous font défaut, vous avez même parfois la bonté de prêter une oreille bienveillante à mes discours scientifiques mais pour les soirées romantiques vous pencherez, j'en suis sûr, pour ce jeune homme avec qui vous passez des heures à écouter du rock.

ELLE

Sachez que ce n'est pas du rock mais de la techno. Mais dites moi, ne seriez-vous pas un peu jaloux ?

LUI

Jaloux, moi ? À quel titre pourrais-je me permettre d'être jaloux ?

ELLE

A aucun titre en effet, car vous-même ne préférez-vous pas la compagnie de votre jeune... comment dire, votre protégée ou votre favorite ? Bref, la jeune personne que l'on voit souvent à votre bras ces derniers temps?

LUI

C'est donc cela que l'on vous a rapporté sur mon compte ?

ELLE

Oserez-vous le nier ?

LUI

Vos amis n'ont de cesse que de me noircir à vos yeux. Mais ce danseur qui ne manque aucun de vos mardis, allez-vous me dire qu'il s'agit seulement de votre professeur de rock?

ELLE

Techno, je vous ai dit que c'était de la techno papy, ou parfois du métal. Allons, je vous passe votre protégée et permettez-moi de garder mes cavaliers. A présent revenons, si vous voulez bien, à mon problème de fenêtre.

LUI

Je suis votre serviteur, mais je vous ai prévenu : le bricolage n'est pas mon fort et vous trouverez certainement un expert en fenêtre parmi vos amis du mardi soir. Ou plutôt, tenez, je peux vous recommander à la jeune femme qui m'appelle régulièrement pour me proposer de changer mes fenêtre en bois pour des fenêtres en aluminium bien plus efficaces pour combattre le froid.

ELLE

Merci bien, elle m'appelle aussi chaque fois que je suis occupée à quelque tâche importante ou qui ne souffre aucune interruption. Mais je

vous ais déjà dis que ce n'est pas de cela qu'il s'agit et mon problème est tout autre.

LUI

Et ne peut pas être résolu par l'un de vos teuffeurs.

ELLE

Décidément c'est donc bien cela, vous êtes jaloux jusqu'à l'obsession.

LUI

Eh bien puisqu'il faut l'avouer, oui je suis jaloux. Et autant vous le dire aussi : je vous trouve belle et désirable et de jour comme de nuit je pense à vous.

ELLE

Nous y voilà. Vous vous croyez obligé de céder à cette manie commune à tous les hommes. Sitôt que vous êtes seul avec une jeune femme vous vous dites "*et si je tentais ma chance*" Mais dans ce cas faites le avec un peu plus d'esprit et trouvez des compliments un peu moins convenus.

LUI

Et comment faudrait-il vous le dire ? "*Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*", ou "*Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*". Vous prétendez n'entendre de ma part que d'innocents badinages mais on ne badine pas avec l'amour.

ELLE

Encore !

LUI

Encore quoi ?

ELLE

Encore rien. Mais je vais vous répondre sérieusement: sachez bien que je serais plus que fâchée, indignée, s'il vous venait à l'esprit que je pourrais remplacer votre danseuse.

LUI

A ma « danseuse », comme vous dites, je n'ai jamais rien promis d'autre qu'une amitié, une amitié parfois disons... galante mais une amitié tout de même. Et au risque de me voir définitivement banni de votre salon je vais vous dire ce que je n'osais vous dire jusqu'ici: Pour vous je n'éprouve pas d'amitié, je vous aime.

ELLE

Eh bien je suis bien aise que vous n'éprouviez pas d'amitié pour moi.

LUI (*en l'interrompant*)

Vous ne m'avez pas entendu je crois.

ELLE

Oh si, je vous ai bien entendu et je vous dis que je suis disposée à vous écouter parler d'autre chose que d'amitié.

Alors, vous voilà muet tout à coup !

LUI

Je ne sais plus que dire et par où commencer. Donnez-moi le temps de réaliser. Tenez, expliquez-moi votre problème de fenêtre le temps que je reprenne mes esprits.

ELLE

Oubliez ce prétexte invoqué pour entretenir la conversation, sachez seulement qu'il ne s'agissait ni de menuiserie ni de serrurerie mais d'écriture et sachez aussi que je pense tenir désormais de quoi résoudre le problème. A présent parlez-moi d'autre chose que d'amitié ou de fenêtre, j'ai hâte de vous entendre.

LUI

Eh bien je ne trouve rien de brillant ni d'original à vous dire : je vous aime et vous veut comme épouse. Voilà tout ! Mettez-moi dehors à présent si vous le voulez.

ELLE

Je vous mets dehors... mais je vous suis du même pas. Je devais justement donner à mon bijoutier un bracelet à réparer, nous pourrions en profiter pour choisir nos bagues de fiançailles.

## Retour périlleux

*Je sors lentement d'un brouillard épais ... Où suis-je ?... Je ne peux pas bouger... Mes muscles ne répondent pas... Je crie mais aucun son ne sort de ma gorge... C'est un cauchemar, je vais me réveiller... Je tombe dans le vide, je m'évanouis...*

\* \*  
\*

*...J'ai perdu connaissance... combien de temps ?... Une heure, un jour, des semaines ?... Je me souviens... j'ai senti monter la panique... Et ça me reprend... j'essaye de résister... Où suis-je ? Enfermé vivant dans un cercueil... Du calme, il ne faut pas que je perde connaissance ... ça va, je me calme... je respire à fond et je me calme.*

\* \*  
\*

*Je suis figé. Ni vivant ni mort. Depuis combien de temps ? Je dirais trois mois, peut-être plus, peut-être moins.*

*J'ai repéré des expressions qui ne laissent plus de place au doute: Perte de conscience, fonctions cérébrales atteintes, état végétatif, EVC. Je comprends que je suis transformé en ce qu'on appelle un légume! Je ne suis plus qu'un légume. Pourtant je peux penser... Je suis un légume pensant... On m'alimente par sonde gastrique. C'est le cauchemar absolu, la chose dont on entend parler avec un frisson d'horreur et de soulagement parce que ça n'arrive qu'aux autres... Mais là c'est bien de moi qu'il s'agit... Et je risque de rester comme ça des années.*

*Aucune conscience de soi... Conscience ou pas qu'est-ce qu'ils en savent ? Personne ne sait seulement ce que c'est la conscience de soi...*

*En tous cas je pense. Je pense, donc je ne suis pas en état végétatif chronique. Avec un diagnostic faux Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?*

\* \*  
\*



*Je voulais vivre jusqu'à cent ans et plus... je crois que c'est mal parti...*

*En tous cas pour ça on verra plus tard. Pour l'instant ce qui m'angoisse est beaucoup plus trivial : les démangeaisons... Dès que j'y pense j'en ressens partout. Elles se calment là pour repartir ailleurs. J'ai connu cette sensation de mon vivant. Enfermé dans un tunnel pour une IRM, environné de claquements et sans pouvoir bouger. J'ai eu cette sensation de sentir monter la panique mais je savais que l'immobilité n'allait durer que 20 minutes. Cette fois combien ? 20 jours, 20 mois ? 20 ans ? Impossible de maîtriser ces picotements. Le besoin de se gratter sans pouvoir bouger conduit tout droit à la panique. Ça y est, j'ai la tête qui tourne, j'ai envie de crier. Je vais encore perdre connaissance.*

\* \*  
\*

*Tout le monde vient voir le légume. On leur a dit « Parlez lui normalement, comme s'il vous comprenait, tenez lui la main, voyez s'il réagit, guettez le moindre frémissement. Le plus petit signe peut changer radicalement le pronostic ».*

*Ils font ce qu'ils peuvent, mais sans y croire vraiment. Ils regardent leur montre. Ils se demandent si ça sert à quelque chose de parler à un légume. Je les comprends et je ne leur en veux pas Et je m'astreins à ne donner aucun signe de reconnaissance... Je ne sais pas au juste pourquoi je fais ça. Peut être pour ne pas leur donner de faux espoirs. J'ai l'impression qu'ils en sont plutôt soulagés. Ils doivent me craindre comme on craint un revenant. Et puis ils imaginent la déchéance, la lente agonie. On leur a dit que de toutes façon je ne reviendrai jamais à mon état normal.*

*Ma femme aussi est venue. Elle n'était pas obligée. On s'est quittés il y a si longtemps. Elle semblait affectée. A elle aussi on a dit de me parler et de guetter la moindre réaction. Elle a commencé à me parler de sa vie après moi, puis tu penses, elle en profite, je ne peux pas réagir. Elle me dit tout ce qu'elle n'avait pas pu ou pas su me dire avant. Je suis resté de marbre ... stoïque.*

\* \*  
\*

*Il n'y a qu'avec Flaubertine... C'est ma petite fille... Elle me parle normalement et elle semble sûre que je l'entends et que je comprends tout... elle me dit que je lui manque... Elle est triste. Elle s'arrête au milieu d'une phrase, elle*

*retient ses larmes, elle sort puis elle revient et me parle avec une toute petite voix en s'efforçant de ne pas renifler.*

*J'ai commencé par de petits signes, un léger mouvement des doigts dans ses mains. Quand elle en a parlé on lui a dit qu'elle se faisait des idées, qu'on avait tout essayé sans aucun résultat. J'ai recommencé, de façon plus marquée et elle a su qu'elle ne se trompait pas. Elle m'a demandé si je faisais exprès de ne communiquer qu'avec elle et je lui ai fait comprendre que oui. Elle a encore pleuré mais elle n'a pas cherché d'explications et c'est tant mieux. Il aurait fallu que je lui dise qu'elle me semble être la seule à être profondément affectée et ça l'aurait encore attristée.*

*C'est pour elle que j'ai cessé de chercher le moyen d'en finir. J'ai décidé d'attendre un peu... Mais je sais que ça ne pourra pas durer.*

\*   \*  
\*

*Je me souviens de ces cas dont on parle puis qu'on oublie. On dit « Il est encore vivant celui-là ou il est mort ? »... Ariel Sharon ça a duré quoi? Sept ans ? Huit ans ? J'ai lu quelque part que ça avait coûté 300 000 € par an de le maintenir en vie. Voyons... J'ai cotisé à la sécu pendant 40 ans. Si je compte, disons 3000 € par mois, toutes charges confondues, ça fait un million quatre cent quarante mille €. En tous cas côté calcul mental je n'ai rien perdu. Bon, disons que jusqu'à l'accident j'ai coûté en tout 40 000 € au maximum. Reste un million quatre cent mille €. Je peux tenir encore 4 ans et cinq mois avant d'être débiteur vis à vis de la société.*

\*   \*  
\*

*Flaubertine a étudié tous les sites et écouté toutes les conférences sur les différents états de conscience altérée, un autre euphémisme pour dire légume. Tout ça est bien rangé par catégories. Il y a le coma profond. C'est juste un peu moins que la mort, sauf exception ça y conduit rapidement... puis il y a l'état végétatif... le terme politiquement correct c'est Syndrome d'Éveil Non Répondant. Après il y a le LIS, Locked-In Syndrome, en français Syndrome d'Enfermement. C'est la paralysie totale mais avec la perception de l'environnement et dans certains cas la possibilité de s'exprimer par signes. Si j'ai bien compris je suis passé de l'état végétatif chronique au Locked-in Syndrome mais ils ne s'en sont pas aperçu parce*

*que ça n'est pas prévu dans le schéma d'évolution normal. D'ailleurs Flaubertine a lu que le diagnostic différentiel entre ces états est tellement difficile que même les experts en légumes font 40% d'erreurs de diagnostique. Malgré ça le médecin peut décider d'arrêter le traitement après avoir respecté une procédure collégiale et consulté la famille. Quand la décision est prise il suffit de remplacer les poches d'alimentation par des poches d'eau et de laisser survenir la mort par inanition... Une mort horrible mais il paraît qu'avec les analgésiques on ne souffre pas. Personnellement j'en doute fort.*

*J'ai entendu le médecin chef dire qu'il « ne compte pas prendre d'initiative pour le moment... ». Mais il a ajouté: « On verra si ça dure trop longtemps ». C'est quoi trop longtemps pour lui ? Est-ce qu'il a fait le même calcul que moi sur ce que j'ai versé à la sécu et ce que je coûte? Ou bien ça veut dire qu'ils me gardent en état végétatif tant qu'ils peuvent compter sur de bons remboursements. J'ai bien vu, lorsqu'ils ont besoin de sous ils sont pris d'une frénésie d'analyses et de séances d'imagerie médicale: Scanner et IRM je connaissais mais ça doit pas payer assez. Maintenant il y a la TEP, Tomographies par Émission de Positrons. C'est bien plus intéressant ! Et je dois aussi servir un peu de cobaye pour la recherche.*

\*   \*  
\*  
\*

*Je dors, je fais des rêves et je me réveille comme lorsque j'étais en vie. J'ai appris à maîtriser la panique lorsque que je la sens venir. Mais si je veux éviter les crises d'angoisse je dois occuper mon esprit pendant les longs moments entre les séances de soins. J'essaye de réciter des textes ou des poèmes mais je ne me souviens jamais de plus de deux ou trois vers. On ne devrait pas demander aux gens quel livre ils emporteraient avec eux dans une île déserte mais quel livre ils voudraient apprendre par cœur pour le jour où ils ne pourront plus lire.*

*J'ai aussi une autre méthode pour m'occuper l'esprit: je m'emploie à revivre en temps réel des moments de ma vie d'avant. On dit que l'action réelle et la représentation mentale de l'action activent les mêmes aires du cerveau. A défaut de mon corps et de mes muscles j'entraîne ainsi mes circuits neuronaux. En pensée je démarre une journée et je fais défiler dans ma tête tous mes gestes un par un depuis le réveil; je rejette mes couvertures, je me redresse, je pivote sur mes fesses, je pose les pieds sur le sol au bord du lit et dans le même mouvement je me lève, j'enfile mes*

*Crocs et je marche jusqu'à ma salle de bains. Là pendant un bon quart d'heures je fais une succession d'exercices d'étirement avant de m'imaginer sous la douche. J'alterne l'eau chaude et l'eau froide. Je sens vraiment l'eau glacée couler sur mes épaules. Je me sèche en me passant un drap de bain dans le dos, sur la poitrine puis sur les cuisses, les mollets et les pieds. Je passe consciencieusement un bout de serviette entre chaque orteil puis j'enfile un peignoir de bain. Je parcours le couloir qui mène à la cuisine. Je coupe deux tranches de pain que je place dans le grille-pain et je mets en marche la machine à café. J'imagine l'odeur du pain grillé et du café. Vivre réellement de tels instants me semblerait le comble du bonheur. J'ai ensuite le choix de poursuivre par une journée de travail ou par une journée de week-end. J'opte pour le travail, trajet jusqu'au bureau, le parking, l'ascenseur etc. Je garde le week-end pour demain: je me fabriquerai une longue promenade dans les rues de Paris encore endormi en me remémorant chaque rue et dans chaque rue les façades d'immeuble que je connais.*

\*   \*  
\*

*Avec Flaubertine on a appris à dialoguer. Elle me prend la main et elle parle. Quand j'ai une réaction ou une question à poser je serre remue les doigts. Elle essaye d'imaginer ce que je veux dire et formule des hypothèses. Elle trouve toujours en moins de trois essais.*

*Puis on s'est inspirés du procédé de Jean-Dominique Bauby qui a dicté comme ça tout son livre « Le scaphandre et le papillon ». Elle récite l'alphabet et je lui presse la main pour l'arrêter sur une lettre. En prenant le temps nécessaire je peux tout exprimer. Elle a tenté d'utiliser un alphabet spécial dont les lettres sont classées en fonction de la fréquence d'utilisation dans la langue française mais je n'ai pas pu m'y habituer. Le temps que je réagisse la bonne lettre était déjà passé et ça tombait sur une autre. Ça donnait un galimatias insensé. Je lui ai dit que je préfèrai m'en tenir à l'alphabet classique quitte à y passer plus de temps.*

\*   \*  
\*

*Ce soir Flaubertine est arrivée toute affolée pour me prévenir qu'il allait y avoir une réunion entre l'équipe médicale et la famille. C'est mauvais pour mon*

*matricule. Elle ne pourra pas y assister mais elle saura ce qui s'est passé et elle me le dira.*

\*   \*  
\*

*Les échos rapportés par Flaubertine ne sont pas bons. Le principe d'un protocole d'arrêt d'alimentation a été adopté. La date de démarrage sera fixée après une nouvelle réunion de confirmation dans un mois.*

*Flaubertine est bouleversée. Elle me presse de faire comprendre que je suis conscient. Je ne suis pas sûr de vouloir le faire. Bien sûr j'ai peur de la suite: la lente agonie par inanition, la perte de conscience puis le néant. Plus de moi, disparu, plus rien. C'est seulement un de moins sur six milliards d'êtres humains mais pour moi c'est important. C'est même exactement l'inverse : six milliards d'êtres humains qui disparaissent... et l'univers ... puis mon corps qui pourrait quelque part sous terre. Un petit clignement d'oeil au bon moment pourrait tout arrêter. Je pourrais poursuivre ma vie de légume. J'aurais Flaubertine pour me relier au reste du monde. Mais c'est aussi pour Flaubertine que je dois mettre fin à ce sursis. Il faut la libérer du poids de ce grand-père qui s'accroche à la vie.*

\*   \*  
\*

*L'immobilisation et la perspective de la fin prochaine, ça incite au bilan. Il est peu flatteur. De toute l'histoire de l'humanité ma génération a été la plus gâtée et qu'est-ce qu'on en a fait ? Qu'est-ce qu'on laisse après nous ? Un monde gangrené. Après les utopies de 68 ça n'a été qu'une lente et indolore descente vers tout ce que nous avions voulu éviter. Anesthésiés par la société de consommation nous avons participé à la gestation d'un monstrueux système où l'argent est roi et où de la finance dicte sa loi. J'en discutais déjà avec Flaubertine avant d'être transformé en momie. Les multinationales et leurs lobbies plus puissants que les gouvernements. Et la dette... un alibi génial: elle rapporte des intérêts à la finance tout en justifiant l'oppression économique. Elle a pris des proportions monstrueuses depuis que la libéralisation de la finance a permis une évasion fiscale massive privant les états de milliards d'Euros détournés. Une fraude fiscale que les fraudeurs appellent optimisation et dont ils s'auto absolvent au prétexte que trop d'impôts tue l'impôt. Tout en oubliant que sans cette fraude il n'y aurait pas besoin de plus d'impôts. Les*

*partis politiques sont tétanisés et n'ont plus qu'un seul cap : se perpétuer et préserver les chances de réélection. Chaque jour qui passe fait les pauvres plus pauvres, les riches plus riches, et plus nombreux les laissés pour compte.*

*Après avoir renoncé au grand soir il a fallu renoncer aussi au modèle social de l'après-guerre. Désormais la modernité c'est remettre en cause les acquis sociaux et vouloir les défendre c'est être complètement ringard. Aux droits de l'homme on oppose le discours sécuritaire, désormais le seul qui reste audible. Le racisme et la xénophobie s'affichent sans complexe. Les religions reviennent sous leur plus mauvais jour. Sans parler du saccage de la planète.*

*Alors pourquoi s'accrocher ? Pour que le vent tourne il faudra des dizaines d'années et des crises bien plus terribles que celles qu'on a connu jusqu'ici.*

*Mais pour renoncer à la vie ne relève pas d'une décision rationnelle et je ne m'y résous pas*

\* \*  
\*

*Dans la fièvre de l'insomnie j'ai eu une idée pour échapper au choix entre le néant éternel ou l'impuissance du légume. Une idée qui calme mon angoisse et qui flatte mon goût de l'expérimentation. Il faut que je dorme et que j'y repense à mon réveil. Trop souvent j'ai conçu des idées géniales dans un demi-sommeil qui se sont avérées absurdes le jour venu.*

\* \*  
\*

*Je ne sais pas si c'est absurde ou génial mais je n'ai plus beaucoup de temps. Il faut agir car les autres sont en train de décider pour moi.*

\* \*  
\*

*C'est étonnant comme une simple pression de la main peut tout bouleverser. Médecins, famille et amis ont été obligés de tout reconsidérer. Tout le monde crie au miracle et tout le monde se réjouit même si je sais que certains ont du ressentir une certaine déception sans oser se l'avouer. En tous cas le danger immédiat est écarté. Les experts doivent avouer qu'ils se sont lourdement trompés et ils ne pourront donc pas prendre de nouvelle décision avant longtemps. Ça me donne le temps de mettre au point la stratégie que j'ai imaginée.*

\* \*  
\*

*Flaubertine a fait toutes les recherches et toutes les consultations dont j'avais besoin. Tout semble au point et je lui ai demandé de convoquer une réunion avec la famille pour que je leur dévoile mon projet.*

\* \*  
\*

*Tout le monde est là. La dictée peut commencer. Flaubertine lit l'alphabet et je l'arrête aux bonnes lettres :*

*a b c d e f g h i j*

*a b c d e*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u v*

*a b c d e f g h i j k l m n o*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s*

*a*

*a b c d e f g h i*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r*

*a b c d e*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u*

*a b c d e f g h i j k l m n*

*a b c d e f g h i*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s*

*a b c d e f g h i j k l m n o p*

*a b c d e f g h i j k l m n o*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r*

*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcdefghijklmnop*  
*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcdefghijklmnopqrs*

*abcd*  
*abcdefghi*  
*abcdefghijklmnopqr*  
*abcde*

*abc*  
*abcde*

*abcdefghijklmnopq*  
*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcde*

*abcdefghij*  
*abcde*

*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcde*  
*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcdefghijklmnopqrstuvw*

*abcdefghijklmnopq*  
*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcdefghi*  
*abcdefghijkl*

*a*  
*abcd*  
*abcdefghijklmnopqrstu*  
*abcdefghi*  
*abcde*



*a b c d e f g h i j k l m n*

*a b c d e f g h i j k l m n*

*a b c d e*

*a b c d*

*a b c d e*

*a b c d e f g h i j k l m*

*a b c d e f g h i j k l m n o*

*a b c d e f g h i j k l m n*

*a b c*

*a b c d e f g h i j k l m n o*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r*

*a b c d e f g h i j k l m n o p*

*a b c d e f g h i j k l m n o p q r s*

.....

*« Je vous ai réunis pour vous dire ce que je veux qu'il adienne de mon corps.*

*Je ne veux pas poursuivre cette vie végétative mais je ne veux pas non plus qu'on y mette fin.*

*Ce que je dois vous dire est beaucoup trop difficile à expliquer et je ne vais pas le faire en continuant cette dictée. Flaubertine va vous lire un texte que nous avons mis plusieurs jours à finaliser. »*

\* \*  
\*

*« A ma chère famille,*

*je vous demande d'écouter jusqu'au bout ce texte avant de poser des questions. Vous pourrez le faire lorsque Flaubertine en aura fini la lecture à haute voix. Elle pourra répondre à toutes vos questions et si c'est nécessaire j'interviendrais pour compléter ses réponses.*

*Vous savez peut-être que des gens ont demandé qu'après leur décès leur corps soit congelé en espérant qu'un jour les progrès de la science permettront de*

*les ramener à la vie pour qu'ils puissent être guéris des maladies qui les ont terrassé. On appelle ça la cryoconservation et on appelle ses adeptes des Cryonics.*

*En vérité ils n'ont aucune chance de revenir un jour à la vie.*

*Dans mon cas ce serait un peu différent car je vais me faire cryoconserver de mon vivant. Cette différence me donne un peu plus de chance de succès d'autant que de tous derniers progrès permettent de congeler des cellules sans les détruire. La difficulté principale réside dans la phase de décongélation. Pour l'instant les expériences menées sur des animaux ont buté sur cette étape mais tout laisse penser qu'on réussira bientôt à surmonter cette difficulté.*

*Nous avons également étudié la question du point de vue juridique. Dans l'état actuel de la législation la cryoconservation d'être vivants n'est pas autorisée, elle est même assimilée à un meurtre. Mais là encore mon cas est différent et l'équipe médicale ainsi que les avocats de l'hôpital considèrent qu'il n'y a pas de différence entre la suspension de l'alimentation, qu'elle a le droit de décider et la cryoconservation.*

*Voici donc ce que je vous demande:*

*Une fondation doit être créée et dotée de tous mes biens et avoirs. Elle en utilisera une moitié pour financer des projets de recherche sur la cryoconservation et l'autre pour faire face aux frais de ma propre cryoconservation, du retour à 37° puis des soins consécutifs si l'opération est réussie.*

*Outre la gestion des fonds destinés à la recherche il reviendra aux responsables de cette fondation d'organiser la mise en œuvre de ma cryoconservation et, plus tard, de décider du moment de la tentative de retour à la vie.*

*Quoi qu'il en soit aucune tentative ne devra être faite avant un délai de 30 ans. En revanche, si des chances raisonnables de réussite ne sont pas établies au bout de 50 ans l'opération sera abandonnée et on pourra passer directement de la congélation à l'incinération.*

*La fondation sera dirigée par comité scientifique entouré d'un comité d'éthique. Les membres de ces deux comités ont été choisis par l'équipe médicale en charge de mes soins. Nous avons obtenu leur accord et ils m'ont même présenté pour la future fondation un projet de statut que j'ai approuvé. Lorsque Flaubertine aura fini ses études supérieures ou au plus tard lorsqu'elle aura 25 ans, elle prendra la présidence de la fondation.*

*Chère famille, tout ceci doit vous paraître bien compliqué et vous êtes fondés à vous demander s'il est bien raisonnable de s'accrocher à la vie de telle façon. J'y ai pensé aussi, bien évidemment, mais ce projet a l'avantage de servir la science et d'éviter de vous laisser le soin de prendre des décisions qui sont toujours douloureuses, quel qu'en soit le bien-fondé. Je vous demande d'accepter mon choix sans aucune réserve et sans tristesse puisque j'y est trouvé moi-même un grand apaisement. »*

\* \*  
\*

Voilà ! Tout est réglé ou presque. Flaubertine m'a rapporté les réactions de la famille. La surprise passée presque tous soutiennent qu'il faut exécuter mes volontés sans discuter. Quelques uns trouvent tout de même ça complètement délirant et un ou deux font tout pour s'y opposer mais je m'y attendais. Ils consultent notaires et avocats pour savoir si ma décision pourrait être contestée au prétexte que je ne serais pas en possession de toutes mes facultés. Parallèlement ils tentent de prouver que la congélation d'un être vivant doit être interdite. Il faut dire que ma coquette fortune échappe complètement à tous les héritiers potentiels. Mais nous avons pris toutes les précautions nécessaires et nous savons Flaubertine et moi qu'ils n'arriveront à rien. C'est bientôt parti pour le grand sommeil ! Et si réveil il y a j'espère que ce ne sera pas pour me retrouver dans un monde encore plus pourri que celui que je laisse. Si c'est le cas j'aurai toujours la possibilité de repartir.

\* \*  
\*

*Tout est réglé donc...*

\* \*  
\*

*Tout est réglé mais je me demande tout d'un coup si ça valait bien la peine... Supposons que tout se passe bien, que je puisse être ramené à la vie sans séquelles et en retrouvant toutes mes facultés intellectuelles et physiques. Qui sera ce Moi qui reviendrais ? Je me souviens d'un enfant resté 20 minutes sous l'eau dans un lac canadien et qui a pu être ranimé. Il avait perdu toutes les connaissances acquises depuis sa naissance, un peu comme un ordinateur à qui il ne resterait que le système d'exploitation mais qui aurait perdu tous les logiciels et toute les données chargées*

*auparavant. Il lui a fallu tout réapprendre : marcher, parler, tout ! Il avait été déprogrammé.*

*Si je ne me souviens de rien à mon retour, si le Moi qui revient ne se souvient pas de Moi est-ce qu'il s'agira encore de Moi ! Si ce Moi n'a aucune conscience d'avoir eu une existence avant, s'il n'y a aucune continuité entre ma conscience et la conscience de celui qui reviendra ce serait comme si j'avais fait tout ça pour donner naissance à un autre individu. Il aurait les mêmes gènes que moi, et alors ! Quel intérêt ? Autant laisser quelques cellules pour fabriquer un clone. Mais même là quel intérêt ? Quel intérêt pour le Moi que je suis aujourd'hui et à fortiori quel intérêt pour les autres ? Le monde sera-t-il plus avancé si je lui lègue un être avec mes gènes ? Autant utiliser tout cet argent pour une autre cause.*

*Je vais faire machine arrière et mettre fin à ce projet ridicule... Comment faire ? Par où commencer ? Faut-il que j'en parle d'abord à Flaubertine, aux médecins ?... Mes idées s'embrouillent... j'ai l'impression de rentrer dans un épais brouillard... j'ai très froid tout à coup...*

## L'accident

Moi n'est plus moi...

Après un accident suivi de 8 ans de coma je repris conscience et récupérai progressivement mes capacités motrices mais j'avais tout oublié de mon passé et je ne savais plus qui j'étais. L'équipe médicale qui avait suivi l'évolution de mes capacités mentales n'avait pas réussi à caractériser précisément les troubles dont je souffrais. Les experts appelés à la rescousse n'y avaient pas plus réussi, les signes cliniques et examens d'imagerie médicale cérébrale ne correspondant à rien de connu jusqu'alors. Ils m'expliquèrent que, schématiquement, la mémoire pouvait être décomposée en trois grandes fonctions : la *mémoire procédurale* qui concerne les savoir-faire et les gestes habituels grâce auxquels on peut exécuter les actions qui ne nécessitent pas une démarche consciente comme faire du vélo ou marcher en évitant les obstacles, la *mémoire épisodique*, grâce à laquelle chacun conserve la connaissance de son histoire personnelle et ses souvenirs autobiographiques et enfin la *mémoire sémantique* qui touche aux concepts abstraits, aux connaissances générales telles que le nombre de jours de la semaine et aussi au langage. J'avais conservé la première et la troisième composante de la mémoire, ce qui me permettrait de faire face à toutes les nécessités de la vie quotidienne mais j'avais perdu complètement la mémoire épisodique. N'ayant pas réussi à rapporter les troubles dont je souffrais à une pathologie connue ils lui attribuèrent un nom : *Amnésie rétrograde totale*, la nouveauté résidant essentiellement dans le « totale » car jusqu'alors tous les manuels médicaux indiquaient que l'amnésie rétrograde n'était jamais totale. Les patients perdent le souvenir de certains événements ou certaines périodes de leur vie antérieure mais jamais la totalité de leurs souvenirs. Personnellement je bénéficiais de la *totale*... Je trouvais cependant que le plus étrange dans cette appellation résidait dans le terme « rétrograde » et je leur demandai si cela sous-entendait qu'il y avait une amnésie consistant à ne pas se souvenir du futur ! Cela n'eut pas l'air de les amuser et ils m'expliquèrent qu'on parlait d'amnésie rétrograde par opposition avec l'amnésie « antérograde » qui consiste à oublier les événements au fur et à mesure qu'ils se produisent.

Ayant correctement nommé ma pathologie la faculté estimait avoir bien avancé tandis que de mon côté, avec aucun souvenir de ma vie antérieure, je n'avais plus de véritable identité. Tant que je n'aurais pas retrouvé cette fameuse mémoire épisodique *moi* n'étais plus *moi*. On m'invita cependant à me réjouir car j'avais conservée intacte ma mémoire sémantique et que j'avais, leur semblait-il, gardé une intelligence honorable et une capacité de raisonnement plutôt supérieure à la moyenne ! Ils ajoutèrent que je représentais un cas très intéressant pour la science cognitive tout particulièrement dans le domaine passionnant, disaient-ils, de la conscience de soi, domaine où tout était encore à découvrir. J'eus droit à un cours sur l'état des connaissances en neurosciences cognitives et comportementales, histoire de titiller ma curiosité et aussi de me faire admettre qu'au fond j'étais plutôt chanceux car j'aurais pu revenir du coma avec des pathologies bien plus invalidantes telles que l'hémi négligence qui consiste à ne plus avoir conscience de tout ce qui se passe dans une moitié de son champ de vision, en général la partie gauche. On me décrivit aussi la prosopagnosie qui consiste à ne plus être capable de reconnaître un visage ou encore le, plus rare, syndrome de Capgras ou *délire des sosies* qui consiste à bien reconnaître les visages des proches tout en étant convaincu qu'il s'agit de sosies cherchant à vous manipuler. Il me racontèrent ainsi le cas tout à fait remarquable d'un patient atteint de ce syndrome et qui, tout en affirmant à sa femme qu'elle n'était que le sosie de sa véritable épouse, lui faisait des avances sexuelles tout à fait explicites, se proposant ainsi de tromper sa femme avec elle même et la soumettant de ce fait au dilemme cornélien, dans tous les sens du terme, entre se refuser à son mari ou se faire l'instrument de son propre cocufiage !

Malgré tout l'intérêt de tous ces singularités et des neurosciences cognitives en général, je me souciais peu de devenir un cobaye humain et me préoccupais plutôt de savoir si j'avais une chance de retrouver mon moi antérieur ou si je devais y renoncer et entreprendre de m'en construire un de toute pièce.

Ne pouvant répondre à cette question les médecins me proposèrent une solution intermédiaire consistant à demander à tous ceux qui m'avaient connu avant mon accident de mettre par écrit tout ce qu'ils pouvaient raconter de mon passé. J'étais encore passablement perturbé et incapable de comprendre ce qui m'arrivait et je les laissais tenter cette reconstitution *du moi par les autres*. Famille,

amis, collègues ou voisins, tous acceptèrent de jouer le jeu. L'abondante documentation récoltée fut classée tant bien que mal par ordre chronologique et mise à ma disposition dans l'idée de m'aider à reconstituer mon histoire et à tenter de me réapproprier mon identité passée. L'expérience me paraissait bien étrange. Je décidai donc de prendre le temps d'y réfléchir avant de m'y prêter et je partis m'isoler loin de tout dans la maison de mon enfance restée inoccupée depuis la mort de mes parents.

J'y retrouvai un décor d'un autre âge qui m'invitait à repartir loin en arrière. La chambre à coucher avait vu passer mes parents, mes grands-parents et peut-être même mes arrière-grands-parents vu son style vieille France et son mobilier désuet. J'avais apporté avec moi toute la documentation censée résumer mon passé et je l'avais séparée en deux parties, dans un attaché-case mes papiers d'identité et autres documents officiels et dans une sacoche de voyage les écrits de mes proches. J'hésitai longuement avant d'ouvrir la sacoche et de survoler quelques textes avec beaucoup de réticences et beaucoup d'appréhension. Très vite je me rendis compte que tout cela ne pouvait constituer qu'une image fragmentaire, sans relief, incomplète et totalement impropre à restituer l'histoire d'une vie. Je réalisai aussi que jamais de tels récits, quels que soient le talent et la sincérité de leurs auteurs ne me permettraient de reconstituer une identité susceptible d'être intériorisée et de plus je ne pouvais accepter d'être perçu comme un réceptacle vide que l'on remplirait d'une histoire fournie par d'autres.

Après mûre réflexion je décidai de faire abstraction, de ce passé en papier et de démarrer une nouvelle vie, sans passé, de me constituer une identité à partir de ce que j'étais à présent et non pas à partir de ce que les autres avaient retenu d'un *moi* qui n'existait plus.

Nul doute que la mélancolie qui émanait de cette chambre à coucher n'était pas pour rien dans ce choix. L'horrible lustre à pampilles assorti aux appliques de la même veine, la petite descente de lit ratatinée, la pendule arrêtée depuis des années, et ce portrait de soldat des colonies dont le souvenir n'avait probablement aucune chance de revivre à partir des récits de mon passé, tout me poussait à fuir avant de sombrer dans la neurasthénie.

Je laissai en plan la sacoche et l'attaché-case dans la chambre à coucher que je fermai à clé et je m'installai un lit dans une pièce plus banale, moins marquée par les relents du passé.

Les tests que j'avais subis m'avaient rassuré au moins sur un point : je disposais de toutes mes facultés intellectuelles et de la capacité à raisonner. J'allais juste noter quelques éléments essentiels sur moi avant de me lancer dans ma nouvelle vie. Je retrouvai facilement l'usage de l'ordinateur qu'on avait mis à ma disposition avec une connexion à Internet et j'ouvris un fichier Excel pour y consigner un certain nombre de données de base avec leur degré de fiabilité:

- Identité : je déclinai mes nom, prénom et date de naissance en mentionnant en marge : *appris à l'hôpital.*
- Situation familiale: Célibataire avec la mention: *selon les papiers d'identité retrouvés.*
- Profession: Inconnue, épisodiquement serveur *selon un passage entraperçu dans les documents de la sacoche.*
- Formation, scolarité: Inconnus pour l'instant, *Probablement mentionnées dans les papiers de l'attaché-case non consultés pour le moment.*
- Psychologie, personnalité caractère. *Largement inconnu pour l'instant mais je me perçois comme plutôt calme, optimiste, curieux, bienveillant.*
- centres d'intérêt, hobbies, passion : *Indéterminés... pour l'instant intéressé d'abord à découvrir qui je suis ou plutôt qui je veux être.*

A ce stade je m'arrêtai de nouveau jugeant tous ces efforts bien futiles et vains. A plusieurs reprises je fus tenté de reprendre la lecture de mon histoire vue par les autres jusqu'au moment où, dans un moment d'exaspération soudaine je pris la clé de la chambre à coucher et allai la jeter dans une bouche d'égout en me disant que je reviendrais faire connaissance avec cet inconnu que j'avais été lorsque je me sentirais de nouveau quelqu'un, que je serais en mesure de le connaître de l'extérieur et de l'accepter ou de le rejeter.

J'écartai aussi l'idée de reprendre contact avec tous ceux qui m'avaient connus avant l'accident. Rencontrer des gens qui en savaient sur moi plus que moi-même me semblait insupportable. Il me fallait me créer un nouvel environnement, compléter ma connaissance du monde où je vivais désormais, me constituer de



nouveaux souvenirs, bref vivre quelques mois dans ma nouvelle peau « *et puis on verra bien...* ».

Ma première préoccupation fut de trouver un travail pour m'insérer dans la vie active « normale » et pour me procurer un revenu sans dépendre d'une quelconque allocation. Lors du très bref survol que j'avais fait sur mes papiers d'identité j'avais appris qu'avant l'accident j'avais été serveur au moins une fois dans ma vie. Je répondis à plusieurs annonces, et ne disposant d'aucun diplôme ou certificat à présenter je fus très heureux d'être engagé pour un remplacement dans un café place Jussieu, fréquenté principalement par des étudiants et des chercheurs de l'Université Pierre et Marie Curie située juste en face.

Très vite je me fis apprécier par la clientèle aussi bien que par mon employeur. J'étais avide de tout apprendre et tout ce que j'entendais au cours de mon service m'intéressait. Je réussissais à faire parler les gens sans les questionner et sans paraître envahissant ou indiscret. Le café était le point de rendez-vous d'une équipe de mathématiciens qui prirent l'habitude de s'attabler de mon côté de la terrasse et d'échanger toujours quelques plaisanteries avec moi avant de passer commande puis de se plonger dans des discussions passionnées. J'étais fasciné par leurs conversations dans un jargon complètement hermétique que j'avais d'abord pris pour une langue étrangère puis pour une sorte de langage codé. Lorsqu'un de ces chercheurs se trouvait seul je tentais de le faire parler, ce qui se révélait en général assez facile. Je prenais alors un grand plaisir à l'écouter décrire ses travaux même si je n'y comprenais pas grand chose en dépit des efforts de simplification qu'il avait l'impression de faire. Cependant, petit à petit je finissais par saisir quelques notions simples que je retournais dans ma tête le soir avant de m'endormir.

L'un de mes clients les plus assidus était le plus jeune garçon de la bande de mathématiciens. Les autres l'appelaient Goldo. Il devait avoir à peine 25 ans et semblait promus au plus bel avenir au panthéon des mathématiciens. Passionné et passionnant il entreprit de m'exposer le thème de ses travaux. Pour cela il commença par m'expliquer ce qu'était un nombre premier :

- Un nombre premier c'est un nombre auquel on ne peut trouver aucun diviseur, un nombre indivisible quoi. La définition mathématiquement

rigoureuse dit que c'est un nombre qui ne peut être divisé que par 1 et par lui-même. Les premiers nombres premiers sont 2, 3, 5, 7, 11, 13, 17, 19.

Jusque là je n'eus aucun mal à comprendre et je poursuivis moi-même : 23, 29, 31.

Goldo fut enchanté de constater que ses explications avaient été efficaces et, ainsi encouragé il s'empressa de prolonger son cours élémentaire :

- Il n'existe que deux nombres premiers consécutifs : 2 et 3 mais il en existe une infinité qui diffèrent de deux. On les appelle nombres premiers jumeaux comme 3 et 5, 5 et 7, 11 et 13.

Sans avoir réfléchi j'ajoutai spontanément:

- 17 et 19, 29 et 31,
- Bravo ! Il y a aussi les nombres premiers cousins qui sont séparés par 4 nombres consécutifs : 3 et 7, 7 et 11, 13 et 17.

Je fronçai les sourcils et, après quelques instants de réflexion :

- 19 et 23, 37 et 41.

Un peu surpris mais enchanté il me félicita *pour mon agilité intellectuelle* dit-il. Il poursuivit alors avec la définition des nombres premiers, dits sexy, qui sont séparés par 6 nombres consécutifs, sans même remarquer mon air amusé tant il était habitué à cette facétie du langage mathématique. Il entreprit alors de m'expliquer le thème précis de ses recherches : une affirmation toute simple, presque triviale appelée *La Conjecture de Goldbach*, du nom du mathématicien qui l'avait énoncée pour la première fois en 1742.

- Et c'est pour ça que vos amis vous appellent Goldo ?

Craignant d'avoir été indiscret je regrettai aussitôt d'avoir posé la question mais Goldo était trop pris par son sujet pour se formaliser. Il acquiesça et poursuivit.

- Une conjecture est une affirmation dont on est à peu près certains qu'elle est juste mais sans pouvoir le démontrer. Celle *de Goldbach* peut être énoncée tout simplement comme suit : *Tout nombre pair est la somme de deux nombres premiers.*

Cette affirmation me sembla si banale que je m'exclamais

- Et votre travail consiste seulement à essayer de démontrer ça ?
- Démontrer, pas vraiment, je ne suis pas si prétentieux. Disons que la démonstration passe par plusieurs étapes successives. C'est un très long

processus auquel participent des dizaines de mathématiciens à travers le monde et de mon côté j'essaye juste de faire avancer ce processus un tout petit peu.

J'étais de plus en plus surpris.

- Ça ne semble pourtant pas si compliqué. Laissez moi vérifier. Pour 4 pas de problème:  $4 = 2+2$ , pour  $6 = 3+3$ , somme de deux nombres premiers. Tiens, pour 10 il y a même deux solutions :  $3+7$  ou  $5+5$ .
- Oui, et aussi pour  $12 = 5+7$ ,  $14 = 7+7$  mais il ne s'agit pas de vérifier avec tous les nombres pair un par un. On n'en finirait jamais. On a bien établi des programmes d'ordinateurs qui prennent tous les nombres pairs un par un et vérifient que la conjecture est vraie mais on ne peut pas se contenter de laisser ces programmes se dérouler jusqu'à ce qu'ils tombent éventuellement sur un nombre pair qu'ils n'arriveraient pas à décomposer en deux nombres premiers, car si, comme on en est convaincus, la conjoncture est exacte ça durera indéfiniment. Voilà pourquoi on cherche une démonstration générale.

Goldo poursuivit ses explications mais je n'écoutais plus. Je m'étais lancé mentalement dans la recherche d'un contre-exemple et j'éprouvais une grande délectation à ce genre de gymnastique de l'esprit, je ressentais le besoin de faire fonctionner mes neurones tout comme un athlète éprouve du plaisir à faire jouer ses muscles.

Je continuai encore en rentrant chez moi mais force me fut de constater que je ne trouvais aucun contre exemple. Je m'assis alors à ma table de cuisine muni d'un crayon et d'une feuille de papier et tentais, sans grande conviction, de chercher le début d'une démonstration générale mais ma feuille resta désespérément blanche. Je changeai alors de tactique et me mis à chercher sur le Net ce qui avait pu être dit sur le sujet. J'y passai plusieurs heures, lisant tout ce qui me tombait sous la main. Lorsque je me résolus à suspendre cette errance à travers tous les sites consacrés à Goldbach et à sa conjecture je m'aperçus à ma grande stupéfaction qu'il était presque l'heure de reprendre mon service pour les cafés des premiers clients. Après une douche prise rapidement je me présentai à mon poste sans avoir dormi, étonné moi même de me sentir en parfaite forme comme si j'avais passé une nuit de sommeil complète.

Je me promis de ne rien dire de mes vaines tentatives de démonstration et d'éviter même d'aborder la question jusqu'à nouvel ordre. Ce soir là je résistai à la tentation de reprendre mes investigations sur Internet mais avant de m'endormir je ne pus m'empêcher de retourner mentalement le problème dans tous les sens. En pleine nuit et dans un demi-sommeil je revoyais les pseudo-démonstrations dont d'innombrables petits génies parsemaient leurs blogs et sans même le chercher vraiment je trouvais rapidement les failles dans leurs raisonnements.

Les jours suivants je ne cherchai plus à provoquer la discussion avec Goldo ni avec les autres mathématiciens. Je faisais mon service comme un automate, entièrement perdu dans mes pensées. Les clients qui me connaissaient un peu voyaient bien que quelque chose n'allait pas, mais, par discrétion, ils ne disaient rien. Cependant, tous les soirs, sitôt rentré chez moi je reprenais mes investigations sur Internet. Je ne m'intéressais plus aux blogs car j'étais tombé sur une revue scientifique où avaient été récapitulés toutes les étapes récentes sur le chemin de la démonstration de la conjecture. Je les lus toutes et à ma grande surprise je comprenais toutes les démonstrations de ce que les mathématiciens appellent des conjectures « faibles », étapes intermédiaires démontrant, par exemple, que, sous telle ou telle condition un nombre pair peut être décomposé en produits de deux nombres premiers. L'ultime résultat atteint datait de 1973 et avait été obtenu par Chen Jingrun, un mathématicien chinois qui avait réussi à démontrer que tout nombre pair peut s'écrire comme la somme d'un nombre premier et d'un nombre « semi-premier », c'est-à-dire produit de deux nombres premiers. Par exemple  $42 = 17 + 5 \cdot 5$ . La démonstration tenait en plusieurs dizaines de pages que je lus et relus, avec une délectation croissante. A ce stade j'avais acquis la conviction que quelque chose ne collait pas dans ce que je croyais savoir de ma biographie. Si j'avais été garçon de café avant mon accident ce ne pouvait être qu'à titre occasionnel, en fait j'avais sans doute été mathématicien ou, à tout le moins, étudiant en mathématique. Je décidai donc d'aller vérifier ce que contenaient les papiers enfermés dans la chambre à coucher de la maison familiale. C'est seulement devant la porte fermée de la chambre que je me souvins en avoir jeté la clé dans une bouche d'égout. Il fallu faire venir un serrurier et sans papier d'identité ni titre de propriété ce fut un peu compliqué. Je me gardai bien de raconter les péripéties qui m'avaient amené à cette situation mais sur l'engagement de fournir les papiers

demandées sitôt que la chambre aura été ouverte j'arrivai à convaincre le serrurier d'intervenir.

Je passai une demi journée à fouiller dans toute la documentation réunie sur moi en ne m'intéressant qu'à trouver la trace d'un passé de mathématicien. N'en ayant trouvé aucune je décidai de demander l'aide de Goldo pour résoudre le mystère. Aussitôt que je le revis je lui demandai de m'accorder quelques heures après mon service. A ma façon de l'aborder Goldo comprit que c'était important mais il était loin de se douter de ce qu'il allait entendre. Je lui racontai mon histoire d'accident et de perte de mémoire et de mes capacités à comprendre des démonstrations mathématiques apparemment inaccessibles au commun des mortels. Sur ce dernier point Goldo eu du mal à me croire. Impossible, me dit-il, même pour un mathématicien surdoué, d'assimiler, en une nuit, la démonstration de Chen Jingrun, alors pour quelqu'un qui connaît la définition des nombres premiers depuis seulement quelques jours... ! Je devais forcément le mener en bateau. Un moment il me soupçonna d'être un chercheur d'une équipe concurrente essayant de découvrir l'état de ses propres recherches mais il les connaissait tous. Je devais donc être un étudiant embauché et briefé pour l'espionner. Ce ne serait pas la première fois que des scientifiques auraient eu recours à des coups tordus pour battre une équipe concurrente. Il décida de me mettre à l'épreuve.

- Je pense que je vais pouvoir t'aider assez facilement à trouver qui tu es car il n'y a pas, en France, plus d'une centaine de personnes capables de comprendre la démonstration de Chen Jingrun. Mais avant je te demande un service : est-ce que tu veux bien prendre connaissance de l'état actuel de mes recherches et me dire ce que tu en penses.

Au début je fus flatté par cette proposition. Je devais m'apercevoir par la suite qu'il avait juste voulu me tendre un piège et que le manuscrit qu'il m'avait fourni n'était pas la dernière version de ses travaux mais une version ancienne relatant une piste qu'il avait abandonnée. Quoi qu'il en soit j'étais ravi de pouvoir me plonger dans ce document car tout compte fait l'exercice m'intéressait bien plus même que la recherche de mon identité véritable. Goldo estimait qu'il me faudrait au moins une semaine pour lire son travail. J'étais bien plus impatient et finalement nous décidâmes de nous retrouver 3 jours plus tard à la même heure. Je repartis avec les 250 pages que Goldo m'avait données comme étant la dernière mouture

de son travail. Je pris un congé auprès de mon patron et j'y passai pratiquement les trois jours suivants ne dormant que quelques heures par nuit et mangeant ce qui me tombait sous la main tout en continuant à lire, à annoter des passages et en biffer d'autres. Arrivé un moment, vers la moitié du document, je mis de côté tout ce qui suivait et pris un bloc de papier sur lequel j'explorai une voie nouvelle, dérivée des premières pages. Au petit matin je pensais avoir réussi à établir une piste qui me semblait plus intéressante que celle que suivait le travail de Goldo. J'avais démontré que tout nombre pair peut s'écrire comme la somme d'au plus 6 nombres premiers. Bien sûr la conjecture de Goldbach est bien plus simple puisqu'elle prétend que 2 nombres premiers suffisent mais j'étais trop fatigué pour pouvoir tenter d'aller plus loin et je m'endormis sur ma table de travail pour me réveiller juste à temps pour reprendre mon service qui débutait ce jour là à 14h. Jusqu'au moment de mon rendez-vous avec Goldo je ne cessai de chercher comment poursuivre ma démonstration pour atteindre le but final : *Tout nombre pair peut s'écrire comme la somme de deux nombres premiers*. Le soir je me rendis chez Goldo et je lui rendis son manuscrit plus le complément que j'avais rédigé dans la nuit. Il commença par jeter un coup d'œil sur les remarques et corrections que j'avais apportées à son travail puis sans dire un mot il se saisit de la suite que j'avais rédigée et s'y plongea avec avidité. J'attendais patiemment qu'il ait fini mais il n'arrêtait pas de revenir en arrière et de relire plusieurs fois chaque passage. Une dernière fois Il relu l'ensemble puis posa son stylo et sans rien dire il se mit à m'observer avec l'air de penser mais quel est ce phénomène et d'où sort il. Au bout d'un moment je risquai un timide « Alors ? ».

- Alors si je ne me trompe pas vous venez de rejoindre l'étape la plus avancée de la démonstration de la conjecture de Goldbach.
- Mais je n'arrive qu'à démontrer que tout nombre pair peut être décomposé en comme la somme de 6 nombres premiers. Ça fait encore 4 nombres de trop par rapport à ce qu'affirme la conjecture de Goldbach.
- Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que vous dites ou si vous vous payez ma tête. Cette démonstration a été établie en en 1995 par le français Olivier Ramaré, donc depuis 20 ans et depuis on n'a fait aucun progrès significatif par rapport à cette étape. En plus il n'y a pas 10 personnes sur terre, je ne dis même pas pour faire une telle démonstration

mais seulement de la comprendre. alors dites moi qui vous êtes ou qui vous envoie et à quoi vous jouez.

- Je vous assure que je vous ai dit tout ce que je sais sur moi, le reste se trouve dans la sacoche et l'attaché-case enfermés dans la chambre dont je vous ai parlé.
- Alors allons-y tout de suite, je veux vérifier de mes yeux.

J'acquiesçai rapidement. Tout le raisonnement plus ou moins confus sur la quête de ma véritable personnalité en se référant ou pas aux récits de mes proches me paraissait, à présent, très futile. Ce que j'avais été avant, mon identité, tout mon passé avant l'accident ne m'interagissaient plus du tout, je savais qui j'étais désormais et ce que je voulais : résoudre la conjecture de Goldbach. Mais il me fallait convaincre Goldo de ma bonne foi.

Goldo pu vérifier que mon identité ne correspondait à celle d'aucun mathématicien connu. Il pu également vérifier que l'histoire extravagante que je lui avais contée était véridique, que je n'avais eu aucune formation mathématique en dehors des quelques définitions apprises par lui et que le seul métier que j'avais exercé de façon à peu près sérieuse était celui de serveur.

Nous ne tardâmes pas à tomber d'accord sur une conclusion évidente : mon accident ou le coma qui s'en était suivi, n'avaient pas fait qu'effacé ma mémoire épisodique. Ils avaient par ailleurs, ou par là même, déclenché un processus qui avait abouti à faire de mon cerveau une machine mathématique surpuissante.

Une autre évidence s'imposa à moi : pas question d'ébruiter ça pour l'instant. J'avais de multiples raisons pour cela : je ne tenais pas à devenir un sujet d'étude pour la science cognitive, je ne tenais pas à être assiégé par les médias, je tenais encore moins à faire progresser les recherches des Google et Apple sur l'homme augmenté. Je voulais juste continuer à faire des mathématiques de haut niveau. Objectif difficile à résoudre mais à laquelle Goldo et moi nous attachâmes en priorité.

## EPILOGUE

Me voici de nouveau dans cette chambre à coucher d'un style désuet avec son mobilier cossu, son lustre en cristal, sa pendule au tic-tac lancinant, son téléphone d'un autre âge et son portrait de soldat des colonies. Quel rapport entre

ce décor pour couple bourgeois des années vingt et mon passé de serveur de restaurant ? xxx (introduire la lecture des documents ?) La réponse est sans doute à trouver dans les documents de la sacoche mais cela ne m'intéresse nullement et j'ai désormais bien d'autres préoccupations. Goldo a rejoint une des équipes de chercheurs américaines toujours prêtes à accueillir les meilleurs éléments de l'école française de mathématique. Pour ma part j'occupe toujours mon emploi de serveur le jour et je consacre mes nuits à deux types d'activités : d'une part poursuivre des recherches mathématiques sur des sujets que me soumet Goldo et d'autre part apprendre l'arabe. C'est en effet le seul moyen que nous avons trouvé pour que je puisse rentrer dans une grande université au sein d'une équipe de mathématiciens de haut niveau : me faire passer pour un mathématicien syrien qui a perdu tous ses papiers. Il se trouve que je suis aussi devenu très doué pour les langues et bientôt je vais pouvoir rédiger en arabe les articles relatant les résultats de mes recherches. Pendant ce temps Goldo fait un lobbying intense auprès de son chef de service pour que les services d'immigration aux États Unis acceptent sur leur sol un réfugié syrien, brillant étudiant en mathématique mais qui a été obligé de fuir après le déclenchement de la guerre civile. Muni des projets d'articles que je suis en train de rédiger il ne doute pas d'y arriver. A tel point qu'il me tance pour que je me fabrique vite un passé syrien crédible avec plein de détails invérifiables car on pourra faire profil bas pendant un certain temps mais en 2018 il semble bien qu'il nous sera très difficile d'échapper à la médaille Fields.



*Gobseck du souk...*

La vieille femme se leva avant l'aube. Elle n'avait pas de quoi payer un taxi collectif pour rejoindre le souk ni même de quoi payer une place dans une de ces petites charrettes tirées par un âne. Elle devra donc marcher plus d'une heure et partir assez tôt pour faire la route avant que le soleil ne soit trop brûlant.

Elle raviva le feu de son kanoun en y ajoutant quelques morceaux de charbon. Au moyen d'un vieux pot de lait Guigoz elle puisa de l'eau dans une jarre et la versa dans une bouilloire noircie qu'elle posa sur le kanoun. En attendant que l'eau boue elle rangea sa couche, puisa encore un peu d'eau pour se laver les mains et le visage et se rincer la bouche puis elle ôta la guenille qui lui servait de chemise de nuit et passa une gandoura. La chambre était propre et bien rangée. À de nombreux détails on pouvait voir qu'elle n'avait pas toujours été misérable.

La bouilloire commença à émettre un jet de vapeur. Elle la saisit avec un chiffon de laine et versa l'eau sur un reste de thé qui avait déjà servi plusieurs fois puis elle porta la théière sur le feu pour en tirer une ultime décoction. Elle coupa ensuite un morceau de pain rassis pour le tremper dans le liquide pâle afin de pouvoir le mâcher. Après ce petit déjeuner frugal elle revêtit son haïk blanc qu'elle ajusta savamment jusqu'à ne laisser paraître que deux yeux noirs, la protégeant ainsi du froid, de la chaleur et des regards des inconnus (*note : cette dernière phrase ne me paraît pas correcte : changement de sujet*). Elle rejoignit ensuite la piste pierreuse puis la route goudronnée déjà envahie par les charrettes en chemin vers le marché.

Le vieil aveugle avait, quant à lui, passé la nuit sous une cahute à l'entrée du souk et n'avait bu qu'un simple verre d'eau avant d'entreprendre son périple. Il se repérait facilement au braiment des ânes et des mulets parqués dans l'enclos puis à l'odeur âcre du crottin mais une fois trouvée l'entrée du souk les ennuis commençaient. D'une semaine à l'autre les marchands changeaient d'emplacement en se chamaillant pour occuper les passages les plus fréquentés sans même respecter la répartition des

---

secteurs par catégorie, de sorte que les odeurs avaient tendance à se mélanger et lui à perdre son chemin.

Au début il réussit à repérer les étalages de quincailleries à l'odeur de ferraille et de graisse et à progresser normalement, précédé de son bâton qui balayait le sol devant lui. Les vibrations du souk avaient déjà atteint un niveau élevé pour un tout début de journée. Alors qu'il écartait les narines pour repérer le mélange d'odeur de laine et de cuir du marchand de bonnets et de babouches il fut saisi

par des émanations âcre de tissus neufs. Le fripier avait réussi à déloger le titulaire habituel de ce bout d'allée. Difficile de deviner dans quel sens il s'était étalé et sur quelle longueur. Il dut s'avancer prudemment, pas à pas en tâtant le terrain de son bâton, de droite à gauche et de gauche à droite. Les commentaires des clients, et les invectives du marchand lorsqu'il mordait sur son étalage, combinés aux fluctuations des odeurs de tissus lui permirent de dessiner mentalement l'espace occupé par la fripe. Il s'en éloigna aussi vite qu'il put pour retrouver le terrain réservé aux fruits et légumes qu(*dont*) aucun autre commerce ne tentait de s'emparer. Il put ralentir pour longer les empilements de fruits disposés sur des nattes qu'il devait éviter de piétiner sous peine de prendre de rudes coups de canne de la part des vendeurs.

La foule se faisait plus dense et les bousculades plus rudes et il devait parfois s'agripper aux passants pour ne pas tomber. Certains le repoussaient sans égards pour son infirmité mais la plupart lui prenaient le bras pour le remettre d'aplomb et l'orienter dans la bonne direction.

Il progressa ainsi, tant bien que mal, jusqu'à ce que les odeurs d'oignon et d'ail aient remplacé celles des oranges et des bananes. En toute logique il devait arriver aux étals d'épices et d'herbes aromatiques. Il marqua un temps d'arrêt et s'apprêta à distinguer les bouffées successives de parfum. Puissante odeur du persil, odeurs amères

1

de la coriandre et du thym, effluves fraîches et toniques de la verveine avec par dessus tout, comme un arrière plan de tableau, l'odeur poivrée de la menthe sauvage.

En ce début d'automne il faisait frais tant que le soleil ne s'était pas élevé au dessus des toits.

Un haut parleur criard relayait les boniments du guérisseur qui décrivait l'efficacité d'un onguent pour soigner le rhume, la chute des cheveux, le mal de dos et qui pouvait, en une seule prise, débarrasser votre enfant du ver solitaire.

Après les herbes il poursuivit son chemin guidé par les senteurs des épices rangées en pyramides pointues. Parfums suave des piments doux, bouffées de cannelle derrière les pointes de clou de girofle et alternance de *ras el-hanout* et de *curry* (*pourquoi en italique ?*). À ce stade son ventre commençait à le tirailler. Plus qu'il n'avancait il était porté par la foule qui le poussait vers les relents douceâtres et légèrement fétides des éventaires de bouchers. Encore quelques bousculades et il plongea dans les volutes de fumées échappées des grilles du marchand de brochettes. Il s'en arracha à regret,

obliqua à gauche et avança tout droit jusqu'à sentir le parfum délicieux du thé à la menthe. Lorsque qu'il ressentit sur son visage la tiédeur échappée de la tente du gargotier il tapota de sa canne le deux montants opposés de l'ouverture, fit deux pas de côté, retroussa sa djellaba et s'assit sur les talons juste à droite de l'entrée. Le front levé vers le ciel et les yeux dans le vague, il commença à remuer la tête de gauche à droite et de droite à gauche en psalmodiant de longues litanies interrompues de temps en temps par les bénédictions dont il gratifiait les bonnes âmes qui faisaient tomber une obole dans sa sébile, en prenant soin de bien faire sonner les pièces contre le bois. *Bismillahi rahmani rahim, au nom d'Allah le miséricordieux, le charitable, qu'Allah te couvre de ses bienfaits, qu'il protège tes parents, qu'il bénisse tes enfants et les enfants de tes enfants, que ta maison soit pleine, qu'il éloigne de toi le mauvais œil...* Il ajustait la longueur et la ferveur de ses bénédictions au montant de l'obole qu'il évaluait

2

précisément au son que faisait la pièce en tombant dans la sébile. Maigres pièces d'un ou deux centimes plus légères qu'une plume, pièces plus lourdes de 10 ou 20 centimes ou, beaucoup plus rarement, pièce de un Dirham dont le son mat résonnait agréablement à ses oreilles. Dans ce cas il se hâtait de prélever le précieux don pour l'enfourer dans une profonde poche sans compter dessus pour atteindre le montant qui lui permettrait de s'offrir un verre de thé bien sucré et un morceau de pain frotté d'un peu de graisse.

Alors qu'il y était presque, il perçut de loin le claquement irrégulier des babouches d'Abdeslam El Hench<sup>1</sup> le bien nommé.

L'horrible Abdeslam avançait en abattant fortement les pieds comme si à chaque pas il était surpris d'avoir une jambe plus courte que l'autre.

Tous les jours de marché il tentait de surprendre le mendiant en renversant sa sébile comme par inadvertance pour ensuite ramasser les pièces éparpillées et les lui rendre après en avoir détourné une bonne moitié vers sa poche. La manœuvre ne réussissait plus souvent car même lorsqu'il prenait soin d'avancer sans faire de bruit les marchands lançaient un retentissant « Andek El Hench ! » « Gare au serpent ! », prenant parti pour le mendiant contre l'insatiable Abdeslam connu pour ne rater aucune occasion d'ajouter un sou au magot qu'il avait déjà accumulé par différents moyens plus ou moins licites. Le serpent entraînait alors dans une colère froide comme si on lui avait volé son dû et il se promettait de se venger car un jour ou l'autre chacun des ces marchands ou leurs épouses auraient besoin de ses services. Il se rembourserait alors au centuple.

La barbe au vent et tout en fulminant contre la paresse des mendiants et la cupidité des marchands, il se replia bredouille sous la tente du vendeur de thé à la menthe où il

3

s'empara d'une chaise en se gardant bien de commander le moindre verre, comptant se le faire payer par le premier quémendeur qui viendrait solliciter ses services.

Le soleil s'était élevé au dessus des arbres et le souk prenait des couleurs plus vives au fur et à mesure que les rayons gagnaient les étalages. La palme revenait au marchand de pigments avec ses étagères garnies de pots déclinant toutes les nuances de rouge, de bleu, de jaune et d'ocre.

El Hench n'en paraissait que plus terne dans son vêtement de travail habituel: Une djellaba délavée au-dessus d'un pantalon aux poches profondes et cachant une choukara crasseuse. Sous le capuchon de son burnous un turban blanc sale entourait son crâne rasé. Il tenait à la main une canne noueuse dont il ne se séparait jamais.

Par la large ouverture de la tente on pouvait observer le va-et-vient de la foule. Le vieux grigou scrutait ceux qui entraient ou sortaient et supputait ce que pouvaient contenir chaque panier.

La vieille venait d'arriver après une heure et demie de marche. Aussi démunie qu'elle était elle ne manqua pas de déposer une pièce de dix centimes dans la sébile du mendiant aveugle et de s'enquérir de sa santé avant de se résoudre à aborder le vieux filou.

Veuve d'un travailleur émigré décédé alors qu'il venait de prendre sa retraite elle se trouvait complètement démunie et, tout en étant mortifiée d'en arriver là, elle salua poliment Abdeslam et lui demanda s'il pouvait la dépanner en attendant la pension de réversion qui allait mettre un certain temps avant de lui être accordée. Elle pouvait lui jurer sur ce qu'elle avait de plus cher qu'elle y avait bien droit, un ami de son mari le lui avait garanti.

Qu'elle ait droit ou non à la pension El Hench n'en avait cure. Il ne pratiquait pas de prêt car la pratique de l'usure était prohibée par le prophète, et le prêt sans usure, quel intérêt ?

4

En revanche il savait beaucoup de choses sur toutes les familles des douars alentours et il était capable d'énumérer tout ce que leur maigre patrimoine recelait de monnayable, parfois mieux qu'elles n'auraient pu le faire elles-mêmes. La première tâche consistait à

évaluer ce qu'il allait pouvoir soutirer à la veuve.

- Aji ya benti, vient ma fille, assieds-toi et commande-toi un verre de thé pour que nous puissions discuter tranquillement de ton affaire, et il faisait signe au marchand d'apporter une théière pour deux. Dis au vieux Abdeslam ce qu'il peut faire pour toi en attendant l'arrivée de ta pension que Dieu te l'accorde Inch'Allah car il n'y a que lui qui décide de ce qui nous est dû.

La veuve déclina alors tous ses malheurs, les médicaments dont elle avait besoin, les sommes que lui réclamait son logeur, l'huile, le sucre et la farine qu'elle n'avait pas pu acheter depuis plusieurs jours. Au fur et à mesure de ces (*mot manque*)le Serpent évaluait le montant correspondant tout en passant en revue ce qu'il savait ou pouvait supputer des biens monnayables que la veuve n'avait peut-être pas encore vendus ou gagés avant d'avoir recours à lui. Connaissant la réputation du vieux elle n'était sûrement pas venue les mains vides mais il fallait qu'elle comprenne bien que ce qu'elle s'était résolue à sacrifier ne serait pas suffisant.

- Tu sais ma sœur que les temps sont difficiles. Je ne suis ici que pour faire mon devoir de bon musulman en aidant mes coreligionnaires. Mais les sous je ne les fabrique pas, tout ce que je peux te donner il faut que je l'obtienne de quelqu'un qui me réclamera toujours plus. La plupart du temps je dois ajouter de ma poche de quoi calmer leur insatiable appétit de chiens voraces. Alors dis-moi ce que tu peux céder à ces requins et je tâcherai d'en tirer pour toi le maximum.

La pauvre femme sortit de sa gandoura un vieux chiffon qu'elle dénoua sur ces genoux. Il renfermait un collier formé de plusieurs boules d'ambre séparées par des pièces de monnaie anciennes ainsi qu'un bracelet de la même facture. Le serpent fit le

5

calcul mentalement. Un collecteur lui en donnera 300 Dirhams et le revendra lui même pour 600 DH à un entremetteur qui en tirera 1500 DH auprès d'un bazariste, lequel le revendra pour 5000 DH à un touriste de passage ou au pire pour 4000 à un collectionneur qui sera ravi de venir de la ville après avoir reçu la photo des deux pièces.

- Ma pauvre fille qu'est-ce que tu veux qu'on me donne pour ces vieilleries, personne n'en veut plus aujourd'hui. Ils ne veulent que de l'or ou de l'argent. Si j'en tire 6000 Rials<sup>2</sup>, avec l'aide de Dieu, ce sera un miracle. Je veux bien te les avancer sans être sûr de les récupérer moi-même mais si tu a besoin de plus de 6000 Rials il faudra bien que tu trouve autre chose à sacrifier .

- Que Dieu me protège, je n'ai rien de plus à te donner. J'ai déjà tout vendu pour enterrer mon mari en bon musulman.

- Je sais ma pauvre fille, nous en sommes tous là mais je ne peux pas te laisser sans secours. Tu as toujours un de ces vieux tapis que tissait ta pauvre mère, que Dieu la garde en son vaste paradis?

- Oui mais c'est tout ce qui me reste d'elle, paix à son âme.

- Je sais, je sais, la sainte femme mais que veux-tu... dis-moi ma fille, il n'est pas troué, il recouvre bien toute la surface de ta salle à manger?

Muni des renseignements demandés le vieux grigou fit rapidement un second calcul : 100 DH pour la vieille, 400 pour lui et au final 4000 DH auprès d'un européen après un simple lavage et séchage au soleil. Vivement que sa petite-fille sorte de l'école en sachant parler le roumis<sup>3</sup> il pourra alors se passer de tous ces voleurs d'intermédiaires et empocher lui même les gros bénéficiaires.

<sup>2</sup> Les petites gens continuent à compter en ancienne monnaie : 1 Rials = 5 centimes de Dirham, 6000 Rials= 300 Dirham soit environ 30 €

<sup>3</sup> De romain, désigne les Européens en général

---

6

En insistant encore un peu il réussit à gagner la gratitude de la vieille en lui extorquant une théière en étain qu'il lui échangea contre une des ces théières chinoises rutilantes qui, lui dit-il, lui ferait le même office tout en étant beaucoup plus jolie.

Voilà qui le consola de son échec avec le mendiant aveugle. Certes, il avait fallu déboursier 130 Dirhams pour en gagner à peine 900 ou 1000 alors qu'avec un peu de patience il aurait pu faire mieux. Il regretta aussi de n'avoir pas choisi de ne donner qu'un acompte jusqu'à ce que la marchandise soit vendue. Il aurait pu alors déclarer qu'il avait surestimé la valeur des objets et renégocier le solde à verser. Voilà ce que c'était que de vouloir faire le bien. Mais il était encore tôt et la misère était bien partagée dans la région. Elle lui amènera sûrement encore d'autres clients dans la matinée et cette fois il ne se laissera pas attendrir si facilement.

Jacques, Paris le 18/03/2017









## De Georgetown à Fleury-Mérogis.

Avril 2013

« Parloir avocat »... c'est ainsi que les détenus sont informés de toute visite, qu'il s'agisse ou non d'une visite d'avocat.

Nombre de fois nous avons demandé sans succès que soit faite la distinction entre la visite d'un avocat et celle d'un visiteur de prison pour éviter toute confusion.

Voilà le genre de pratique que l'administration pénitentiaire perpétue par horreur du changement ou par simple indifférence... tant qu'aucune directive européenne ne vient s'en mêler.

On peut y ajouter les courriers qui parviennent après des semaines de retard, les demandes de soins qui ne sont pas prises en compte ou après de longs retards injustifiés, les suppressions de séances à la bibliothèque ou d'atelier ou les suspensions de visites des familles. ~~sans parler des passages à tabac pour venger une insolence ou une insulte.~~

J'avais donc bien pris la peine d'écrire à la *personne détenue*

(l'euphémisme recommandé pour ne pas dire prisonnier) que je devais rencontrer pour la première fois pour la prévenir du jour et de l'heure de ma visite afin qu'elle ne s'attende pas à voir son avocat mais bien un visiteur de prison.

Le jour venu je me présentai à l'entrée du centre de détentions de Fleury-Mérogis pour faire la queue parmi les gardiens et autres personnels de l'administration prenant leur service, des avocats venus voir leurs clients ou des fournisseurs de l'établissement. Les familles des détenus attendent devant une autre entrée d'être appelées par leur nom.

Le rituel est le même chaque semaine : près avoir traversé une série de portes et de grilles on accède enfin au parloir des avocats qui sert aussi aux visiteurs de prisons. Il faut alors décliner le nom du détenu auquel on rend visite, choisir un box libre parmi la dizaine de boxes répartis de part et d'autre d'un couloir arpenté par les surveillants et attendre, parfois dix minutes, parfois une heure au gré des disponibilités des gardiens qui vont chercher l'intéressé.

Dans le box violement éclairé il y a la place pour une table et deux chaises.

Ce jour là je n'attendis pas trop longtemps pour voir arriver un grand bonhomme noir d'une quarantaine d'années. Il s'appelle Benn et semble content de me voir.

De nouveau je lui précise que je suis un visiteur de prison et pas un avocat et que je viens passer un moment avec lui, l'écouter, le sortir de son quotidien puisqu'il en a fait la demande.

Je m'aperçois alors qu'il ne comprend pas bien le français, qu'il ne sait visiblement pas ce qu'est un visiteur de prison et qu'il a du remplir une demande sans comprendre de quoi il s'agissait. Il m'explique, en anglais, qu'il attend depuis 9 mois la visite de son avocat. Je répète donc en

anglais que, comme je l'en ai prévenu par lettre, je ne suis pas son avocat mais un simple visiteur de prison et je vois alors ce grand et solide gaillard éclater en sanglots.

Progressivement et par bribes au long des visites successives que je lui rend je fini par reconstituer son étonnante histoire.

Benn à 42 ans au moment des faits. Il est originaire du Guyana, plus exactement République Coopérative du Guyana, seul pays anglophone d'Amérique du sud, séparé de la Guyane française par le Surinam et bordé par le Brésil, le Venezuela et l'Océan Atlantique.

Au Guyana il a pratiqué plusieurs métiers pour nourrir sa femme et ses deux enfants : maçon, chauffeur de taxi et même chercheur d'or puis, ayant réuni une petite somme d'argent il s'est acheté une barque et un moteur et s'est installé comme pêcheur en Guyane française avec carte de séjour et carte de travail.

Chaque jour il part seul sur sa barque à pêcher au large des côtes. Il alors passe 12 heures d'affiler seul entre mer et ciel, de jour ou de nuit selon la marée. Rentré à terre il vend le produit de sa pêche à ses voisins, ce qui lui permet de vivre et d'envoyer de l'argent à sa famille restée au Guyana.

Cela jusqu'au jour où il reçoit une convocation de la police française. Il s'y rend sans se appréhension, pensant qu'il s'agit d'une formalité relative à son séjour en territoire français et trois jours après, toujours sans comprendre grand chose à ce qui lui arrive car on ne lui parle qu'en français il se retrouve à plus de 7000 km de là, en prison à Fleury-Mérogis... où on continue à ne lui parler qu'en français!

Par bribes il fini par comprendre ce qui l'a amené là.

Une voisine à qui il livrait du poisson et dont il connaissait le fils, a été arrêtée à la douane à Roissy avec 14 kg de drogue et elle l'a accusé d'être celui qui l'a mise en contact avec un réseau de trafiquants. Et le voilà depuis 9 mois à Fleury-Mérogis sans information, sans nouvelle de sa famille et sans que l'avocat commis d'office n'ait pris la peine de lui rendre visite. A la première audience du tribunal cet avocat qui ne s'est jamais donné la peine de l'écouter ne s'est même pas présenté lui-même et a envoyé une jeune remplaçante qui n'a pratiquement rien dit de toute pendant l'audience si bien qu'il écope de 3 ans de prison ferme, toujours sans comprendre grand chose à ce qui lui arrive.

Au moment où je le rencontre pour la première fois il a déjà purgé une bonne partie de sa peine et a obtenu du juge d'application des peines le droit d'être libéré.

Mais voilà... au centre de détention de Fleury-Mérogis on a perdu tout ce qu'il a déposé au greffe à son arrivée et, en particulier son passeport et tous ses papiers si bien qu'on ne peut pas le libérer parce qu'il n'a pas le droit d'être sur le territoire français sans papiers, et on ne peut pas

l'expulser vers chez lui parce que sans passeport. Comme en France il n'y n'a pas de représentation du Guyana, toute relation avec la police des frontières françaises passe par Londres qui envoie ses démarches au Guyana et attend la réponse qu'elle transmet ensuite à Paris. C'est ainsi que Benn attend une réponse à une demande de laisser passer pour qu'on puisse l'expulser et le laisser rentrer chez lui.

Pour pouvoir être informé de la procédure Benn a pris un nouvel avocat mais celui-ci ne fait pas grand chose ou ne le tient pas au courant et personne ne peut lui dire ce qui va lui arriver.

C'est à ce moment là qu'il se présente au parloir avocat avec l'espoir d'apprendre où en est la procédure lancée et qu'il découvre que je ne suis pas son nouvel avocat mais un simple visiteur de prison qui ne sait rien de son cas. On comprend qu'il éclate en sanglots en constatant qu'il est toujours coincé dans une situation kafkaïenne dont il ne voit aucune issue.

Tout cela je ne l'ai compris qu'après bien des visites et bien des démarches auprès de l'administration pénitentiaire, du juge d'application des peines ou de la CPIP, conseillère pénitentiaire d'insertion et de probation, qui suit le cas de Benn. Son avocat, lui, ne sait pas grand chose et dès que j'ai pu je l'ai fait remplacer par un avocat d'un grand cabinet qui a accepté de prendre en charge le cas de Benn, *pro bono*.

Sur l'affaire pour laquelle il a été condamné j'apprenais aussi que la femme qui l'a accusé avait été condamnée à 9 mois de prison pour les 14 kg de drogue trouvés sur elle alors que le tarif habituel est de 3 ans, précisément la durée à laquelle a été condamné Benn. Il faut dire qu'elle est française et blanche et lui noir et guyanais et qu'elle a probablement "donné" Benn en échange d'une certaine indulgence.

Au long des visites et des liens de confiance noués avec lui il me confie que sa femme s'est mise en ménage avec un autre homme mais qu'il ne lui en veut pas parce qu'elle était sans moyens de subsistance pour elle est pour ses enfants.

Il me parle aussi de sa vie en détention, de ses projets plus ou moins fous : en prison il a fait connaissance d'un détenu qui lui propose de le fiancer pour la exploitation de mines d'or au Guyana. Lorsqu'il sera libre, avant de retourner chez lui, il compte faire un séjour dans la forêt sacrée du Surinam où il contactera un Piaiman (sorte de Chamane) pour accomplir le rite des ancêtres comportant des bains à base de plantes qui resserrent l'épiderme et le rendent impénétrable aux balles de revolver et aux couteaux !

A l'occasion d'une permission de sortie pour vaccin je lui fait faire une visite de Paris qui lui permet d'oublier pour un moment l'absurdité de sa situation.

Je découvre aussi tous les détails d'une procédure bâclée, menée complètement à charge et entachée de multiples vices de formes... mais désormais il est condamné et libérable mais sans qu'on puisse appliquer le jugement de libération.

Pire : à l'achèvement effectif des 3 années de réclusions on devra obligatoirement le faire sortir de prison... pour l'envoyer dans un centre de détention administrative, ou le laisser errer sans papier jusqu'à une nouvelle arrestation.

De temps en temps nous recevons des nouvelles de la procédure qui, à chaque étape, bute sur de nouveaux obstacles comme la fois où les autorités du Guyana répondent au consulat du Guyana à Londres qui le transmet à la police française... qu'ils ne retrouvent pas le certificat de naissance de Benn et ne peut donc accepter de lui délivrer un laissez passer pour revenir chez lui.

A force de faire le siège de l'administration pénitentiaire et du juge d'application des peines, voyant que Benn est soutenu, cette fois, par un avocat important, ne trouvant par ailleurs aucune issue légale à cette situation extravagante, quelqu'un quelque part invente un processus exceptionnel : Benn fait une demande de changement de lieu de détention. On pourra alors procéder à son transfert vers un centre de détention en Guyane française mais là, pour ne pas retomber dans le même imbroglio administratif qu'en France métropolitaine, on le dépose à la frontière avec le Surinam qu'il traverse sans difficulté à travers la forêt.

Benn a pu rejoindre ainsi sa ville natale de Georgetown non sans avoir séjourné dans la forêt sacrée du Surinam pour y subir le bain régénérateur et protecteur.

Pendant quelques années j'ai gardé le contact avec Benn qui m'a dit avoir repris son activité de taxi tout en élevant des poulets. Il s'est construit une maison mais n'a pas encore repris femme.

Dans toute cette histoire qui a menti ? Était-il le commanditaire du trafic de drogue comme dénoncé par sa « mule » ou la victime accusée par elle pour obtenir une réduction de peine ? Je pense que je ne le saurai jamais mais tout le reste est vrai, y compris la situation kafkaïenne due à l'impéritie de l'administration pénitentiaire française.

-----